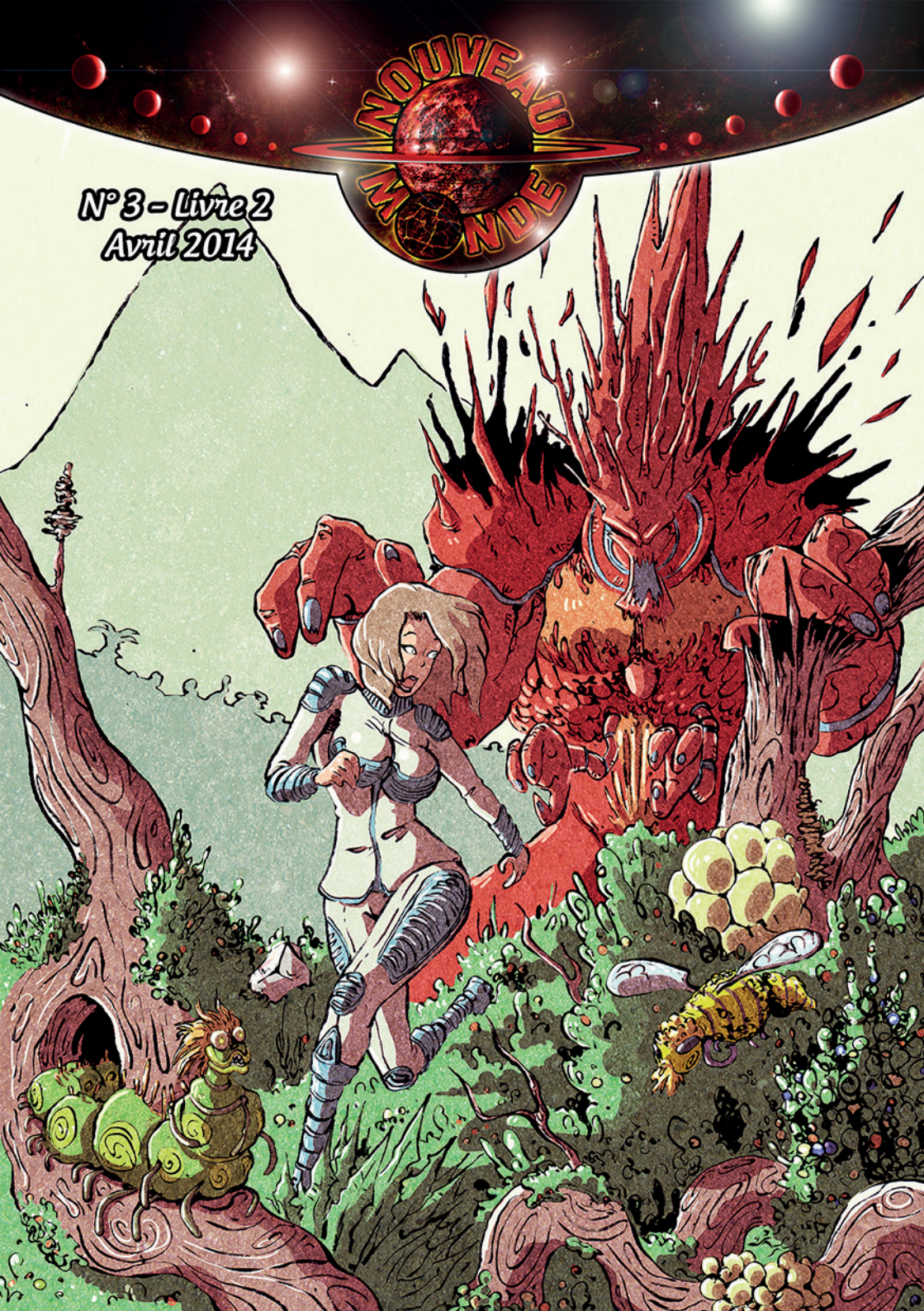
NOUVEAU MONDE

N° 3 - Livre 2
Avril 2014



Édito

Me voilà débarqué dans une contrée sauvage, mais finalement pas si hostile. D'ailleurs, je ne suis pas le premier à y mettre les pieds ; allochtones et autochtones s'y mélangent, vivant en parfaite harmonie. Ces gens affables partagent avec plaisir les légendes et autres récits merveilleux – mais parfois aussi tragiques – qui peuplent leurs contrées. Ces histoires viennent du passé, du présent, du futur, voire même d'ailleurs. On y trouve de tout, surtout lors de ces soirées athématiques autour d'un bon feu de bois.

Et quelle soirée que fut la dernière en date ! Des histoires touchantes, d'autres à en couper le souffle, chacun y allait de la sienne… Si bien qu'à l'aurore, quelques conteurs ne s'étaient même pas encore exprimés. Ce numéro, ce Livre 2, suit tout logiquement le Livre 1, en réparant l'irréparable. Vous y découvrirez ainsi quatorze nouvelles, écrites par ces auteurs qui n'avaient pu figurer dans la première partie du troisième numéro.

Sur ce, je ne peux que vous souhaiter une excellente lecture !

Aaron McSley

Rédacteur en chef de Nouveau Monde

RETROUVEZ-NOUS SUR

notre blog : *http://notre-nouveau-monde.blogspot.fr*
notre forum : *http://ascadys.fantasyboard.net/c12-nouveau-monde*
notre page Facebook : *https://www.facebook.com/pages/Nouveau-Monde/238679202907763*
notre groupe Facebook : *https://www.facebook.com/groups/281386688557276*
Twitter : *http://www.twitter.com/Ascadys*
Contact : *ymagineres@gmail.com*

Nouveau Monde 3
– Livre 2 –
Avril 2014

Nouveau Monde est un webzine gratuit édité par
www.ascadys.net

Directeur de publication :
Aramis Mousquetayre

Rédacteur en chef :
Aaron McSley

© Tous les textes et toutes les illustrations utilisés dans ce numéro de *Nouveau Monde* sont la propriété de leurs auteurs respectifs

Auteurs
Jean Bury
Justine Cardot
Harbour Babelga
Patrick Cialf
Pierre Godard
Alex Evans
Anne Goulard
Aaron McSley
M'Isey
Elodie Serrano
Dingyu Xiao
Éric Colson
Élisabeth Charier

Correcteurs
Alexy T.
Livi Lee
Sophie Schoenhoefer

Illustrateurs
*Sarowen*** *Ajari***
*Dawley Charles*** *Berman Jeff***
*A Quiverful of Fotos*** *Belokopytov Mark***
*Hill Jeff*** *B. Joseph***
*Davidson Steve*** *Jessica Bollinger*
*Cheverton Mark*** *Guillaume Czakow*
Laurent Dragon

Logo Nouveau Monde :
Pascal Vitte

Couverture :
Rours Dreamin

Maquette* :
Laurent Royer

**D'après idées et réalisations originales de Sedenta Kernan et Vianney Carvalho*
*** Illustration en Licence « Creative Common »*

Sommaire

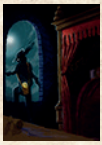
6 *La nuit où j'habite*
Une nouvelle de Jean Bury
Illustrée par Sarowen

22 *L'arbre-temps*
Une nouvelle de Justine Cardot
Illustrée par Dawley Charles

42 *Nouvelle de la Mort*
Une nouvelle de Babelga Harbour
Illustrée par B. Joseph

52 *Gattamelata*
Une nouvelle de Patrick Cialf
Illustrée par Laurent Dragon

68 *Le mystère de la porte bleue*
Une nouvelle de Pierre Godard
Illustrée par Hill Jeff



80 *La tabatière*
Une nouvelle d'Alex Evans
Illustrée par Guillaume Czakow

102 *La Relique du Cœur*
Une nouvelle d'Anne Goulard
Illustrée par Davidson Steve

124 *Morsures d'enfant*
Une nouvelle d'Anne Goulard
Illustrée par Cheverton Mark

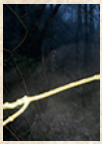
144 Le Vendeur de Chants d'Oiseaux
Une nouvelle d'Aaron McSley
Illustrée par Ajari

160 Le Modèle
Une nouvelle de M'Isey
Illustrée par Jessica Bollinger

166 Immobile
Une nouvelle de Serrano Elodie
Illustrée par Laurent Dragon

174 Eugenia
Une nouvelle de Xiao Dingyu
Illustrée par Berman Jeff

194 Une Femme Comblée
Une nouvelle de Éric Colson
Illustrée par Belokopytov Mark



224 Résurrection
Une nouvelle de Élisabeth Charier
Illustrée par A Quiverful of Fotos

Pour revenir ici, au sommaire, cliquez sur le lien « Sommaire ⇗ » qui se trouve en bord de page de chaque récit.

La nuit où j'habite

Jean Bury

http://housemadeofdawn.com/jean-bury/

Illustration

Sarowen

Licence Creative Commons

Sommaire

Dominique fut arraché à son sommeil. À cause d'une secousse de la rame, sans doute, et puis du hurlement, à l'extérieur.

— C'est le vent de la mer qui nous tourmente, fit une voix amusée de l'autre côté de la travée.

Le garçon se frotta l'œil d'un geste enfantin. Il était encore mal réveillé et le train était plongé dans une pénombre à peine éclairée par les veilleuses.

— Pardon, m'sieur ?

— Tu ne connais pas cette vieille chanson de marin ? Le mousse est emporté par une vague. Sa mère part en pèlerinage : « Sainte Anne, rendez-moi mon garçon, il était jeune, il était blond ».

Dominique sourit : l'homme avait visiblement les insomnies de son âge et avait envie de parler. Il ne s'y opposa pas :

— Et qu'est-ce qui se passe ?

— Sainte Anne lui répond qu'elle le reverra en paradis. Et la chanson est tout le temps ponctuée par le même motif : « il vente, il vente, c'est le vent de la mer qui nous tourmente ».

Un nouveau hululement, plaintif mais violent, sembla rouler sur la paroi du train, remonter les rames comme s'il frappait vitre après vitre. Une rafale rageuse. Une seconde, Dominique tenta de distinguer quelque chose par la fenêtre, mais l'obscurité était totale.

— Il n'y a pas de mer, ici, lança-t-il presque à voix basse.

— Il y a la nuit. C'est pareil, on est au milieu de nulle part.

C'est vrai, c'était impressionnant, tout de même, ce noir dense à l'extérieur où ne perçait rien, ni lune, ni étoile, ni tache de réverbère, ni lumière de village au loin. Un monde opaque, sans couleur et sans forme, dans lequel le train fonçait sans escale. Le vieux passager n'avait pas tort : ils étaient au milieu de nulle part. Dominique, dans un réflexe sans raison, se redressa légèrement pour observer la rame par-dessus l'appuie-tête du fauteuil. Il n'y avait personne. À part le type aux mousses morts et lui.

L'adolescent se laissa retomber sur son siège. Le monde extérieur n'était pas seulement noir, il était totalement silencieux. La vibration de la coque et le frottement des roues sur les rails, c'est tout ce qu'on entendait. Et le vent, bien sûr.

— On n'est pas nombreux, fit le garçon.

— Ici et à cette heure ? Non, on n'est jamais nombreux. Tu peux me dire, d'ailleurs, ce que fait un garçon de ton

Sommaire

Sommaire

âge, au milieu de la nuit, dans un train qui part de nulle part pour aller nulle part ?

Le garçon réfléchit une seconde et finit par hausser les épaules.

— Je suppose qu'on va là où on doit aller. Et vous ?

— Ça fait dix ans que je fais la navette.

— C'est pour votre métier ?

L'homme eut un regard curieux, mêlée de lassitude et de curiosité aiguë pour l'adolescent :

— Pas exactement. Enfin si, je suppose qu'il y a de ça…

Dominique hocha la tête, comme s'il comprenait les implications de cette réponse énigmatique. Mais ce n'était pas ridicule : ce train crevait la nuit la plus noire à cent lieues de n'importe où, et cette solitude qu'ils partageaient créait un lien presque grave. Il eut un sourire soudain, comme si une idée plaisante venait de lui traverser l'esprit. Il se tourna de nouveau vers le vieil homme et ouvrit la bouche. Mais il fut coupé net par une nouvelle rafale. Une rafale d'une violence inattendue, un rugissement métallique qui gagna quelques secondes en intensité avant de s'éloigner – comme un requin s'éloigne, mais sans perdre votre trace.

Le sourire du garçon s'était figé en une grimace tendue. Malgré lui, il avait peur.

— Ce n'est que le vent, fit l'homme doucement.

— Oui, oui, je sais…

Dominique était vexé. Il se leva pour camoufler son embarras.

— J'ai faim, et je n'ai rien dans mon sac. Je vais aller au wagon-restaurant.

— À cette heure, je doute qu'ils y servent autre chose que du café.

— Bah, on verra bien. Vous voulez que je vous rapporte quelque chose, monsieur ?

L'homme refusa de la tête avec un vague sourire. Dominique remonta la rame, un peu secoué par les chaos de la course : il se rattrapait aux dossiers des fauteuils pour ne pas perdre l'équilibre. Il avait honte de s'être laissé éprouver par le hurlement du vent, mais il y avait quelque chose de glaçant, de cruel dans ces feulements qui le mettait mal à l'aise. Et puis tout ça lui rappelait de vieux souvenirs. Il ne savait pas quoi au juste, c'était seulement une sensation, une impression. Et pas du tout une sensation agréable.

L'adolescent se força à hausser les épaules pour chasser ces pensées aussi irrationnelles que pénibles. Il était passé dans la rame suivante et il en remonta machinalement la moitié avant de se rendre compte qu'elle était encore plus vide que la précédente : pas de vieillard insomniaque connaissant des chansons de mousse, ici, pas d'adolescent : le wagon était totalement vide. Ça n'avait rien d'étonnant, bien sûr, personne ne traverse le néant au milieu de la nuit dans une flèche d'acier : il faut être fou. Mais c'était à se demander comment la compagnie rentrait dans ses frais.

Dominique sursauta brusquement : le vent venait de nouveau de frapper les parois, avec violence. On aurait dit un animal fou qui hurle de ne pas pouvoir entrer. Le jeune garçon, poitrine battante, se força à approcher d'une des

Sommaire

Sommaire

fenêtres. Mais pas plus qu'auparavant il ne parvint à distinguer quoi que ce soit. C'était à peine croyable, ce noir plus épais qu'une muraille qui semblait absorber toute lumière, avaler le moindre éclat.

La rame suivante était un étroit couloir longeant des compartiments de huit places. Les cabines étaient illuminées doucement, mais tous les sièges étaient vides. Dominique commença à sentir un nœud lui serrer l'estomac. Il avait beau se répéter un mantra apaisant (« Rien de surnaturel, c'est parfaitement normal »), il sentait une angoisse informe l'envahir peu à peu. Trop de noir, trop de vide, trop de solitude. « Il vente, il vente, c'est le vent de la nuit qui nous tourmente ». Il pressa le pas : au moins, la rame suivante, c'était le restaurant. Là, il y aurait forcément quelqu'un. Peut-être pas de client, mais au minimum le serveur.

À l'intersection des wagons, dans le sas, là où l'on range les sacs les plus volumineux, il crut une brève seconde apercevoir un rai de lumière par la fenêtre. Il colla son nez contre la vitre froide, les deux mains à plat encadrant le visage, mais il eut beau scruter l'obscurité à s'en crever les prunelles, il ne vit que le noir le plus épais.

Il haussa les épaules et ouvrit la double-porte du wagon-restaurant.

Il était vide.

Aucun client. Mais personne non plus derrière le comptoir. Le bar était éclairé, pourtant : de petites lampes rondes disposées derrière les bouteilles illuminaient la rame comme un vitrail de rayons filtrés par le whisky ou le cognac. Le percolateur était en service et il y avait des

croissants chauds dans la vitrine de droite. Mais personne pour servir.

Cette fois, Dominique eut vraiment peur. Pas un vague sentiment de malaise, pas une appréhension irrationnelle, une vraie peur franche et nette. Il y avait toujours quelqu'un au wagon-restaurant. Toujours.

Le garçon se força à respirer largement. Bon : il devait retourner à sa place, dans sa voiture. Et vite, avant de paniquer complètement. Là, au moins, il était sûr qu'il y avait quelqu'un. Il pourrait discuter avec le vieil homme, faire le point, se calmer. Il ne serait plus seul. Il fit un pas pour sortir de la rame, mais il n'alla pas plus loin. Le vent, dehors, rugit avec une fureur presque haineuse, et toutes les lumières s'éteignirent d'un coup.

Dominique resta un instant pétrifié, et il poussa un feulement de terreur qui s'étrangla. Il était seul dans le noir complet. Même les veilleuses de sécurité avaient sauté, et pas une particule de lumière ne filtrait par les fenêtres. Le garçon était prisonnier d'une gangue d'obscurité impénétrable.

Tétanisé par la terreur, l'adolescent ne bougeait pas. Il écarquillait les yeux sur le néant. Il respirait à peine – comme si retenir son souffle lui offrait une chance de voir.

Et peu à peu, il eut le sentiment de commencer à percevoir quelque chose. Il ne distinguait rien à proprement parler, mais lentement l'obscurité unie se disloquait en zones plus ou moins sombres, comme s'il y avait différentes textures dans le néant, différentes épaisseurs de noir. La vérité, c'est qu'il n'y a pas de nuit si compacte que l'œil humain ne puisse s'y adapter. Dominique s'adaptait. Progressivement, il voyait le décor surgir de nouveau au-

Sommaire

Sommaire

tour de lui. Il recommençait à distinguer le bar, le contour des fenêtres, les rangées de verres, les quelques sièges installés devant la porte de la rame, la porte elle-même.

Il y avait quelqu'un à l'entrée.

Tout le corps de Dominique fut secoué d'un frisson. Il était glacé. Il n'y avait aucun doute – une silhouette s'encadrait dans l'ouverture. Un homme à l'évidence, haut, trapu, les poings serrés au bord des cuisses, la tête carrée presque enfoncée dans le corps sur un cou court et massif.

L'homme fit un pas en avant.

Dominique poussa un cri et s'élança en sens contraire. Il n'avait pas vu les traits ni l'expression de son poursuivant : ce n'était qu'une ombre. Mais il était sûr, absolument sûr, que l'homme était là pour lui. Il se retrouvait seul dans un train vide, dans le noir, coupé du seul être vivant qui lui ait parlé depuis le départ, poursuivi par une silhouette sombre qui tenait de la bête autant que de l'homme.

Il jaillit du wagon-restaurant et se faufila dans la rame suivante. Il y voyait juste assez pour savoir où il mettait les pieds, et il fonçait aussi vite que possible dans le couloir étroit, entre les rangées de fauteuils vides. Arrivé au bout de la rame, il jeta un coup d'œil derrière lui.

L'homme l'avait suivi. Il venait d'entrer à son tour dans la voiture et il s'engageait dans le couloir. Il avançait lentement, mais à quoi bon se précipiter ? Un fugitif ne peut pas aller bien loin dans un train. Dominique eut un râle étranglé et repartit aussi vite qu'il le pouvait. Mais les sas automatiques sont lents entre deux rames, et on a beau être mince, on avance mal dans les travées étroites des

Sommaire

trains de voyageurs. Il avait le sentiment d'être englué, de se débattre dans une boue compacte.

Personne. Il n'y avait personne, nulle part. Les wagons étaient désespérément vides. Le jeune garçon s'engouffra dans une nouvelle rame. Il essayait de se rappeler la longueur du train dont il avait vu le schéma sur le quai. Combien de voitures encore avant qu'il ne soit définitivement coincé ? Il ne se retournait plus. Il n'avait pas besoin de ça pour savoir que l'homme le suivait toujours, qu'il n'était là que pour le suivre. C'est en se ruant dans la rame suivante qu'il constata le silence du vent. Plus une rafale.

— Il observe ! songea le garçon malgré lui ; il sait que je vais y rester et il observe !

« Voiture de tête ». L'inscription sur fond jaune, à peine visible dans l'obscurité, frappa Dominique comme la foudre. Il venait d'arriver au palier du tout dernier wagon. Il resta une seconde paralysé. Une explosion de pensées chaotiques tourbillonnait dans sa tête. Il ne savait plus quoi faire. Il revint de deux pas en arrière, jeta depuis le sas un coup d'œil par la fenêtre de la rame qu'il venait de quitter. L'homme y entrait. Il remontait tranquillement vers lui.

Une lumière, soudain, au loin.

D'abord, Dominique ne voulut pas y croire. Il plissa les yeux. Mais si : un embryon de lumière jaune pénétrait dans le sas depuis l'extérieur. La nuit n'était plus impénétrable. Quelque chose, quelque part, l'illuminait faiblement.

Le jeune garçon, le corps cognant soudain d'espoir, ouvrit d'un geste sec la porte du wagon. Le vent glacial de la nuit s'engouffra dans le train dans un sifflement rageur

Sommaire

et le froid fut si intense, si brutal que le garçon en perdit le souffle. Il se ressaisit et, cramponné à une barre, se pencha au dehors, au-dessus du marchepied. Ses yeux pleuraient sous l'impact des rafales et il était gelé jusqu'à l'os, mais il vit. Les lumières, c'étaient les lampadaires de la gare qui avançait à toute vitesse. Dans une poignée de minutes au plus, le train allait s'arrêter et il allait pouvoir sauter à terre. Libre de courir où bon lui semble et d'échapper à l'homme qui le traquait.

Une main s'abattit sur son épaule. Il poussa un hurlement.

— Du calme, mon petit, ce n'est que moi !

Les yeux encore écarquillés de terreur, l'adolescent se retourna. Le vieil homme, celui des chants sur les mousses morts, le regardait avec un mélange d'inquiétude et de pitié.

— Il y a un type qui me poursuit ! hurla Dominique – qui crut que la moitié de ses paroles s'étaient perdues dans les bourrasques.

— Je sais ! Il est presque là... Viens, il faut qu'on s'éloigne !

Tiré par le vieillard, le garçon s'engouffra dans le wagon de tête au moment où, derrière lui, le sas s'ouvrait dans un chuintement. Le vieil homme referma la porte magnétique derrière eux et cala une clé entre la poignée et le montant.

— Ça le retardera quelques secondes, pas plus. Fonce ! Si on a de la chance, on entrera en gare avant qu'il nous rattrape !

— On pourrait tirer la sonnette d'alarme ! hurla l'adolescent ; on arrêtera le train et on n'aura plus qu'à courir jusqu'au quai !

— Mais ce n'est pas possible ! Tu n'as pas compris ? C'est le néant, ici ! En dehors de la gare, il n'y a rien ! Allez, fonce ! Ne t'arrête pas !

Ils avaient remonté la moitié de la rame quand ils entendirent un choc au sas : l'homme essayait d'entrer, mais la clé coinçait le mécanisme. Il s'entêta, tentant de forcer l'entrée à grands coups secs sur la poignée.

— Ça ne va pas le retenir longtemps, songea Dominique à son tour.

Dès qu'il fut au sas, le dernier sas avant la porte verrouillée de la locomotive, il ouvrit de nouveau la porte sur le froid glacial de la nuit. Le quai était tout proche maintenant, il distinguait les bancs et les poteaux de l'auvent sous les éclairages blanchâtres des lampadaires. Le train avait même commencé à décélérer.

— La porte s'ouvre ! hurla le vieillard derrière lui ; il a dû faire tomber la clé ! Il sera là dans quelques secondes !

D'un bond, Dominique alla coller le nez à la vitre de la rame : l'homme remontait la travée, en effet, et il semblait avoir compris que les fugitifs risquaient de lui échapper, cette fois. Il avait forcé le pas et il progressait aussi vite que sa carrure le lui permettait. Il était proche, de plus en plus proche, et avec la lumière de la gare qui s'intensifiait le gamin commençait à distinguer ses traits.

Et cet homme lui était familier. Il n'aurait pas su dire où, mais il l'avait déjà vu quelque part.

Sommaire

Sommaire

Un grand chuintement de freins, et le train s'arrêta brusquement, sèchement, en quelques mètres à peine.

— Viens ! hurla encore le vieillard en agrippant le garçon par le bras au moment où l'homme ouvrait le sas.

Ils sautèrent sur le quai vide. Les semelles retentirent sur le béton : pas de rafale pour couvrir le bruit, il n'y avait plus de vent. Il faisait presque bon.

Dominique voulut s'élancer vers la grande verrière de la gare, mais le vieillard l'arrêta.

— Pas la peine, on ne risque plus rien ici.

— Mais il va descendre, lui aussi !

— Non, il ne peut pas. Il est coincé dans le train. Nous, ici, on est ailleurs.

Ça n'avait aucun sens. Le garçon ouvrit la bouche, mais il n'eut pas le temps de poser de question. L'homme à la stature de gorille venait de s'encadrer dans la porte. Immense, mais immobile. Il regardait le quai sans faire un geste, comme s'il lui était effectivement impossible de quitter le train. Il tournait un peu la tête de droite et de gauche, décontenancé. Il ne semblait même pas voir le vieillard et l'enfant sur le quai.

Une brève sirène et, lentement, le train s'ébranla. Fasciné, Dominique ne pouvait détacher son regard de l'homme. Il se mit à marcher au rythme lent du train pour ne pas se laisser distancer. Il était plus que jamais convaincu de connaître ce visage. De le connaître intimement, dans ses moindres rides. La rame prenait de la vitesse et le garçon trottinait maintenant pour rester à hauteur. Du fond d'une mémoire embrumée, des éclairs de conscience semblaient progressivement jeter des lueurs sur des souvenirs en-

Sommaire

fouis. Un brouillard se dissipait. Des fragments du passé s'emboîtaient et la ligne brisée de son enfance et de sa prime adolescence, tout ce qu'il avait vécu jusqu'à son accident et qui se terrait au fond de son âme, se redressait lentement pour prendre un sens. Il courait à côté du train qui avait presque atteint sa pleine vitesse, le regard planté sur le visage de l'homme qui le distançait de plus en plus vite. C'est quand il arriva au bout du quai que la lumière se fit brutalement en lui. Il pila net au bord du néant et se mit à hurler :

— Papa ! Papa !

Le train sembla répondre par un hululement de sirène ironique. Il avait quitté la gare et s'enfonçait à toute vitesse dans la nuit dense. Dominique ne distinguait déjà plus qu'une forme vague, une silhouette lancée dans le noir. Et puis l'obscurité absorba tout et le silence se fit. Le garçon resta longtemps au bord du quai, sans savoir pourquoi, sans raison, faute de savoir quoi faire. Puis il revint lentement vers la gare, ou ce qui ressemblait à une gare, le regard vers le bout de ses chaussures mais en vérité plongé dans le vide. Il hésita un instant et se laissa tomber sur un banc. Il faisait presque chaud maintenant, et le vent ne tourmentait plus personne. Le garçon était assis sous l'éclairage presque doux d'un lampadaire au milieu d'un océan de ténèbres sans étoile et sans lune, au milieu de rien.

Au bout de quelques minutes, le vieillard vint s'asseoir à côté de lui. Dominique avait l'air de réfléchir, mais il était trop vidé pour penser. Il lui fallut même quelques secondes pour se rendre compte que l'homme lui avait parlé. Il leva les yeux vers lui :

— Pardon ?

Sommaire

— Je te demandais si tu savais qui tu étais, maintenant ?

L'adolescent haussa les épaules.

— Oui, je me souviens de tout, maintenant. Enfin, de presque tout. Ça fait longtemps que… que je prends cette ligne ?

— Dix ans.

— Et ça fait dix ans que mon père me cherche ?

— Oui. Aussi longtemps qu'il a la sensation que tu es là, il continue à te chercher. Depuis dix ans, il ne fait que ça.

— Et quand on était dans le train, tout à l'heure, vous le saviez, vous, que c'était mon père, hein ?

— Bien sûr. Il ne peut y avoir personne d'autre là-dedans.

— Alors pourquoi vous ne l'avez pas laissé me rattraper ?

— Parce que ça ne doit pas se passer comme ça, Dominique.

Le garçon serra les poings.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Vous êtes qui, d'abord, pour décider à ma place ?

— Un passeur. Tu devrais le savoir. Ça fait dix ans.

— Mais je ne veux passer nulle part, moi ! cria Dominique.

— Je sais bien. C'est pour ça que ça continue.

L'adolescent était en colère. Il avait visiblement envie de hurler, de blâmer quelqu'un, de se décharger de sa frustration et de sa peine en se déversant sur le vieillard. Mais il n'était ni stupide, ni injuste. Il se tut, baissa la tête, enfonça ses poings serrés dans ses poches. La rage l'abandonnait lentement pour la tristesse pure.

— Écoute, Dominique, fit l'homme aussi doucement qu'il le put ; tu dois venir avec moi. Il n'y a rien pour toi ici. Il n'y a rien pour personne. Libère ton père. Libère-toi. Viens.

Le garçon resta silencieux.

— Ton père ne pourra jamais te ramener. Tu prolonges inutilement les souffrances de tous.

Lentement, Dominique releva la tête. Il avait les yeux embués, mais il contrôlait ses larmes.

— Encore une fois. Juste une fois. Laissez-moi attendre le train encore une fois. Si ça ne donne rien, je vous suivrai, promis.

Le vieil homme secoua la tête en un geste impénétrable.

— Tu n'en as pas assez, Dominique ? Tu n'en as pas assez de toute cette nuit ?

— Une dernière fois, monsieur. Promis.

L'homme regardait l'adolescent d'un air résigné, avec beaucoup de sympathie. Il finit par soupirer. Il ébouriffa d'un geste bref les cheveux du garçon et se leva.

— À bientôt, Dominique.

Il s'éloigna vers la gare, sans se presser, comme un promeneur. L'adolescent le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il se fonde dans la lumière du hall. Puis il tourna le regard vers l'extrémité du quai, là où les rails disparaissaient dans la nuit.

Sommaire

L'arbre-temps

Justine Cardot

https://www.facebook.com/pages/Aislune-Séidirey/216201578531578

http://orlambrya.vefblog.net/

Illustration

Dawley Charles

Licence Creative Commons

Sommaire

Le Destin est bien cruel lorsqu'il vous dote de tous les outils possibles et imaginables pour que vous puissiez laisser éclater votre passion. Je parle en connaissance de cause ; mon pinceau s'est écorné à force de vouloir corriger mes esquisses et d'effacer leurs tares.

Au final, j'ai dénaturé mon trait. J'aimerais tellement…

— Et merde !

Gagnée par un énervement incontrôlable, Émilie ferma le capot de son ordinateur portable avec violence. Un soupir de frustration franchit la barrière de ses lèvres. Ah, si seulement elle ne s'était pas obstinée à vouloir suivre ses rêves ! Elle ne se serait jamais inscrite à une école des Beaux-arts… jamais ! Désormais, elle se retrouvait confrontée à son pire ennemi : l'échec.

Non, ce n'était pas la feuille blanche, ni le crayon cassé ou le pinceau dépouillé. C'était pire : elle avait perdu

l'envie. Plus de plaisir, plus d'émerveillement. Ses gestes n'avaient plus aucune spontanéité, à tel point qu'ils étaient devenus mécaniques… ce qu'elle n'avait jamais cru possible un jour.

Une boule se forma au fond de la gorge d'Émilie. Si elle avait su, elle aurait écouté ses parents et serait devenue avocate. Elle était douée pour le droit, ses professeurs l'avaient remarqué lors de sa première année en université dans cette filière. Malgré tout, la jeune femme avait tout plaqué pour suivre sa passion jusqu'au bout. Résultat : cette dernière n'avait plus lieu d'être à cause d'une surabondance de techniques, d'apprentissages tortueux, de règles à suivre. Elle avait beau vouloir faire abstraction de tout ce savoir artistique acquis aux Beaux-arts pour construire sa propre identité, c'était peine perdue parce que…

Foutus sentiments !

Alors qu'elle fixait sa tasse de café, Émilie sentit sa hanche vibrer. Rectification : ce n'était que son maître de stage qui essayait de la joindre sur son téléphone portable. Elle savait ce qu'il voulait : qu'elle accepte sa proposition. Il n'était pas du genre à appeler les gens sans raison, de toute façon.

— Il choisit bien son moment pour appeler…

Lasse, la jeune femme décida de ne pas décrocher. Il était tard, elle ne savait même pas depuis combien de temps elle était plantée devant l'écran, à attendre Dieu seul sait quoi. Elle n'était pas en état d'accomplir quelque chose de bien, la migraine pointait le bout de son nez et lui broyait les tempes. Répondre à son maître de stage et lui demander encore un temps de réflexion était au-delà de ses forces. Demain saurait se montrer sous un autre jour…

Sommaire

Sommaire

Ses pas la dirigèrent vers le lit : un sommier et un matelas. Ni plus, ni moins... Depuis deux mois qu'elle vivait là, Émilie n'avait pas encore songé à son confort personnel. Pas le temps, ni l'argent. Comme beaucoup d'étudiants, en somme, ou comme d'autres personnes qui parvenaient avec peine à joindre les deux bouts à la fin du mois. Lorsque sa tête toucha l'oreiller, la jeune femme ne trouva pas le sommeil tout de suite. Ses pensées persistaient à tourner dans le vide alors que son mal de tête s'accentuait au-delà du possible. Elle n'avait même pas enlevé ses baskets...

Au bout d'un moment, elle finit par perdre le fil et par sombrer dans une sorte de somnolence. Une somnolence qui l'étreignait comme un étau, mais qui calmait peu à peu son mal de tête. Émilie l'étouffait dans une sorte de coton doux issu de son mental agressé. Néanmoins, elle se sentait un peu oppressée. Elle y nagea quelques instants. Des minutes, des heures ? Elle ne le savait pas trop. De toute façon, il fallait qu'elle en sorte. Rester trop longtemps dans cet état lui ferait manquer un événement très important. Enfin, son subconscient lui susurrait cette certitude. Avec toutes les peines du monde, la jeune femme ouvrit les yeux... et s'en retrouva déboussolée.

— Eh, mais...

Elle fut incapable de se situer pendant quelques secondes. Sa migraine avait cessé, mais pourquoi avait-elle si froid ? D'où provenait cette odeur de mousse ? Rêvait-elle encore à moitié, ou alors sa chambre avait-elle changé en l'espace de quelques heures ? Ce paysage lui semblait complètement inconnu. De plus, elle voyait le ciel... Non, elle ne se trouvait plus chez elle. Rêvait-elle ?

Sommaire

Émilie se redressa sur son séant et tourna son buste dans tous les sens possibles. Ses jambes suivirent le mouvement sous elle. Non, il n'y avait pas d'erreur. Cette certitude s'ancra en elle. Elle se retrouvait au pied d'un chêne, en pleine forêt ! En plus, il lui semblait la connaître… Mais non !

— Je rêve…

Elle ne pouvait pas avoir parcouru autant de kilomètres, ni avoir traversé un océan, et tout cela en quelques heures ! La jeune femme leva les mains devant son visage. Elle ne se pinça pas pour vérifier qu'elle était bien réveillée ; de toute manière, ce genre d'astuce ne fonctionnait que dans les films. Elle demeurait persuadée qu'elle ne nageait pas en plein songe.

Malgré sa situation, Émilie n'était pas terrorisée. Les manifestations de vie nocturne n'éveillaient pas le moindre sentiment d'angoisse en son être, mais elle avait besoin de concentration. C'est pourquoi elle se boucha les oreilles et se concentra sur les battements de son cœur. Ainsi, elle garda son calme sans difficulté comme si tout cela était normal.

Quelqu'un avait dû la droguer à son insu et l'avoir transportée ici, sauf qu'il ne s'était écoulé que deux heures depuis qu'elle s'était couchée. Elle s'aperçut de cela après un coup d'œil sur son téléphone portable, qu'elle avait gardé sur elle lorsqu'elle s'était assoupie. Sa petite voix intérieure se manifesta.

Franchement, même avec la technologie la plus avancée, qui aurait pu te jouer un aussi sale tour ?

Plein d'éléments ne collaient pas à un enlèvement, le plus bizarre fût-il. Déjà, on lui avait laissé le téléphone alors que tout kidnappeur qui se respecte l'aurait fouillée

Sommaire

de fond en comble et l'aurait dépouillée ; ensuite, elle se retrouvait allongée comme si c'était elle qui avait bougé. Elle ne se sentait pas plus engourdie que d'ordinaire, donc elle n'avait été ni droguée, ni endormie au somnifère.

Émilie soupira : un vrai mystère ! Elle était trop jeune pour être atteinte par la maladie d'Alzheimer – bien que cette maladie se déclare de plus en plus tôt – et elle n'était pas amnésique. Aucune technologie de téléportation n'existait à ce jour… Non, rien ne pouvait expliquer sa présence ici. La jeune femme porta les mains à sa bouche et se risqua à crier :

— Ohé ? Il y a quelqu'un ?

Les sens aux aguets, elle attendit. Évidemment, elle n'obtint aucune réponse. Son dos l'élança ; elle avait dû se froisser un muscle en se recouchant ici. Oui, de plus en plus, elle pensait être responsable de sa situation, même si c'était tout à fait absurde.

Tu découvriras la solution en avançant.

Oui, mais où ? L'estomac d'Émilie se tordit d'anxiété comme si c'était une réponse. Voilà qu'elle commençait à réagir normalement… mais elle aurait aimé pouvoir garder ce fichu calme ! La jeune femme secoua la tête, découragée. Autant se recoucher dans la mousse, se rendormir pour se réveiller dans son lit et constater qu'il ne s'agissait que d'un rêve. Oui, mais ce n'était pas le cas, ou alors il possédait une telle part de réalisme qu'elle resterait coincée à l'intérieur pendant un bon moment. De toute façon, cette forêt n'appartenait pas au monde onirique, bien au contraire.

Bouge ! Tu ne peux pas rester là ! Allez ma grande !

Émilie mit un pied devant l'autre. L'absence de manifestations surnaturelles au sein de cette forêt la poussait à adopter un comportement rationnel. D'abord, se diriger vers le nord, s'aider avec la mousse pour cela ; se créer des repères visuels aussi ; se…

Tu sais ce qu'il faut faire, arrête de réfléchir !

Un hululement lointain poussa la jeune femme à se diriger vers lui, ce qui la détourna un peu de son chemin. Après tout, c'était peut-être un signe ? Pas de loup, pas d'ours ; elle en était certaine. L'aspect angoissant des lieux ne tenait qu'à l'atmosphère instaurée par la nuit. L'environnement ne se montrait pas hostile, ni inhospitalier. Du moins, s'il s'agissait bien de cette forêt qu'elle connaissait depuis son enfance… Non, elle en était sûre !

Émilie accéléra le pas sans vraiment s'en rendre compte. Les semelles de ses baskets aplatissaient l'humus sans aucune pitié. Une stridulation d'insecte – la jeune femme ignorait lequel – lui fit contourner un fourré tout en la déviant encore de sa route. Oui, se repérer aux bruits était la meilleure idée qu'elle n'eût jamais eue. Un rire monta du fond de sa gorge, mais se bloqua à mi-chemin. Elle manqua s'étrangler et le ravala en même temps que le peu de salive contenue dans sa bouche.

Bientôt, elle aboutit à une clairière qui la laissa aussi interdite que quinze ans auparavant. Elle n'avait rien de spécial à première vue, de même que l'arbre en son centre, l'herbe haute et les ronces qui envahissaient le terrain. Cette clairière possédait son charme, mais sans être non plus extraordinaire. Pourtant, une magie mystérieuse y avait déposé son voile, quelle qu'elle fût. Même adulte, Émilie persistait à le croire.

Sommaire

Sommaire

Les mouvements de son cœur s'accélérèrent. À quoi venait-elle de penser ? Voilà que des réminiscences de son enfance polluaient sa raison !

Oui, mais au moins, tu n'as pas perdu l'envie de vivre.

Soudain, la vision de l'arbre la tira de son hébétude émerveillée. Émilie fronça les sourcils tandis que ses jambes semblaient animées par une volonté propre. Rêvait-elle, ou bien le végétal se trouvait-il mal en point ? La dernière fois qu'elle était venue, la profusion de ses feuilles habillait ses ramifications comme une cape couvrirait une silhouette humaine. Pour l'heure, il ne revêtait plus que l'ombre de lui-même.

Lorsqu'elle fut à deux pas du tronc, la jeune femme en comprit la raison : des bûcherons étaient venus ici. Elle le devina rien qu'en examinant la manière dont les branches avaient été sectionnées. Elle en eut le cœur brisé. Elle n'était pas une militante écologique, ni une fervente adoratrice de la nature, mais là, ce spectacle désolant avait de quoi bouleverser. Il y avait de bien meilleures façons d'opérer pour se procurer un peu de bois !

Bientôt, l'arbre tout entier serait coupé. N'importe quel être vivant pourrait deviner l'âge de l'arbre rien qu'en contemplant le cœur de son tronc… Animée par l'indignation, Émilie s'écria :

— Ça ne se passera pas comme ça !

Elle ne mit pas la main devant la bouche malgré la surprise que lui causa cette action. Par contre, elle commençait à douter sérieusement de son intégrité émotionnelle…

Ça ne te réussit pas.

Émilie baissa la tête. Maintenant qu'elle se trouvait là, qu'allait-elle faire ? Sans boussole, sans carte, elle éprouverait des difficultés à se diriger. Elle ne connaissait pas vraiment le chemin pour retrouver l'endroit où ses parents avaient campé quinze ans auparavant, de même que pour déboucher sur une route où elle pourrait être prise en stop, puis…

Lentement, elle leva la main pour la poser sur l'écorce.

Tu n'as pas envie de partir, sinon tu l'aurais déjà fait.

Émilie murmura :

— Vraiment ?

Ses doigts caressèrent les arêtes, les anfractuosités. Pour elle, l'écorce n'était autre que de la pierre sous une autre forme. Petite, elle aimait tant se l'imaginer…

Tu aimais t'imaginer tant de choses.

— Je ferais mieux de me tirer de là et de retourner chez moi…, soupira-t-elle.

Mais comment ? Elle n'avait aucun moyen pour le faire ! Une personne qui se sortait d'une situation critique en étant démunie, cela n'existait que dans les livres ou les films ! Comment pourrait-elle expliquer ça aux autorités, sans papiers d'identité en plus ? On rirait d'elle, ou bien…

Une douleur aigüe s'empara du bout de ses doigts ; surprise, Émilie les replia contre elle en grimaçant : des petites gouttes de sang ne demandaient qu'à éclore en fleurs pourpres sur sa chair malmenée.

— Qu'est-ce que…

Ses pupilles intriguées fixèrent le tronc, à la recherche du coupable. Pourtant il n'y avait rien, comme elle de-

Sommaire

Sommaire

vait s'y attendre ! Elle pesta et s'approcha plus près. Prudemment, elle chercha à tâtonner l'écorce même si elle redoutait de se blesser encore. Elle finit par sentir une vibration, qui semblait croître au fur et à mesure des secondes. Elle naissait à l'intérieur de l'énorme tronc. Émilie commença à trembler.

Dans quoi est-ce que tu t'es embourbée ?

Elle recula ; soudain, des morceaux d'écorce se redressèrent et s'écartèrent comme si des mains invisibles les arrachaient. Pour la première fois depuis le début de son étrange périple, la jeune femme sentit la panique l'assaillir. Ce n'était pas une petite angoisse comme tout à l'heure, mais bel et bien les prémices de la terreur ! Elle, qui souhaitait une manifestation paranormale, était plus que servie ! Stupéfaite, elle s'aperçut qu'un trou béant, telle une bouche vorace, se découvrait au fur et à mesure.

Barre-toi de là !

Hypnotisée, Émilie fit un pas en avant, puis un autre. Son cœur battait au bord de l'arythmie. Juste à temps, elle se rappela qu'il fallait respirer. Sa main effleura les bords de cette entrée qui semblait sans fond. Elle y recueillit un liquide familier, visqueux.

— De la sève ?

Elle fixa ses doigts. Sous la luminosité lunaire, elle tressaillit en remarquant une autre bizarrerie.

De la sève aussi rouge que ton sang.

La jeune femme lâcha un gémissement terrifié, mais comme une automate, elle plia son corps pour regarder à l'intérieur de l'arbre, les doigts recroquevillés contre son ventre. Bientôt, elle marcha dans le noir complet, les

mains tendues devant elle. Son esprit s'engageait dans une logique impossible à comprendre. Plongée dans un état second, elle trouvait presque fascinant le fait de s'amuser à ce genre de jeu désormais.

Quel jeu ? Tu n'es pas en plein rêve. Arrête tes singeries !

Amusant, oui, même si la peur plongeait ses crocs dans son cœur. Malgré elle, Émilie continuait d'avancer. Après tout, elle n'avait rien d'autre à faire…

Avoue-toi que ça pimente ta vie.

Un sourire fleurit sur ses lèvres.

— Démentiel…

Bientôt, quelque chose de brillant apparut droit devant elle. La jeune femme cligna des yeux. C'était comme si elle venait seulement de prendre conscience de l'absurdité de la situation. Non, plutôt qu'elle s'y habituait. Son corps se détendait, ses muscles se relâchaient. Sa petite voix intérieure, résignée, s'était tue.

Ses doigts collants de sève et de sang la gênaient. Pourtant, Émilie ne songeait pas à les essuyer sur son jean. Elle préférait jouer avec en les frottant les uns contre les autres. Puis elle comprit quelque chose de primordial, qui expliquait son comportement aberrant. Ce n'était pas sa situation qui animait sa terreur… Celle-ci s'effilochait petit à petit, en fait.

— En fait, la sève me sera peut-être utile…

Elle dut fermer les yeux pour s'habituer à la lumière, même si celle-ci n'était pas forte. En tâtonnant les murs, elle entra dans une pièce ronde, au cœur de l'arbre.

Impossible !

Sommaire

Sommaire

Émilie soupira d'agacement. Bien sûr que si, une pièce aménagée à l'intérieur d'un arbre, c'était concevable. Lorsque ses paupières dévoilèrent à nouveau ses prunelles, elle étouffa un cri. C'était, c'était… une bibliothèque ? Pas vraiment : plutôt un laboratoire. En tout cas, des étagères, des livres… il n'en manquait pas ! Des bougies, il y en avait partout. Blanches, elles conjuguaient leurs flammes pour que l'endroit ne soit pas envahi par les ténèbres. Au centre, une chaise. Interloquée, la jeune femme s'approcha d'elle.

— Je suppose que je dois m'asseoir pour que quelque chose se produise…

Ce qu'elle fit. Au moment où elle calait son dos contre le dossier pour être sûre d'être bien installée, elle se rendit compte qu'elle épousait ses formes. Elle se trémoussa un peu, mal à l'aise, mais finit par se calmer. Rien ne se produisit. Paralysée, elle ne bougea pas.

C'est tout ?

Soudain, un tourbillon chaud naquit autour d'Émilie, dont les cheveux blonds battaient campagne vers son visage. Effrayée, elle voulut s'agripper aux accoudoirs, mais il n'y en avait pas ! Le cœur battant la chamade, elle vit alors que le tourbillon la délaissait pour former quelque chose juste devant elle. Sans réfléchir, elle avança ses doigts pour essayer de les poser dessus.

Un bourdonnement naquit dans sa tête, puis amplifia son emprise sur son ouïe, mais Émilie ne broncha pas. Elle ferma les yeux. Cette chose qu'elle effleurait, là, lui prodiguait tellement de bien ; elle était si douce, si agréable au toucher. Elle avait envie de laisser courir ses doigts dessus en ne pensant plus à rien.

Ce qu'elle fit. Ses paupières s'ouvrirent pour que ses yeux fiévreux guident ses phalanges. Des traces gluantes, rouge sang ou rouge sève, apparurent sur la surface blême de ce qui semblait être comme un grand disque. Oui, c'était un disque désormais.

Tes doigts blessés seront ton pinceau, tes doigts collants seront ta peinture.

Les uns pour dessiner les formes, les autres pour leur donner corps et les remplir. Émilie sourit.

— Je n'ai jamais peint sur quelque chose de rond…

Elle oublia où elle se trouvait ; elle s'oublia elle-même. Tout ce qui comptait, c'était peindre et peindre encore, avec son sang et avec de la sève. Des matériaux bien incongrus à cette époque contemporaine, mais qui avaient fait leurs preuve par le passé. Rien n'était impossible, un nouveau credo venait de naître.

Émilie ne se leva pas. Le disque se pencha de manière à ce qu'elle puisse se courber sur lui. Ses grands yeux verts suivaient avidement les mouvements de ses doigts, ceux-là qui façonnaient sa création, la cajolaient, lui insufflaient une vie propre ; elle sut qu'elle permettrait à l'Arbre de renaître et d'être protégé.

Il l'avait appelée à l'aide parce qu'il ne lui restait plus que quelques heures à vivre. Il l'avait appelée parce qu'il se souvenait d'elle enfant. Il avait entr'aperçu la pureté de son âme et lui avait légué les clés. Il lui avait permis d'entrer en lui pour qu'elle le sauve, comme avait déjà dû le faire un autre humain à un autre temps.

Émilie souffla ; elle avait presque terminé. Sur le disque se trouvait une réplique exacte de l'Arbre, tel qu'il était avant que les bûcherons ne s'attaquent à lui. Le disque

Sommaire

Sommaire

avait modélisé le tout selon ce que l'esprit de la jeune peintre voyait, tout en laissant son talent s'exprimer rien que par ses doigts. Doucement, elle murmura :

— Et maintenant ? Qu'est-ce qu'il se passera pour moi ?

Elle plaça son index au centre du tronc de l'arbre peint afin d'y laisser une dernière trace de sève. Le disque lui échappa alors des mains, s'éleva au-dessus d'elle, s'encastra dans le plafond formé par six branches qui avaient poussé à l'intérieur de l'Arbre par le plus grand des mystères. Elles se rejoignaient là où se trouvait le disque désormais, tout en formant une étoile. Quelques secousses ébranlèrent les lieux, sans violence cependant. Saisie, Émilie resta assise, les mains sur les genoux, le temps que tout cela s'arrête. Le temps...

Le Temps ?

— Tu vas changer d'époque, hein ? murmura-t-elle.

Elle sourit. Elle avait visé juste, même si personne ne lui avait répondu.

— Tu as triché avec le temps pour me faire venir jusqu'ici. Tu l'as arrêté et tu m'as hypnotisée pour que je ne me souvienne de rien. Après, je ne sais pas comment tu as fait pour que je traverse l'océan qui sépare les deux continents.

Une voix de femme, à peine plus jeune que la sienne, résonna dans la pièce :

— Je vais répondre à ta question.

Émilie se figea, le cœur battant. Des yeux, elle chercha une présence, mais ne vit personne. Elle déglutit. Étrangement, la terreur l'avait définitivement quittée. Elle s'avoua que ce moment, elle l'attendait depuis toujours. La voix eut un rire amusé, puis reprit la parole :

— Je t'ai fait prendre un raccourci connu seulement par les Passeurs de Temps. Je t'ai fait aller dans une forêt proche de chez toi et je t'ai fait entrer dans le tronc d'un chêne.

Une silhouette féminine apparut devant la jeune femme, toujours assise sur la chaise, les mains sur ses cuisses. L'espace-temps semblait la tisser au fur et à mesure qu'elle avançait, et un vent frais venant de nulle part rafraîchissait la bibliothèque sans pour autant ébranler les flammes des bougies. Émilie dut écarquiller les yeux pour saisir en son entièreté le phénomène.

— Ensuite, ton corps a voyagé et s'est retrouvé dans un autre chêne, prêt à t'accueillir. Les Passeurs de Temps, dont moi, se sont assurés que tout se passerait bien.

Elle s'arrêta à quelques pas d'Émilie, toujours indistincte. Elle baissa la voix d'un demi-ton :

— L'Arbre t'a appelée à l'aide. Moi, je ne le pouvais pas, je suis trop vieille. De plus, mon compagnon a succombé il y a quelques jours.

Deux grands yeux verts, plus pâles que les siens, la regardèrent désormais.

— Pour résumer, l'Arbre t'a appelée pour que tu me succèdes et pour que tu le sauves de la folie des hommes. Il n'est pas unique sur Terre, il y en a d'autres. Deux gardiens, enfin deux Passeurs du Temps veillent sur chacun d'eux.

— Dis-moi, qui es-tu ?

Enfin, elle avait pu laisser quelques mots franchir sa gorge depuis le début de cette étrange conversation. Sa voix n'avait pas tremblé.

Sommaire

Sommaire

— Je m'appelle Violette. J'étais fille de paysans en l'an neuf cent, lui répondit-elle calmement.

Émilie eut l'impression de recevoir un coup de poing à l'estomac. Bon sang, cela faisait déjà si longtemps !

Le corps et le visage de Violette furent enfin visibles. Émilie retint son souffle. Elle semblait... si jeune, mais en même temps sans âge ! Chacun de ses traits était magnifié par la lueur des bougies, mais aussi par l'aura blanche qui l'auréolait. Elle lui sourit et ajouta :

— Nous sommes peut-être retournés dans le passé, ou bien nous sommes allés dans le futur. Ou alors, peut-être que l'Arbre a changé de dimension. Nous verrons bien. En tout cas, je te souhaite la bienvenue ici.

Émilie se leva pour approcher l'autre « jeune » femme.

Seuls ses cheveux blancs comme la neige peuvent trahir son âge...

Troublée, elle balbutia :

— Je... Je ne pourrai plus revenir chez moi, hein ?

Violette hocha la tête. Émilie voulut éprouver de la colère ou être poignardée par la tristesse, mais elle en était incapable. Ces sentiments-là refusaient d'intervenir dans son état d'âme, comme s'ils n'avaient pas leur place. Elle se contenta de baisser la tête le temps d'une résignation étrangement paisible.

— Tu es prête pour ta destinée, sinon tu ne serais pas ici.

— Et ceux qui vous ont précédé, toi et ton compagnon..., commença à dire Émilie, avant de se taire.

Violette laissa son regard dériver dans le vague. L'espace d'un instant, la jeune femme la trouva fragile, mais

ce n'était qu'une apparence parmi d'autres. En réalité, malgré son prénom, Violette lui faisait penser à une anémone des bois : blanche, magnifique… mais vénéneuse si l'on osait profaner ses secrets.

— À leur mort, les différents gardiens de l'Arbre, les Passeurs de Temps, ne se sont pas réincarnés sur Terre, mais sur une planète qui s'appelle Ecyalon.

— Pourquoi existent-ils ? Pourquoi les Arbres ne peuvent-ils agir seuls ?

— Parce que tous les êtres vivants sont liés, d'une manière ou d'une autre, et qu'entre certains d'entre eux et les Arbres, il y a une complémentarité.

Émilie comprit la teneur des paroles de la gardienne.

— Les autres êtres vivants de la Planète Terre se réincarnent donc, et ils ne changent pas de lieu, par rapport aux Passeurs de Temps.

— Oui.

Violette effleura la joue de la jeune peintre. Celle-ci sentit la mort fleurir sur le corps de la gardienne et en fut attristée.

Une anémone, oui… mais qui se fane.

— Ne le sois pas, c'est ainsi. J'ai vécu très longtemps et mon compagnon m'attend.

Émilie voulut pleurer ; les sanglots refusèrent de naître. Tout compte fait, ce n'était pas si triste de mourir, Violette avait raison.

— Qui sera avec moi pour veiller sur l'Arbre ?

La gardienne sourit et murmura :

Sommaire

Sommaire

— Tu le ou la connaîtras bientôt.

Émilie sourit. Une nouvelle bouffée de sérénité enveloppa son être. D'une voix profonde, fluide, elle murmura :

— Dis-moi, pourquoi les Arbres ?

Violette recula et commença à briller comme une luciole. Elle étendit les bras comme pour embrasser les lieux une dernière fois. Sa voix changeait elle aussi, parce qu'elle devenait plus brouillonne, comme si elle était entourée de coton :

— Ils existent pour s'assurer que la Planète Terre, dans cette dimension et dans les autres, continue d'exister et de filtrer le Temps pour qu'il ne se détraque pas.

— Ce phénomène n'existe que sur Terre, dans toutes ses dimensions et ses périodes ?

— Est-ce si important de le savoir ? lui rétorqua Violette avec amusement. Peut-être, ou peut-être pas. Tu verras bien plus tard, car tu as d'autres tâches à accomplir avant.

Émilie hocha la tête. Oui, c'était évident. La gardienne ajouta :

— Moi, je me suis liée à un humanoïde qui descend du reptile. Tu te doutes qu'il vient d'une autre dimension et qu'il a aussi été choisi par l'Arbre.

Je comprends, maintenant.

Émilie mit la main devant les yeux. Violette n'était plus perceptible par l'œil humain. En un dernier souffle, elle chuchota :

— Prends soin de l'Arbre, future Passeuse de Temps. Sois heureuse, laisse les doigts peindre ta destinée. La Terre ne peut exister sans nous !

Sommaire

La dernière chose qu'Émilie vit, ce fut une nuée de feux-follets virevoltant autour d'elle pour finalement se fondre dans le disque au plafond, comme s'ils avaient franchi un portail d'accès. La surface de ce dernier se troubla un peu. La jeune femme surprit quelques larmes sur ses joues. Finalement, celles-ci avaient fini par couler. D'un geste vague, elle les essuya.

Au même moment, une porte s'ouvrit entre deux étagères de livres. Les bougies ne s'éteignirent pas même si leurs flammes vacillèrent un instant. Un rayon de soleil invita Émilie à s'aventurer au-dehors. Sa chaleur douce caressa sa peau mate. Elle ne savait pas à quelle époque elle avait atterri, ni dans quelle dimension, mais peu lui importait.

L'Arbre était sauvé. Il ne serait pas coupé par les bûcherons puisqu'elle l'avait fait disparaître pour qu'il renaisse à un autre moment.

Tremblante, la jeune femme mit de côté les derniers ersatz de ses peurs et fit un pas en avant. Sa nouvelle vie commençait maintenant, et elle devrait retrouver son compagnon ou sa compagne. Il ou elle finirait le travail qu'elle avait commencé. Alors, ils seraient Passeurs de Temps.

Elle sourit et prit soin de refermer la porte derrière elle avec ses doigts encore couverts de sève.

Nouvelle de la Mort

Harbour Babelga

Illustration

B. Joseph

Licence Creative Commons

C'est une journée chaude, au zénith de l'été, dans une grande agglomération, je ne saurais vous dire laquelle. Le temps lourd pèse sur les rêveurs. J'arrive alors dans un parc bien étendu sur deux ou trois hectares, plein d'herbes sèches, lit reposant, et jonché çà et là par des couples de jeunes chênes, offrant leur ombre fraîche à toutes les âmes du vivant. Il y a un homme, là-bas, allongé sur le dos comme s'il dormait du plus profond sommeil, sauf qu'il ne dort pas. L'ombre de l'arbre qui le couvrait s'est éloignée depuis bien deux heures, il est immobile comme une statue de marbre, il ne semble rien entendre, rien sentir, il ne respire plus, il est mort, et je suis là pour lui.

Les autres humains, autour, s'amusent, récupèrent de leur semaine de travail, ils jouent avec les enfants, où plutôt les enfants jouent avec les adultes, mais aucun, grand, petit, moyen, ne semble remarquer cet homme,

qu'ils n'ont jamais vu, qu'ils ne verront de toute manière jamais. Ou plutôt, qu'ils verront un jour, lui dans cinq ans, elles dans dix, eux dans cinquante, elle demain. Et, sous les bruits des feuilles qui s'agitent, des grillons chantent à tue-tête, je m'approche, pas légers, regard fixe et doux. Heureusement que personne ne me voit, car mon visage de squelette, mes orbites noires et vides, ma silhouette enveloppée dans un linceul noir, et ma faux qui brille de mille feux profonds et inconnus, provoque la peur et la folie, sauf pour les morts, que la folie n'atteint pas.

L'homme que je viens chercher s'éveille soudain, comme si son âme, son esprit ou ses fonctions sensorielles, appelez ça comme vous voulez, l'avait averti que la Mort approchait. Quand il me voit, je sens qu'il a peur, c'est habituel, mais contrairement aux autres, les défunts, celui-ci ne recule pas, ne bouge pas en s'affolant totalement. Non, lui est calme, il a peur mais il observe, comme un prédateur, sauf qu'entre lui et moi, il n'y a ni prédateur ni proie. Malgré son apparence bourgeoise, tel fils de bonne famille qui a réussi et bien entrepris, avec sa chemise a deux mille euros et son Levis' bien taillé, et sa belle gueule, cet homme a eu la vie dure, une vie froide, rude, pleine d'ellipses de bonheur.

Et il se lève, c'est un exploit, d'habitude les gens restent cloués au sol, par l'effroi, le surnaturel aussi. Mais celui-ci est debout, avec ses yeux bleu ciel teintés d'éclats jaunes, son corps prêt à se battre, mais il n'y a pas de combat ici, alors je m'assois en l'invitant à faire de même. Et il m'obéit, il est bien éduqué, ou docile devant celle qu'il attend depuis longtemps, je ne sais. Je l'invite à parler, car moi je ne parle pas, je ne le peux, ou ne le veux ? En tout cas, il me comprend, il comprend que je

Sommaire

Sommaire

veux connaître sa vie avant de l'emmener. C'est un des premiers à parler avec tant d'aisance, la voix des autres habituellement tremble encore de peur pendant le récit de leur histoire.

« Je m'appelle H., de mon vrai nom Hector Balavoine, mais je préfère H., car les gens me connaissent sous ce nom. J'ai grandi dans un des milieux les plus aisés qu'il soit (grande maison, manoir, parents riches, école privée et bonne éducation, etc.), mais j'avais beaucoup de mal avec ça, dehors je voyais des gens qui vivaient sans toutes les fioritures qui accompagnaient ma vie, sans se soucier de ne pas avoir un énorme patrimoine intellectuel, et je voulais être comme eux, je l'avoue, bien que je continuasse à avaler des livres, des films et de la musique. C'est à dix-sept ans que je me suis barré, une fugue dans les règles de l'art, un soir d'hiver, alors que j'allais entrer en médecine. J'ai cru comprendre plus tard que mon père, un banquier reconnu et puissant, avait *légèrement* tu l'affaire, et que personne n'était au courant, mis à part ma proche famille et deux ou trois amis. En somme je me suis retrouvé à la rue, mais pas dans la même rue que ceux qui m'entouraient, j'étais jeune, fort, beau, et cultivé, contrairement à beaucoup, les heures passées chez moi à lire, visionner et écouter m'avaient instruit, et j'ai pu très facilement m'en sortir. De plus, j'avais un compte bancaire à mon nom.

« Et je n'étais pas vraiment seul, mes potes de lycée, et aussi ceux qui n'étaient pas du lycée, m'ont aidé, car j'avais le don d'être gentil avec mes semblables (je veux dire par là : les humains), et tout le monde, je crois, m'adorait. Ensuite l'idée m'est venue de voyager. Alors j'ai joué au baroudeur, avec des bonnes chaussures de rando, un

Sommaire

sac bien proportionné, et quelques vêtements. J'ai ainsi exploré le monde pendant un an, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, j'ai voulu voir le plus de choses possible, et c'est en rentrant à la maison, alors que j'étais vraiment *à la rue*, que l'événement le plus remarquable de ma vie est arrivé, remarquable car merveilleux d'abord, remarquable car malheureux ensuite. J'ai rencontré une fille.

« Marie, qu'elle s'appelait. À cette époque mon compte était vide, j'étais sale, et aussi je mendiais, car je ne voulais aucune aide de mes parents. J'avais installé ma zone en face d'un petit supermarché, où les gens allaient faire leurs courses. Il leur restait quelques fois un peu de monnaie. Marie faisait les courses pour sa mère, elle avait deux ans de moins que moi, mais en paraissait cinq de plus, grâce à sa maturité, elle était blonde, un or merveilleux, et ses yeux, verts et brillants, luisaient tout le temps de bonheur. Et quand elle sortait du supermarché, elle me donnait la petite pièce, dix centimes, puis vingt, puis cinquante, et puis un euro, et puis elle a commencé à me parler, et ça valait bien plus que de l'argent. Quelques fois, elle venait avec des biscuits, des *LU*, et on conversait sur le monde. Je ne mangeais pas, je ne dormais pas, mais, peu à peu, je reprenais des couleurs. Au bout d'un an, j'ai décidé de retourner chez mes parents. Car après les multiples discussions avec ma jolie mignonne, j'ai aussi mûri, je pense, alors j'ai dit au revoir à Marie, je lui ai dit que je la reverrai dans quelques jours, que je lui écrirai au moins.

« C'est dans le car en direction de la maison de mes parents, alors que je pensais à elle, que je me suis rendu compte que je ne connaissais ni son nom de famille ni son adresse, « mais quel con… », je me suis dit. En poussant

Sommaire

la porte du vieux manoir, cris de joie, larmes de bonheur, rires, tristesse en pensant à Marie. Alors je me suis juré de réussir, de retrouver la petite, d'être un homme bien. J'ai fait une école de commerce, ce n'est pas pour me vanter, mais j'ai, ou j'avais, un cerveau qui carburait comme une Formule 1 alors en sortant de l'école cinq ans plus tard, je n'ai eu aucun mal à trouver un travail. Et, après trois mois bien payés, je suis allé devant le supermarché. Les clochards avec avec lesquels je m'entendais à l'époque où j'étais dans la rue, ne me reconnaissaient plus, alors j'ai dû chercher dans l'annuaire, sur *Facebook*, même à la mairie, mais c'est finalement le hasard, comme souvent, qui m'a permis de la trouver. J'avais passé la nuit dans un bar à me bourrer la gueule avec deux amis, quand à la sortie (on s'était fait virer par le patron) j'ai vu un groupe de filles en minijupes et décolletés, des étudiantes en soirée, et parmi elles, une blonde avec les yeux verts étincelants, Marie.

« Quelle belle soirée... On s'est barré, la main dans la main, sans rien dire à ceux qui nous accompagnaient, on s'est arrêtés une dizaine de rues plus loin, et on s'est embrassés, comme deux âmes enfin réunies, après les durs labeurs de la vie. Elle m'a emmené chez elle et on a fait l'amour, j'étais l'homme le plus heureux du monde, j'étais avec celle que j'aimais, j'étais amoureux. Je lui ai promis que j'allais venir ici, dans sa ville, que je gagnerais plein d'argent (ça, c'était sûr avec papa Balavoine), et qu'on vivrait ensemble, des paroles sincères qui se sont réalisées. Cinq mois plus tard, elle continuait sa licence en droit en vivant avec moi, et quelle belle époque... Des moments infinis de plaisir et de bonheur, la belle vie, la vie amoureuse. Il n'y avait qu'une seule tache sur ce merveilleux tableau de l'amour, une tache que je considérais

Sommaire

au début comme normale, et qui ne me gênait du tout : Marie était droguée. Pas avec moi, elle n'en avait pas besoin, sûrement, mais quand elle rentrait d'une soirée avec ses potes, ses yeux étaient vides, seulement allumés par un démon fade et morne, sans désir ni plaisir. Au bout d'un an, j'ai piqué ma première crise, faut me comprendre, et beaucoup pourront me comprendre, la fille que j'aimais était prisonnière d'une substance, elle se perdait peu à peu dans les tréfonds de l'oubli de soi et des autres. Et moi, je l'engueulais de plus en plus, lui disais de se bouger, de vivre, elle n'a pas eu sa licence, et elle a quitté l'appartement. Je n'en pouvais plus, j'étais aussi vide que si j'avais perdu mon cœur et mon âme à la fois, je souffrais.

« Mais, finalement j'ai repris goût à la vie. Je suis devenu riche, presque don Juan tant je séduisais dans les milieux festifs que je fréquentais à cette époque, j'étais heureux, plein d'amis, soutenu dans tous mes faits et gestes par ma famille, bien qu'imbibé d'un bonheur imparfait, parce qu'il manquait une pièce, et je savais laquelle : la femme que j'aimais. C'est triste à dire, et pathétique tellement c'est romantique, mais sa fuite, comme la mienne dans ma famille, avait laissé une plaie ouverte, béante dans mon esprit, blessant mes entrailles. J'étais vide. Et un jour elle est revenue.

« Joie, mille feux entraînant dans leur danse amour et bonheur à la fois, magie transcendée de la folie amoureuse, beauté dans toutes les choses de ma vie, Marie était là. Le premier jour, on n'a rien fait on s'est juste collé et serré l'un à l'autre comme les deux parties d'un être androgyne qui se sont retrouvées après que la folie du destin les ait séparées. Le deuxième jour on a parlé

des heures durant du passé, du présent, de l'avenir, on a fait l'amour, on s'est embrassé, parfois en pleurs, on a ri, on a mangé dans un grand restaurant, on était de nouveau heureux. Le troisième jour, après la plus belle grasse matinée de ma vie et, d'après ses dires, de la sienne aussi, on a ri encore, on a joué, on a acheté des fleurs, on a fait l'amour, on était bel et bien deux âmes sœurs. Le quatrième jour, on a enfin décidé de faire les courses ensemble, elle a descendu les escaliers, courant, riant, pendant que je faisais le monstre des abîmes, elle a traversé la rue en me regardant d'un air charmeur, et un trois tonnes l'a tuée. Face à un camion qui passait à cet endroit et à ce moment précis, une jeune fille pesant une cinquantaine de kilos, immobile et distraite, n'avait aucune chance, et Marie n'en a eu aucune. J'ai crié, j'ai pleuré, je t'ai hurlé, à toi la Mort, de la ressusciter, car je ne pouvais vivre heureux sans elle.

« Et depuis tel un mort-vivant je suis sans grand bonheur, j'ai eu une existence bien morne après Marie, mes joies étant broyées depuis longtemps par un simple camion. Ça fait maintenant dix ans que je comprends ce que remord et ennuie veulent dire.

« Je n'ai rien à ajouter, la Mort, sauf des banalités dont tu te fiches totalement. »

Cet homme avait bien raison, je me fiche des banalités. Je me souviens de sa Marie, et de lui aussi, un fou, à genoux devant le reste des entrailles écrasées de sa bien aimée, pleurant et m'hurlant des mots incompréhensibles, qui me suppliaient clairement de la ressusciter. Mais l'âme de la fille, ou ce je-ne-sais-quoi qui reste après la mort des hommes, me regardait d'un air soulagé, qui n'en pouvait plus, qui aimait peut-être ce garçon, sûre-

ment d'ailleurs, mais qui était fatiguée de la vie, qui ne la supportait plus. Alors, comme je l'avais fait pour elle j'ai transpercé H. avec ma faux noire, et je l'ai accompagné dans le monde des morts, dans le monde des regrets, des joies passées, de l'avenir aussi, peut-être. Ces humains, et particulièrement ceux de la race de H. qui aiment et connaissent la vie, me feront toujours rêver.

Sommaire

Laurent
Dragon
2014

Gattamelata

Patrick Cialf

http://songes-du-crepuscule.naturalforum.net/
http://hydrae.bbactif.com/
http://esteren.org/
http://www.1940lafrancecontinue.org/
http://hoshikaze.net/hk-forum/

Illustration

Laurent Dragon

http://laurent-dragon.oniriades.com

Sommaire

Ce soir, il pleut à verse. Les voyageurs du *procaccio*, la caravane qui va de Bologne à Rome, sont arrivés trempés et fourbus. La grande salle commune est la seule bien chauffée à cause de la cuisine. Je n'en finis pas de porter leurs affaires, sécher leurs vêtements au feu, cuire un brouet rapide, courir chercher du pain et des œufs dans les maisons voisines, faire les chambres, nettoyer la boue du sol, et encore aller nourrir les valets qui dorment à l'écurie, et revenir à l'auberge, et encore nettoyer le sol, et maîtresse Berarda qui ne me laisse pas un instant de répit : « Agata, fais ceci, Agata, fais cela. Agata, pourquoi n'as-tu pas frotté ces bottes ? Fais attention à ce coffre, il est fragile. Il est lourd ? Raison de plus pour faire un effort ! Agata, si je te reprends à paresser dans l'escalier et à bailler aux mouches… »… Et encore, c'est un petit *procaccio* : pendant l'Avent de Noël, les pélerins remplissaient toutes les maisons de Narni et jusqu'aux couvents. Et ce sera encore plus chargé à Pâques. Et il

Sommaire

y aura encore le potager à travailler, mais je doute que maîtresse Berarda me laisse goûter ses groseilles et ses échalotes. J'espère que d'ici là, elle aura engagé une servante de plus, car je n'y suffirai pas, pauvre chétive. Les gens ne restent pas longtemps chez elle parce qu'elle est dure et avare. Elle est veuve d'un notaire, son mari ne la faisait guère jouir, pour ce que j'en sais, et elle se venge en tracassant sans cesse servantes et valets. Elle me dit que j'ai eu trop de chance de trouver une place chez elle, et que sans elle, je serais morte de faim sur un tas de fumier, ou que j'aurais dû mendier mon pain sur les routes, comme tant d'autres… Et c'est sans doute vrai. Pourquoi la Vierge et sainte Romaine de Todi permettent-elles autant de malheurs ? C'est bien la peine d'être sujets de Sa Sainteté le Pape pour que le ciel nous envoie tellement d'infortunes. Elle me traite de chatte mielleuse parce que j'aime sourire et échanger des gentillesses avec les gens. Surtout avec les bébés. J'adore les bambins, mais les gens voyagent rarement avec leurs enfants, et maîtresse Berarda m'a mise en garde : « Si jamais tu tombais enceinte, par malédiction du ciel, je te mets à la porte, qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il grêle ! » Me voilà prévenue. D'ailleurs, je ne sais pas si je pourrais être enceinte et avoir un enfant. Parce que…

Et encore des clients qui me demandent si leurs manteaux sont secs, si leur chaufferette est prête pour la nuit, s'il y a de la chandelle, et je dois noter à la craie jusqu'au moindre bout de chandelle qui sort, parce que maîtresse Berarda ne plaisante pas avec les fournitures… Ceux-là sont un couple, malheureusement. Leur chambre est à l'opposé de ma soupente, je pourrai peut-être dormir cette nuit. D'ailleurs, ils n'ont pas l'air trop portés sur la chose. L'homme est un marchand d'Ancône, je crois. A

voir sa taille alourdie, son air méfiant, l'épée et le pistolet qu'il porte au côté, je suis sûre qu'il cache une ceinture de pièces d'or. Il est bourru et maussade. La femme est lasse de la route, elle mange sa soupe d'un air absent, parle peu et ne regarde guère son mari. Elle demande juste à emmener une carafe de vin chaud, pour éviter un refroidissement. Ils vont se coucher juste après souper. Le guide du *procaccio* a mangé avec les hôtes dans la salle commune, mais il va dormir à l'écurie avec les valets. Je l'accompagne et j'en profite pour ramener leurs écuelles, en évitant les rudes mains baladeuses des muletiers. Pauvre de moi, je rentre trempée, une fois de plus ! J'ai l'impression d'être une serpillière… Quelle vie !

Il ne reste plus que deux hommes dans la salle commune. L'un se dit curé et parle d'une voix douce, il propose des drogues et des remèdes, il voyage avec une petite cargaison qu'il vend sur les foires : maîtresse Berarda l'envoie paître, elle a une santé de fer et dit qu'elle mourra centenaire. L'autre est plus jeune, il a une fine barbe en désordre, il se tient assis près du feu en silence et griffonne quelque chose sur une espèce de calepin. Je me glisse contre la cheminée pour me sécher, tout doucement, en espérant que maîtresse Berarda ne me voie pas. Il me jette un coup d'œil moqueur et revient à son calepin. Ce n'est pas de l'écriture comme je le craignais – je sais à peine mes lettres et les choses écrites me font peur – mais un dessin. Ses yeux reviennent encore plusieurs fois vers moi et je m'aperçois que c'est mon visage qu'il dessine. J'ai une figure peu banale, « une figure de diablesse », dit maîtresse Berarda, et c'est un peu pour ça qu'elle m'a prise, parce qu'elle ne veut pas que ses servantes courent les hommes. Je rougis et me retire, grimpant précipitamment les escaliers. Je suis à peine couchée dans mon coin

de galetas, encore mouillée et tremblante, quand je l'entends qui monte l'escalier. Maîtresse Berarda lui a attribué la chambre juste en-dessous de ma soupente. Pourvu qu'il ne cherche pas à me rejoindre ! Non, je l'entends qui s'installe pour la nuit. J'épie les bruits à travers les fentes du plancher, j'attends qu'il éteigne sa chandelle, mais il n'a pas l'air pressé de dormir. Au contraire, je l'entends marcher de long en large. Comme s'il attendait quelqu'un…

Je sens un frisson sous ma peau. Un léger grincement m'apprend que la porte d'en-dessous s'est ouverte. Puis elle se referme trop vite en claquant. Je suis couchée presque à même le sol, sur de la paille, et je ne peux pas m'empêcher d'entendre les murmures : « Pas de bruit… Ne t'inquiète pas, il dort… Tu es sûre que… Oui, je lui ai donné une drogue du curé, il en a jusqu'au matin… Caterina, ma douce et belle… Ciriaco, tu es si tendre, toi… » Je me mords les lèvres, je cherche en vain à retenir le tremblement de mon corps. Je sens ma chemise trop large qui se défait autour de moi. Je me glisse doucement hors de l'étoffe. Le plancher frémit légèrement sous mes pattes, j'entends des soubresauts et des légers chocs. Impossible de trouver le repos cette nuit, mon échine est tendue à craquer, j'ai besoin d'un endroit où je pourrais échapper à ces bruits et à ces soupirs… S'il faisait meilleur, j'irais dormir sur le toit, comme je l'ai déjà fait, mais la pluie continue de battre les tuiles comme le tambour des Suisses. J'arrive à ouvrir le loquet, je descends l'échelle et prends le couloir vers l'escalier. Dans la salle commune, je trouverai au moins une dalle chaude devant la cheminée, et peut-être un morceau à croquer, car le vide de mon ventre me tire…

Sommaire

Sommaire

Je ne sais pas pourquoi j'ai hérité de ce sort. Peut-être parce que mes parents m'ont appelée Agata et que « Gatta » veut dire chatte. Pourtant, c'est une bonne sainte de Sicile. Peut-être parce que ma grand-mère venait de là-bas, du mont Gibel, et il y a des rumeurs qui couraient sur elle au village. Maintenant, ma mère est morte et personne ne me parlera plus du Gibel et de la fée Morgane. J'ai toujours eu des rêves étranges, et quand j'allais à confesse, le curé me donnait toujours des Avé à dire. Mais c'est depuis que j'ai du sang de femme qu'il m'arrive... autre chose. Quand mon père s'est remarié et qu'il a commencé à faire la chose avec ma marâtre. Puis quand il m'a placée comme servante dans une maison, une première fois. Le fils de la maison ne s'intéressait pas à moi, mais il y avait une autre servante avec qui... Enfin, chaque nuit où cela arrivait, ma peau me démangeait, je filais hors de mes vêtements, et je me mettais à courir les haies et les toitures. Je bondissais, je grimpais, je croquais avec délices des souris ou des oisillons. J'ai eu des amants, aussi. De rudes amants qui se battaient en duel pour moi, à grand renfort de cris et de griffes. Si les femmes du village en avaient fait autant, il y aurait eu bien des hommes transpercés de coups d'épée ! Mais deux mois plus tard, je rendais en cachette des petits chatons morts, et j'allais les enterrer en cachette sous un arbre. Moi qui aimerais tant un bébé...

Je croyais que c'était l'amour des autres qui me mettait dans cet état. Mais j'ai découvert que ce n'était pas l'amour. Le forniquage, rien de plus. Une fois, alors que j'étais déjà chez maîtresse Berarda, les gardes du barigal, le capitaine des gendarmes du Pape, se sont arrêtés chez nous pour interroger une paysanne qui, prétendaient-ils, était complice des brigands. Ce qu'ils lui ont fait... Des sol-

Sommaire

dats du Pape ne devraient agir ainsi. J'étais dans la salle commune et je n'ai pas pu sortir à temps. Ils ne m'ont pas vue me transformer, tant ils s'affairaient sur la femme, mais quand ils m'ont remarquée, ils m'ont jeté des braises et des moqueries. J'ai couru et bondi comme une perdue jusqu'à ce que je trouve un soupirail pour m'enfuir. Maîtresse Berarda s'est plainte aux consuls de Narni, à cause de la femme et des braises, bien sûr, pas à cause de moi, et depuis lors, les gens du barigal ne viennent plus chez nous, ils dorment au château. On dit qu'ils sont pires que les brigands.

Pendant que je suis le couloir sans y penser, la porte s'ouvre et je manque de me heurter dedans. Je bondis en arrière des quatre pattes pour me pelotonner dans un coin obscur. Heureusement, il n'a pas de lumière et ne me voit pas. Il marche à tâtons en suivant la cloison d'une main et en resserrant sa cape contre lui de l'autre. Je le vois entrer dans une chambre voisine et refermer sans bruit. D'en bas, j'ai du mal à reconnaître les gens, surtout avec la cape, mais celui-là est trop maigre pour être le marchand d'Ancône, et il entre dans une chambre qui n'est pas la sienne.

La chambre du marchand est mal refermée et un courant d'air l'entrouvre. J'ai une soudaine curiosité d'entrer. Etait-ce bien sa femme que j'ai entendue sous ma soupente ? Et lui, pourquoi recevait-il une visite en pleine nuit ? Je pénètre sans bruit : le volet est ouvert, ce qui est étrange par une nuit aussi froide. J'escalade d'un bond le chevet. Comme je le pensais, il n'y a qu'un seul corps sous le drap, du côté droit. Mais il est tordu dans une pose peu naturelle. Sur le petit banc à côté du lit, le bougeoir éteint est posé à côté d'un pistolet. En regardant mieux, je de-

Sommaire

vine que le drap cache un objet posé contre le corps. Du bout de la griffe, je tire… C'est la poignée d'une épée, la lame enfoncée au milieu de la gorge, à peine un léger filet de sang coulant sur le matelas. La face regarde le plafond avec des yeux blancs.

Terrifiée, je bondis du chevet vers le banc. Je le renverse, le bougeoir et le pistolet dégringolent par terre, le coup de feu est parti. Je n'avais jamais entendu une pistolade d'aussi près, c'est un fracas de tonnerre avec une odeur comme celle de Satan. Je ne sais plus si je suis morte ou vivante et je galope dans le couloir en direction de l'échelle. Je suis tellement abasourdie que je ne repère pas la dame en chemise de nuit qui accourt sur moi, trébuche et pousse un hurlement. Paniquée, je fais demi-tour et me précipite en bas de l'escalier, en manquant me rompre les os. Les gens dans les chambres commencent à frapper sur les cloisons et à appeler au secours.

Je me dépêche de me dissimuler dans la cuisine, entre les marmites vides. Bientôt, des portes battent, des éclats de voix retentissent. D'après ce que j'entends, ce sont les gardes du barigal. Comme j'ai horreur de ces gens ! Si je sors de ma cachette, ils peuvent me frapper de leurs piques par pur amusement. Je me rencogne encore plus profond sous les marmites. Ils vont fouiller les chambres et forcent les hôtes à rassembler leurs affaires pour descendre dans la salle commune. Il y a un grand fracas de bancs remués. Du coin de l'œil, j'entrevois Maîtresse Berarda qui remet du bois dans le feu en criant de temps en temps d'une voix aigre : « Agata, où es-tu ? Toujours à fainéanter quand on a besoin de toi ? Tu verras quand tu sortiras… » Les gardes redescendent l'escalier en se moquant d'elle : « Ton Agata, elle est partie se faire trousser

par un galant, à moins qu'elle ne soit partie avec les bandits. Regarde si elle n'a pas pris ta bourse, vieille commère ! » Elle leur répond par des injures, mais le sergent du barigal ordonne à tout le monde de se taire. Lui et le guide du *procaccio* ont plus ou moins pris la tête des opérations. Le feu commence à répandre une bonne chaleur, tout le monde est tourné vers le sergent et le guide, et j'en profite pour y regarder de plus près.

Le sergent n'est pas un de ceux qui ont maltraité la femme l'autre fois, c'est un homme grisonnant au visage carré et à l'air rude. Le guide est celui que nous avons l'habitude de voir, il s'appelle Landolfo, il est maigre et assez effrayant à voir à cause d'une large cicatrice en travers du visage, on dit qu'il est très fort à l'épée. Ils posent des questions aux gens qui étaient là. Le greffier du consulat, que je n'avais pas entendu venir tant il est silencieux, a sorti son écritoire et note les réponses à toute vitesse. Sa plume me fait penser à un petit oiseau battant des ailes… Mais je ne dois pas me laisser distraire.

La femme s'appelle Caterina, épouse de Mauro Segatori, ou plutôt veuve à présent. Elle est morte de honte et cherche à cacher son visage. Le guide finit par lui tendre son manteau qu'elle avait oublié dans la chambre de son amant, un certain Ciriaco, né à Todi comme sainte Romaine et qui fait de la peinture. Impossible de nier qu'ils étaient ensemble au moment du meurtre. Le guide et le sergent regardent son calepin avec mon visage sur la dernière feuille, et ils posent des questions à maîtresse Berarda à mon sujet. Evidemment, ils ont trouvé ma chambrette vide, et c'est un recoin où une souris ne pourrait pas se cacher. Je vois aussi avec horreur que les gardes ont descendu l'échelle qui menait à la soupente. Je suppose qu'ils

Sommaire

Sommaire

en avaient besoin pour fouiller les chambres, mais comment retourner chercher mes habits, maintenant ?

Le guide, le sergent et le greffier se retirent ensuite avec deux chandelles pour discuter dans la chambre de maîtresse Berarda, qui est commode et proche de la salle commune. Maîtresse Berarda proteste, mais en vain. Je la vois tout de même qui prend une craie et ajoute deux traits rageurs à l'ardoise du *procaccio*. Ils laissent la porte entrouverte et j'en profite pour me faufiler avec eux. La curiosité causera ma perte, c'est évident, mais j'ai trop envie de savoir. Le guide pense que je suis une amie des brigands et que je les ai guidés jusqu'à la chambre du marchand avant de m'enfuir avec eux. Le sergent est d'un autre avis : il croit que ce sont la femme et son amant qui ont égorgé le marchand pour s'emparer de sa ceinture de ducats, et qu'ils avaient prévu de s'enfuir le lendemain matin, lorsqu'on ouvrirait les portes de la ville. « Sans ce coup de pistolet qui a réveillé tout le monde, c'était facile » dit-il. « La fenêtre ouverte ? Rien qu'une ruse pour faire croire à un coup des brigands. D'ailleurs, les fenêtres donnent sur la cour intérieure, impossible de sortir sans réveiller l'écurie. » Le greffier continue de noter, le nez dans son écritoire, sans s'apercevoir de ma présence sous son tabouret. J'entends le sergent qui ajoute d'une voix rude : « On va lui travailler les mains avec les poucettes, il racontera bien ce qu'il a à dire ». Je revois les mains du peintre, de belles mains fines qui dessinaient si joliment mes traits et que ces brutes veulent passer à la torture. Quelle pitié ! Je ne peux plus supporter d'en entendre autant et je me glisse dehors.

Pauvre de moi ! Je sais que ma transformation durera jusqu'au matin, mais ensuite ? Comment expliquer mon

absence, ou que je me retrouve nue au rez-de-chaussée ? Au mieux, je serai fouettée et chassée comme catin, car maîtresse Berarda me reprochera d'avoir déshonoré son auberge. Sinon, je serai pendue comme brigande ou brûlée comme sorcière. Ce sont les seuls péchés que Sa Sainteté le Pape ne peut pas remettre. Est-ce qu'une chatte peut décemment prier la Sainte Vierge, ou sainte Romaine, ou même sainte Agata ?

Tant pis, je prendrai la fuite. Il vaut mieux mendier sur les routes, même par cette saison froide, plutôt que d'être pendue ou brûlée. Mais il me faut une robe. Je pense à la femme du marchand. Elle doit avoir beaucoup de robes en drap fin, et peut-être qu'elle ne pourra plus jamais s'en servir… Quel dommage pour elle aussi ! Même si c'est à cause d'eux que je suis dans cet état, c'est un grand malheur pour les deux amants qui n'avaient pas mérité un pareil sort. En attendant, je vais emprunter une de ses robes. Elle est un peu plus grande que moi, mais j'aimerais tant porter une belle robe, une fois seulement dans ma vie… Je me cacherai dans une chambre vide, les gardes ne me chercheront pas puisqu'ils ont déjà fouillé partout. Dans la journée, il y aura des allées et venues, des tas de curieux voudront voir le lieu du crime, et en masquant ma figure, j'arriverai bien à m'éclipser.

Sauf qu'il faut atteindre la chambre et qu'il y a un garde dans le couloir. Quand il me voit émerger de l'escalier, il brandit sa pique en criant : « Qu'est-ce que tu fais là, sale bête ? Fiche le camp, catin d'enfer ! » C'est plus vrai qu'il ne le croit, mais je n'ai aucune envie de recevoir des coups de pique. Je fonce à toute vitesse entre ses jambes et je me précipite vers la seule porte ouverte, celle des latrines. C'est un coin chaud et obscur où il ne viendra

Sommaire

Sommaire

pas me chercher : il aura trop peur de prendre un coup de griffes entre les cuisses. Je l'entends jurer, grommeler et reprendre sa garde dans le couloir. Comment ouvrir une chambre sans qu'il s'en aperçoive ? Je cherche désespérément une issue tandis que ses grands pieds arpentent la galerie. Je reste là un temps interminable. L'endroit pue, comme toutes les latrines, mais je l'ai lavé il y a quelques jours et l'odeur est supportable. Seulement, je remarque une senteur insolite qui n'est ni l'urine, ni le bran, ni même le savon ou le vinaigre que j'emploie pour nettoyer. On dirait plutôt… Maîtresse Berarda a une santé de fer, mais elle m'envoie de temps en temps chez l'apothicaire chercher des remèdes pour les clients. Oui, c'est ça. Une odeur de médicament.

Voilà qu'un grand remue-ménage retentit dans l'escalier. Le guide Landolfo crie : « Allons ! Nous avons perdu assez de temps, le *procaccio* n'attend pas ! Nous avons du courrier urgent pour Rome ! Vous n'avez pas assez reposé ? Eh bien, s'il y en a qui veulent rester, qu'ils restent. Non, personne ? Alors, faites vos bagages et en route ! »

Je sais maintenant ce que j'ai à faire. J'entends la voix onctueuse du curé qui dit à un valet : « Faites attention, c'est très fragile… » J'ai presque le dos brisé en songeant à cette malle que j'ai dû porter à l'étage. Peu importe, c'est mon tour maintenant. Dès que le valet s'engage dans l'escalier, je jaillis des latrines en feulant, horripilée comme une vraie diablesse, et je saute sur lui en enfonçant mes griffes dans ses épaules. C'est un homme robuste et les blessures ne lui feront pas grand mal, mais, sous la surprise, il culbute et roule le long des marches. J'entends le coffre qui se fracasse dans un grand tintamarre de planches et de verre brisés. J'échappe à une

pluie de coups de bottes et de bâtons, une bûche me frôle d'un cheveu, mais la porte de la cour est ouverte et je file comme une flèche dans l'aube grise et détrempée.

Je reste prostrée sous les groseilliers, tremblante comme une feuille. Heureusement, ils ont autre chose à faire que de penser à moi. Des cris, des exclamations, des protestations indignées d'une voix qui a été douce, des ordres furieux braillés par le sergent : je devine que l'affaire va grand train. Tout de même, alors que je suis étendue dans les feuillages ruisselants, je sens que je ne tremble pas seulement de peur…

Je vois le peintre, tête nue, chemise sortie et sans chaussures, qui vient vers le potager. Il cherche au milieu des choux et des buissons, en appelant à mi-voix : « *Gatta ?* Chatte ? *Gatta ?* Agata ? » Je réponds aussi bas que je peux : « Pour l'amour de Dieu, Monsieur, ne regardez pas. Portez-moi une robe si vous avez un peu de pitié dans le coeur ». Le jeune homme lève les yeux vers les montagnes, juste au moment où apparaissent sur les cimes de l'Apennin les premiers rayons du soleil. Il se met à rire, sans bruit, avec un sourire ravi. « Par Bacchus ! Je me doutais bien que ce visage de ménade cachait quelque chose… Tu sais que tu ferais belle figure dans un cortège de faunes ? Je me charge de ta robe. Où est ta chambre ? » – « Dans la soupente au-dessus de la vôtre. » – « Evidemment ! Ne bouge pas, surtout. Ils sont tous trop occupés à compter les ducats. »

Dès qu'il a pu, il a récupéré l'échelle pour aller prendre mes affaires. Il y a ajouté un foulard à lui : « C'est un cadeau de dame Caterina, il te tiendra chaud. Ne te montre pas tout de suite, il vaut mieux qu'on ne nous voie pas

Sommaire

Sommaire

ensemble tant que les consuls n'auront pas rendu leur jugement ».

Le procès a duré quelques semaines. Maîtresse Berarda a été obligée de me garder parce que personne d'autre n'aurait voulu servir dans une maison où il y avait eu un meurtre, mais nous avons eu beaucoup de clients, des curieux, et même des rédacteurs d'*avvisi*. Il paraît que la nouvelle en a couru de Rome à Venise. Le curé, un certain Domenico de Fasano, était un vrai curé, mais il avait été mis en interdit pour je ne sais quoi et ne pouvait plus faire le prêtre, alors il gagnait sa vie en colportant des remèdes. Il a dit aux juges que l'idée lui était venue quand dame Caterina lui a demandé une drogue pour faire dormir : il a deviné qu'elle voulait endormir son mari pour passer la nuit avec son amant. Il s'est introduit dans la chambre pendant qu'elle était sortie. D'après ce qu'il a dit, il n'avait pas l'intention de tuer le marchand, mais seulement de lui prendre « quelques ducats » pendant son sommeil, en espérant qu'il ne s'apercevrait de rien le lendemain. Mais le marchand s'est réveillé quand il a touché sa ceinture sous l'oreiller, il a empoigné le curé par le bras, et celui-ci l'a transpercé avec l'épée qui était posée sur le banc. Puis il est rentré dans sa chambre avec la ceinture, il a à demi vidé ses fioles dans le pot de chambre, il les a remplies avec ses ducats et a vidé le pot de chambre aux latrines dès qu'il en a trouvé l'occasion. Comme il était tout de même prêtre et consacré, il n'a pas été condamné à la potence, mais seulement aux galères.

Maîtresse Berarda s'est encore fâchée contre moi quand je lui ai donné mon congé. Elle m'a dit que j'étais une ingrate et qu'elle m'avait traitée comme sa propre fille. Si c'est vrai, je plains la fille. En tout cas, elle n'avait pas

le cœur tout à fait aussi dur que je pensais, car elle m'a payé mes gages. Enfin, une partie de mes gages. Ciriaco le peintre et dame Caterina, veuve Segatori, m'ont remis un bout de papier avec une adresse à Rome, dans la paroisse Sant'Teodoro. Il paraît que dame Caterina est maintenant très riche. Et j'ai toujours rêvé de voir Rome.

Sommaire

Le mystère de la porte bleue

Pierre Godard

Pour les livres de Pierre Godard édités par les éditions EDILIVRE, voir le site :

www.edilivre.com

Pour les livres édités par les éditions MANGROWE, contacter l'auteur à l'adresse :

mangrowe@orange.fr

Illustration

Hill Jeff

Licence Creative Common

Sommaire

Il n'avait pas fallu plus d'une fraction de seconde pour modifier radicalement les relations qu'ils entretenaient depuis des années, marquées par l'hypocrisie et les faux-semblants. Il se promenait en voiture et sortait justement d'un embouteillage, donc roulait à petite vitesse. Elle s'appelait Fernande Gouyat, marchait sur le trottoir de son côté et ils s'étaient dévisagés l'espace d'un instant, à travers le pare-brise, et pendant cet instant ils n'avaient pas eu le temps de se composer l'expression faussement avenante qu'ils utilisaient d'habitude. Depuis, ils ne s'étaient donnés aucun signe de vie, et ils savaient pourquoi. À cause de cet instant de vérité involontaire, de sincérité fatale !

Ils étaient d'âge plus que mûr, valides tous les deux mais en retraite, et ne se voyaient ou ne se téléphonaient que pour tromper leurs solitudes, et se donner l'illusion d'avoir au moins un (ou une) amie. C'était sans doute à

Sommaire

une sorte de fatigue morale, de lassitude d'avoir joué la comédie pendant des années, qu'ils devaient cet accès inattendu de franchise. Une étincelle de haine avait même enflammé leurs regards, pour autant qu'on puisse en juger pendant un si bref instant. Maintenant, ils se sentaient peut-être débarrassés d'un poids intérieur, mais d'un autre côté, ils n'avaient plus, ni l'autre, d'ami. C'était le prix élevé à payer pour l'honnêteté. C'était bête, cet accès d'honnêteté. On le payait pendant des années. Il regrettait son impulsion, assis tout seul près de son téléphone qui ne sonnait plus. La sincérité, c'était un poison pour les relations sociales, se disait-il. Si seulement ils avaient pu se contrôler. D'un autre côté, il aurait pu l'appeler pour dire qu'il ne l'avait pas vue, et elle aurait pu faire semblant de le croire, chacun d'eux sachant que c'était parfaitement faux, puisqu'ils s'étaient dévisagés. Après tout, ce ne serait qu'un mensonge de plus dans leurs relations, ils n'en étaient pas à un près. Pourtant, il sentait que c'était difficile, que la comédie serait plus difficile à soutenir, et il n'en avait momentanément pas la force.

Il pouvait aussi mentir un peu moins en disant qu'il était pressé, qu'il n'avait pas eu le temps de s'arrêter. Là non plus, elle ne le croirait pas. Il était retraité et n'avait jamais rien à faire, comme elle. Et quand il allait faire ses courses, comme cette fois fatale où ils s'étaient rencontrés sans se grimacer un sourire, ç'avait été le cas.

Il savait comment cela finirait : ils se rencontreraient, à pied, se verraient arriver de loin et auraient le temps de se composer l'expression appropriée pour se raconter des commérages et compatir faussement sur les ennuis de santé de l'un ou de l'autre, faire semblant de s'inviter

Sommaire

à prendre le thé avec plaisir ; et il se berçait déjà de cet espoir.

Il envisageait déjà d'aller se promener du côté de chez elle, vers la gare SNCF, à l'heure où il savait qu'elle allait d'habitude faire ses courses, pour reprendre la routine du mensonge, car il était, en plus, poussé par la curiosité. Que faisait-elle sans lui ? Il avait remarqué que, incapable de se composer une expression moins haineuse, et désireuse d'échapper à cette confrontation pénible, elle s'était engouffrée dans la porte de la maison qui était à sa hauteur.

C'était une maison ordinaire, mitoyenne, qui ne se distinguait par rien, mis à part peut-être sa peinture blanche un peu défraîchie. Elle avait des volets et une porte bleus. Une maison banale, sans apprêt, qui abritait peut-être la direction départementale de l'équipement, ou un bureau d'action sociale, ou une famille ordinaire avec un petit chien. Il était sûr qu'elle n'avait rien à y faire. Qu'elle n'avait cherché qu'à échapper à la gêne. La gêne de se trouver moralement toute nue, c'était normal.

Comment renouer avec Fernande, pour que la vie soit supportable, après cet incident ridicule ? Sans perdre la face, sans faire le premier pas ? Mais il y avait un obstacle de taille : Ils s'étaient reconnus, et ne s'étaient adressés aucun signe. Ils ne pouvaient plus dire qu'ils étaient heureux de se voir. L'ABC des relations sociales leur ferait défaut pour toujours.

Il prit l'habitude de passer chaque jour devant la porte par laquelle Fernande avait disparu, porte qui gardait son secret. La maison entière ne donnait jamais signe de vie. Après une semaine, comme il s'ennuyait depuis qu'il avait perdu sa seule amie, il eut l'audace d'aller jusque chez

Sommaire

elle, à la nuit tombée pour ne pas qu'elle voit qu'elle lui manquait. Elle en aurait été trop contente. Elle était si méchante. Et lui aussi, de ne pas vouloir lui faire ce plaisir. La seule solution : se rencontrer comme par hasard dans la rue, et surmonter un moment de gêne, épouvantable mais vite passé. Il s'étonnait qu'elle n'eût pas la même idée, car il ne la rencontrait plus jamais, « par hasard », en patrouillant constamment dans son quartier. Aurait-elle renoncé à lui ? Etait-elle morte de chagrin ? Cette perspective lui faisait peur. Il alla jusque chez elle, constata que ses volets étaient normalement ouverts mais qu'il n'y avait pas d'autre signe de vie. Il ne sonna pas à sa porte, quelque envie qu'il en eût. Sa voiture était bien là, une Twingo verte délabrée, sur sa place de parking n° 007. Mais ce n'était pas la *Triumph* de James Bond, et ce numéro était bien le seul point commun qu'elle avait avec l'agent secret de Sa Majesté. La dernière fois qu'il avait vu cette voiture, un des pneus était crevé, et il n'était toujours pas réparé. Donc elle n'était pas retournée chez elle. Curieux. Il espéra qu'elle s'ennuyait à mourir, sans lui. Ce serait bien fait !

Il se rendit au cadastre de la commune, pour en savoir plus en toute discrétion sur la maison où avait disparu Fernande. L'employée du cadastre, une personne minuscule mais extrêmement souriante que tout le monde appelait Choupette, lui dit que le plan correspondant à l'adresse indiquée était en révision, car des erreurs avaient été constatées, et était momentanément indisponible. Il ne comprit rien aux explications de Choupette, mais renonça à demander des précisions, pour ne pas passer pour stupide, d'autant plus que le sourire quasi-permanent de Choupette, il s'en rendit compte, pouvait facilement virer

Sommaire

de l'amabilité la plus franche à une expression amusée devant l'ignorance des profanes.

Il releva l'adresse de la maison : 59 rue Jean Mermoz (numéro qu'il avait présumé, car la maison, située entre les numéros 57 et 61, ne comportait pas de numéro), et téléphona au service de distribution du courrier pour se plaindre qu'une lettre, dont il avait la certitude qu'elle lui avait été envoyée plus d'une semaine auparavant, ne lui était toujours pas parvenue. Il lui fut répondu que ce n'était pas étonnant, car le courrier pour cette adresse était transféré à une autre adresse, à la demande du résident. Quand il demanda quelle était cette autre adresse, l'employé refusa de répondre, arguant de la confidentialité à laquelle les Postes étaient tenues. Il fut même obligé d'écourter la conversation, car son interlocuteur devenait soupçonneux, et il n'avait pas envie non plus de décliner son identité, pour le cas où l'agent serait un ami de Fernande et lui raconterait qu'un de ses amis, qu'elle identifierait sans difficultés, se faisait un sang d'encre à la suite de sa disparition.

Le mystère s'épaississait.

Il était forcé de revenir aux sources : la maison à la porte et aux volets bleus.

Il se dit que la porte bleue dont elle avait franchi le seuil la dernière fois qu'il l'avait vue vivante lui donnerait des informations, mine de rien, sur ce qu'elle était devenue. Il concentra ses investigations sur la maison dans laquelle Fernande avait disparu. Il n'avait rien d'autre à faire. Enquêter dans son immeuble aurait attiré l'attention. Que risquait-il, s'il frappait à la porte de la maison aux volets bleus et, dans le cas où on lui ouvrirait, demandait si l'occupant avait entendu parler d'une dame de

Sommaire

taille moyenne, de forte corpulence, aux cheveux noirs en bataille et vêtue d'un manteau beige à col de fourrure ?

Entre-temps, la solitude commençait à lui peser ; il décida que l'incident s'étant produit entre Fernande et lui n'avait pas un caractère de gravité telle qu'il méritait de détruire leurs vies respectives, et il accéléra ses recherches.

On était en plein hiver, un ciel de neige sans neige s'était installé depuis plusieurs jours et semblait lui-même frappé d'une dépression sans remède, contagieuse pour les esprits.

Il gara la Volkswagen *Passat* blanche qui était sa fierté dans une rue adjacente, invisible depuis la maison aux volets bleus, comme il l'avait vu faire par les détectives de romans qui veulent rester discrets, et frappa à la porte. Il avait apporté une boite de chocolats et dirait qu'il cherchait la personne en question pour lui offrir ces chocolats. C'était stupide, car on ne dérange pas les gens et on ne lance pas un avis de recherche général pour simplement offrir des chocolats. C'était absurde mais il se dit que ça s'accordait avec le côté absurde de la situation. La personne serait obligée de sourire, en voyant les chocolats. Il pourrait même lui en offrir un, pour la mettre de bonne humeur, et il se félicita de son ingéniosité.

La maison semblait inoccupée. Pourtant, les volets étaient ouverts. Il vit des rideaux bouger, au premier étage, et sonna encore. Il resta longtemps, devant la porte close, attendant un signe de vie qui ne venait pas, mais ne se décidait pas à partir. Après tout, il n'avait rien à faire de la journée. L'attente avait un petit caractère de suspense, et sa vie était un peu moins nulle aujourd'hui que les autres jours, puisqu'il menait des investigations.

Sommaire

Il cherchait une personne disparue, c'était une activité noble. Il finirait bien par trouver une piste. Tous les enquêteurs de tous les romans policiers finissent par trouver une piste, après des débuts obligatoirement cafouilleux, et il en serait de même pour lui, personnage de nouvelle. Obligatoirement. Là-dessus il n'avait aucun doute, et ça lui donna confiance.

Les quelques personnes qui passaient ne faisaient pas attention à lui. Pourtant, il leur jetait des regards interrogateurs, pour bien faire comprendre qu'il cherchait quelqu'un, mais il n'arrivait à croiser le regard de personne. Ce n'était pas comme avec Fernande, ce jour fatal où ils s'étaient brouillés. Il aurait mieux fait de regarder la route droit devant lui, ce jour-là.

Une vieille femme vêtue de noir, qui traînait un cabas à provisions à roulettes, s'arrêta à sa hauteur.

« Vous attendez quelqu'un ? » lui demanda-t-elle.

« Oui. La maison est inhabitée ? » répondit-il.

« Non, mais je n'ai jamais vu quelqu'un en sortir, », fit la vieille.

« Et y rentrer, oui ? » demanda-t-il.

« Rentrer oui, sortir, non », insista-t-elle.

« Mais c'est absurde ! »

« Comme vous dites, mon bon monsieur. Mais c'est comme ça. Ils doivent se trouver bien, là-dedans », dit-elle en ricanant.

« Une dame que je connais est rentrée par cette porte, et depuis, je la cherche en vain », dit-il.

« Il y a combien de temps qu'elle est rentrée ici ? » fit la vieille.

Deux gamins arrivés en trottinette s'étaient arrêtés, de l'autre côté de la rue, et regardaient attentivement dans sa direction. C'était un début d'attroupement, et il eut hâte que la vieille s'en aille.

« Une quinzaine de jours. »

« Oh, alors, vous n'avez pas à vous plaindre. D'autres personnes sont entrées ici il y a beaucoup plus longtemps, et on ne les a jamais revues. C'est très récent, dans votre cas. Vous avez de la chance ! » dit la vieille en passant son chemin, tirant derrière elle son cabas qui débordait de boîtes de croquettes pour chat, dont une roue grinçait en tournant, et l'autre, bloquée, laissait une trace luisante dans la poussière. Cette vieille était involontairement méchante, parce qu'elle avait subi tellement de sévices et connu de malheurs dans sa longue vie qu'elle mettait le curseur du bonheur immédiatement au-dessus du supplice de la roue ou de l'écartèlement à la Ravaillac. Comme elle continuait à marmonner et ricaner toute seule, les deux garçons, la jugeant plus intéressante que lui, la suivirent, et il se retrouva seul devant sa porte.

Il commença à prendre conscience de la gravité de la situation. Il ne savait pas s'il devait se réjouir du malheur qui était probablement arrivé à Fernande, qu'il détestait, ou s'il devait s'affliger de ne jamais la revoir et de devoir rester seul jusqu'à la fin de ses jours. C'était un homme qui n'avait jamais très bien su ce qu'il voulait.

La nuit était tombée, les passants se faisaient rares, et il faisait toujours le pied de grue devant la porte bleue,

Sommaire

Sommaire

tambourinant, hélant, sans résultats. Faire le tour de la maison était impossible, c'était une maison mitoyenne.

En collant son oreille contre la porte, il entendit des bruits divers, difficilement identifiables. Une sorte de rumeur composée de piétinements, poursuites, rires étouffés, chocs, et d'une musique de fond qui aurait pu être des chants grégoriens. D'évidence, on vivait dans cette maison, et même joyeusement, mais personne n'ouvrait. Fernande était-elle tombée dans un traquenard ? Il n'y avait que deux solutions : soit Fernande était rentrée dans cette maison et s'y était trouvée si heureuse qu'elle n'avait jamais voulu en sortir, et dans ce cas il ressentait la morsure de la jalousie, soit c'était un repaire de gens louches et, si elle n'était pas morte, elle était retenue prisonnière, dernière hypothèse qu'il préférait à toutes les autres. L'idéal était qu'elle fût vivante, mais malheureuse.

Il cognait de plus en plus fort, sans s'inquiéter de provoquer un scandale. Il commençait à perdre ses nerfs, et il se moquait des conséquences, malgré sa timidité. Il était près de minuit, il était à bout.

À minuit pile, la porte s'ouvrit. Non sous l'effet de ses coups, mais actionnée enfin de l'intérieur.

Ou plutôt, s'entrouvrit.

Il poussa la porte à fond, et essaya de regarder à l'intérieur. Mais l'obscurité était totale. Il décida de rentrer, et tâta le sol du bout du pied. Son pied ne rencontrait rien de solide. Il était là, balançant sur une jambe dont le pied était resté sur le trottoir, et l'autre, à l'intérieur de la maison, suspendue dans le vide. Un vide tellement profond qu'il en eut le vertige. Un vide sans fond. À l'infini

Sommaire

au-dessous de lui, des langues de feu léchaient sporadiquement les parois d'un noir de suie. La maison était une attrape. Avec horreur, il sentit qu'il perdait l'équilibre, et il n'y avait rien à quoi il puisse s'accrocher.

Quelque chose qui pouvait ressembler à un semblant de sérénité l'envahit, dans ses derniers instants. Au moins, il allait être délivré de tous les sentiments contradictoires qui le déchiraient.

Sa dernière pensée fut pour Fernande. Elle aurait dû se méfier d'une porte aussi banale, dans une maison aussi ordinaire. C'était un camouflage, évidemment. Il tombait sous le sens que le point de contact entre l'Enfer et notre monde devait être aussi anodin que possible. Que le camouflage faisait partie de la stratégie du Diable.

Mais elle était si bête, Fernande, qu'elle était tombée dans le premier piège venu. Si elle avait eu la force de jouer la comédie quelques minutes de plus, elle aurait été sauvée. Et lui aussi, s'il n'avait pas été jaloux des amis hypothétiques que, dans ses craintes, il se figurait qu'elle allait trouver dans cette maison, pour le remplacer.

Il allait enfin la retrouver. Mais il ne savait toujours pas s'il devait se réjouir de la voir morte, ou en être chagriné.

Peut-être l'un et l'autre.

C'était un homme qui avait toujours été tiède, et qui n'était ni chaud, ni froid.

Fin

CZAKOW

La tabatière

Alex Evans

http://merveilles1.over-blog.com/

Illustration

Guillaume Czakow

http://sburp.deviantart.com/

Sommaire

Tout cela ne serait pas arrivé si la Reine n'avait pas pris froid, ce soir-là. Le mal lui avait saisi le nez et la gorge peu avant le souper. Le sirop de Maître Nicolas, son mage de cour, n'avait eu aucun effet. Elle se mit au lit, puis se tourna et se retourna pendant deux heures. Juste quand elle commençait à somnoler, il lui sembla entendre des bruits de pas furtifs sous la fenêtre. Pas ceux des chaussons de Ninon, sa camériste, des bruits de bottes… Quelqu'un marchait sur son précieux parquet incrusté d'ébène en prenant forces précautions pour ne pas faire de bruit. Les pas s'approchaient du lit. La reine retint son souffle, autant que cela fut possible pour une femme qui avait déjà le nez bouché. Derrière les courtines qu'elle avait laissées entrebâillées pour avoir un peu d'air, elle vit une silhouette se pencher sur la table de nuit. Des pensées toutes plus désagréables les unes que les autres lui traversèrent l'esprit. En vingt ans de règne, elle avait échappée à deux enlèvements, une tentative d'empoison-

nement, trois tentatives d'assassinat par poignard et deux par mousquet. Les assassins utilisaient des techniques de plus en plus sophistiquées. Doucement, silencieusement, elle fit glisser sa main en direction de la sonnette. Cependant, elle n'avait pas prévu que son propre corps allait la trahir au plus mauvais moment: sans aucun signe avant-coureur, elle éternua.

— Atchoum !

L'intrus sursauta, renversa le verre d'eau sur la table et se précipita vers la fenêtre.

La Reine tira vigoureusement sur le cordon qui était reliée directement à la sonnette dans la salle des gardes.

Un instant plus tard, elle entendit des bruits de galop dans le couloir, sa porte vola en éclats et ses hommes firent irruption dans la pièce au cri de :

— Halte-là, que personne ne bouge !

L'individu avait déjà ouvert la fenêtre à la volée et disparu dans le vide, agrippé à une corde fixée au garde-corps. Le comte Ludovic du Parcy, le jeune et fougueux capitaine, se précipita à sa suite. Il avait enjambé le rebord lorsque la Reine l'interpella.

— Ne faites pas cela, Comte, vous allez vous rompre le col alors que j'ai encore besoin de vous. Appelez vos hommes pour qu'ils le capturent en bas.

Mais il était trop tard. Ludovic, parti sur sa lancée, se balançait à la même corde que l'inconnu quelques instants plus tôt. Celui-ci avait sauté sur la terrasse baignée de lune qui s'avançait à pic au-dessus de la mer. Il courut d'abord vers les escaliers, à l'extrémité gauche, mais des gardes accouraient vers le bas des marches. De l'autre

Sommaire

Sommaire

coté, l'angle de la balustrade surplombait les rochers de quelques pieds et semblait offrir une échappatoire possible pour un homme rompu aux acrobaties. Il se tourna vers cette dernière issue, mais à ce moment, Ludovic se laissa tomber sur le sol, lui coupant la voie. Ils tirèrent leurs épées presque en même temps. Très vite, le bouillant jeune homme eut le dessus et d'un geste gracieux et précis, lui passa son fer à travers le corps. Son adversaire s'affaissa sur le sol dans une mare de sang et ne bougea plus.

Tout le palais était réveillé à présent. La Reine, emmitouflée dans une grande robe de chambre de velours écarlate, arrivait accompagnée du Duc d'Entragues, le Grand Chancelier, et de Maître Nicolas Altius, le Mage Royal. Ludovic rengaina son épée et fit une profonde révérence :

— Votre Majesté, tout est réglé : ce scélérat a été tué.

La reine poussa un imperceptible soupir.

— Voilà qui est excellent, Comte. Cependant, il aurait été préférable de le capturer vivant, afin de savoir qui l'a envoyé...

Conformément à la tradition, le jeune Ludovic avait succédé à son père à la tête de la Garde Royale lorsque celui-ci avait trépassé d'un malheureux excès de bonne chère. C'était le huitième du Parcy à exercer cette fonction. Le nouveau capitaine exécutait sa charge avec dévouement et enthousiasme. De plus, c'était le meilleur bretteur du Royaume. Toutefois, la Reine ne pouvait s'empêcher de penser que quelques années d'apprentissage supplémentaire lui auraient fait le plus grand bien.

— Nous allons examiner son corps avec soin, Votre Majesté, dit le mage. Nous fouillerons aussi votre chambre, avec votre permission. Qui sait, peut-être a-t-il eu le

temps d'y placer quelque machine infernale ! Je suis sûr que nous trouverons assez d'indices pour identifier son commanditaire.

— J'espère que cela ne vous prendra pas trop de temps, Maitre Nicolas, grogna le Grand Chancelier. Nombreux sont ceux qui pourraient se vanter d'un tel privilège : Le Roi de Neustrie, le Prince d'Austrasie, la Grande Duchesse d'Aquila, sans parler de la Guilde des Marchands de Foin et des adeptes de la Divine Lumière. Et vous Comte, comment se fait-il que cet homme ait pu entrer si facilement ?

Ludovic se gratta la tête, embarrassé.

— La seule explication est qu'il ait escaladé la falaise à pic en venant de la mer, peut-être d'une petite barque... J'avoue avoir pensé que cela était impossible. Il s'agirait alors clairement d'un assassin de grand talent.

— C'est intéressant. Les services de ces gredins sont fort chers.

— Maitre Nicolas, allez examiner cet individu immédiatement, croassa la Reine. Vous me ferez votre rapport demain à la première... Atchoum !

Debout dans le cabinet de la reine, le Grand Chancelier parcourait les notes :

— ... Un individu âgé d'environ trente-cinq ans de type nordique, portant de multiples cicatrices sur le corps suite à des combats, sans doute, aux dents fortement gâtées... Vêtu comme un gentilhomme en voyage... Rien de suspect n'a été retrouvé dans les coutures de ses vêtements. Il portait en outre une bague en argent ornée d'une topaze et une tabatière en or en forme de grenade. L'un des

Sommaire

Sommaire

compartiments contenant des traces de poudre jaune… Je vous prie de continuer, Maitre Nicolas.

— Voyez-vous, Votre Majesté, nous avons soumis l'eau dans votre verre et les traces de poudre à la crapaudine… cet homme a été envoyé pour vous empoisonner. Votre mort devait avoir une apparence naturelle.

La Reine retint un éternuement et avala une pastille au miel :

— Je comprends que vous ne savez toujours rien de son commanditaire.

— Heu, non, dit Ludovic d'un air contrit. Cependant, la tabatière porte la marque d'une orfèvre de la ville que nous allons interroger sans tarder.

Le mince filet de métal en fusion coulait dans le moule. Sixtine essuya impatiemment les gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Elle avait sept commandes en retard, voilà ce que c'était que d'avoir du succès… Elle allait encore devoir travailler une partie de la soirée avant de s'offrit son petit plaisir : une tasse de chocolat épais, onctueux, riche et crémeux. Extravagant, mais divin… Bon, il fallait revenir sur terre. Elle devrait embaucher un autre apprenti… peut être la fille de Dame Armande, elle avait l'air assez habile de ses mains, mais où allait-elle trouver le temps de lui enseigner… Il y avait un bruit inhabituel dans sa boutique. Une voix d'homme autoritaire parlait à son aide. Ce n'était pas le moment d'interrompre son opération. L'instant suivant, la porte de l'atelier s'ouvrit en grand et dix gardes royaux marchèrent dans la pièce. L'officier la dévisagea, l'air légèrement surpris. Elle

faisait souvent cet effet aux gens, se dit-elle. Surtout aux hommes.

— Dame Sixtine ?

— C'est moi.

— J'ai ordre de vous emmener au palais. Au nom de la Reine !

— Heu, j'ai de l'or en fusion, ici, cela pourrait-il att...

Deux soldats la tenaient déjà solidement par les bras. Elle poussa un soupir.

— Je suppose que non...

Ludovic écarquilla les yeux à son tour. Cette femme dépassait la plupart de ses hommes d'une bonne demi-tête. Il l'aurait plus volontiers vue vêtue d'un pourpoint de cuir, une rapière au coté, que ceinte d'un tablier. De plus, c'était une vraie beauté. Ce ne pouvait-être qu'une espionne. D'ailleurs Nicolas, d'habitude impavide, la fixait aussi avec un intense intérêt. Pour sa part, elle les regardait sans plaisir, mais l'air plus maussade qu'effrayée.

— Reconnaissez-vous cela ? dit Ludovic abruptement en lui montrant la tabatière.

— Heu... oui, si je ne me trompe, elle porte ma marque. Je crois que je l'ai vendue il y a environ cinq ans, peu après m'être installée ici.

— Cet objet a une forme inhabituelle.

— Oui, une grenade. Cependant, cette forme était assez à la mode à Montegrigio en ces temps-là.

Sommaire

Sommaire

— J'ai vu dans le registre de la Prévôté que lors de votre installation dans notre ville, vous aviez justement désigné Montegrigio comme votre lieu de naissance.

— Tout à fait…

— Vous n'ignorez pas que ce pays s'est récemment allié au Grand Duché d'Aquila, notre pire ennemi ?

— Certes, mais ce n'était point le cas à l'époque et je ne suis pour rien dans les hasards de la politique…

— Nous ne sommes pas là pour en discuter ! A qui avez-vous vendu cette tabatière ?

— Je n'en ai pas clairement souvenir, mais je peux consulter les livres de comptes de ma boutique…

— Vous l'avez oublié ?

Ludovic se sentait de plus en plus soupçonneux. Elle était trop calme, trop belle, trop… inhabituelle. Peut-être cherchait-elle à gagner du temps ?

— Madame, il s'agit d'une affaire très sérieuse. Laissez-moi vous dire que nous pouvons user de la Question pour rafraichir les mémoires défaillantes.

— La Question ? Diantre ! Il me semble que dans votre pays, elle n'est appliquée qu'aux criminels. Or jusqu'ici, personne ne m'a signifié aucun crime. D'ailleurs, personne ne m'a expliqué quoi que ce soit. Peut-être que si vous me disiez simplement ce que vous cherchez, je pourrais vous aider.

— C'est une excellente idée ! intervint soudain Nicolas. Nous sommes tellement bouleversés que nous en oublions nos manières. Je vous rappelle, Ludovic, que l'ambassadeur de Montegrigio va être reçu ce soir par sa Majesté

pour signer un nouveau traité, les choses ne vont donc pas si mal. Allons plutôt converser comme des gens civilisés. J'ai justement une excellente bouteille de Monterosso dans mon laboratoire.

Le Grand Chancelier hocha impatiemment la tête. Lui aussi commençait à être agacé par le jeune capitaine.

— Cette affaire va être longue à démêler et j'ai encore fort à faire pour préparer les cérémonies de ce soir, grogna-t-il. Tenez-moi informé de toute nouvelle importante.

— Certainement, Votre Excellence.

Ludovic s'inclina distraitement avant de suivre le mage et la jeune femme.

Sixtine s'assit à un coin de la table pendant que Nicolas enlevait les fioles et pots divers qui l'encombraient. Son visage lui était vaguement familier. Il avait l'air amical, trop peut-être, pendant qu'il s'enquérait aimablement de la marche de ses affaires. Le vin était excellent, moelleux et velouté avec ce piquant fruité surprenant, comme un éclat de topaze sur un émail d'un bleu profond. Progressivement, une chaleur et une euphorie inhabituelles s'emparèrent d'elle… Ce vin avait été drogué. Ils allaient en être pour leurs frais, elle avait subi un long entraînement qui la rendait résistante à ce genre de mixture.

— Voyez-vous, disait le mage avec onction, nous pensons que l'individu à qui appartient cette tabatière est lié à un complot visant à empoisonner des personnes importantes… Peut-être la Reine elle-même.

— Je vois. Malheureusement, comme je vous l'ai dit, je l'ai vendue il y a déjà quelques années. Il me semble me

Sommaire

Sommaire

rappeler vaguement que son acheteur n'a jamais payé la totalité de ce qu'il me devait. J'ai eu trois clients comme cela lorsque je venais de m'établir et que je ne connaissais pas bien les ficelles du métier… Des gens malhonnêtes qui m'ont donnée de faux noms et payée avec de fausses lettres de change avant de s'évanouir dans la nature. Par ailleurs, avez-vous songé que cette tabatière a pu changer de main plusieurs fois depuis ?

— C'est possible, mais nous nous devons de procéder avec méthode. D'autre part… votre visage ne m'est point inconnu. J'ai eu l'honneur d'étudier à l'Académie de Montegrigio dans ma jeunesse et je me demande si je n'ai pas déjà eu l'occasion de vous apercevoir là-bas.

Et voilà. Cela devait arriver. De toute façon, ce n'était pas à proprement parler un secret. Simplement, elle n'aimait pas en discuter. Elle prit une grande inspiration :

— J'ai été capitaine de la garde princière, pendant un temps.

— Ah, mais bien sûr, Sixtine de Beaulieu ! Il y a eu, me semble-t-il, de nombreuses rumeurs extravagantes lors de votre départ. Pourquoi avez-vous quitté vos fonctions ?

A la surprise des deux hommes, la grande jeune femme rougit.

— Est-ce vraiment nécessaire ? Non que ce soit un secret d'état, mais cela est fort embarrassant pour moi…

Le mage eut un sourire encourageant.

— Nous ne pouvons malheureusement pas vous croire sur parole.

— Eh bien… J'ai pour mon malheur une apparence assez agréable… Cela m'a attiré plus d'intérêt que je ne l'aurais souhaité de la part de certaines personnes…

— Comme par exemple ?

— Et bien… La Princesse Héritière pour commencer… puis le Gardien des Sceaux et, je le crains, un bon tiers de mes hommes…

Nicolas se retint à grand peine de ne pas rire pendant que Ludovic écarquillait les yeux.

— C'est tout ?

— Et bien, il y avait aussi quelqu'un qui m'envoyait des lettres enflammées et des sonnets fort bien tournés… Mais je n'ai jamais su son nom.

— Attirer autant d'intérêt devait être extrêmement flatteur.

Le comte ne l'aurait pas cru possible, mais la jeune femme rougit encore d'avantage.

— Point du tout. C'était fort gênant. La seule personne pour qui j'aurais peut-être pu avoir de l'inclination était l'auteur des poèmes… Il semblait autant intéressé par mon esprit que par mon corps…

Sixtine s'interrompit. Grisée par la mixture, elle allait en dire beaucoup plus que nécessaire. Elle conclut :

— Peu importe.

— Et vous avez quitté votre service parce que tous ces gens étaient amoureux de vous ? demanda Ludovic, incrédule. Cela me semble un peu fort.

— De toute façon, je n'étais pas faite pour cela. Je n'ai accédé à cette charge que par tradition familiale. Les in-

Sommaire

Sommaire

trigues de cour, la diplomatie… Cela me pesait de plus en plus. Alors avec en plus toutes ces personnes qui me poursuivaient de leurs assiduités…

Nicolas se pencha :

— Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez, ici ?

— À peu près. Personne ne me connaît, je peux faire le métier qui me plaît et me permettre de passer tout mon temps dans mon atelier.

— J'oserais dire que c'est dommage, déclara galamment le mage. Pour en revenir à notre problème, Madame, nous aimerions consulter vos livres de compte sur-le-champ. Il me semble, Ludovic, que vous devriez rester au palais pour vous assurer que toutes les mesures de sécurité ont été prises. Je vais aller examiner ces documents.

Sixtine et Nicolas découvrirent un grand attroupement devant la boutique. Lorsqu'ils arrivèrent à traverser la foule de voisins qui parlaient tous en même temps, ils virent un spectacle désolant. Il y avait eu un incendie. Des débris de bois jonchaient les pavés. La devanture était noircie et de la fumée s'échappait encore de la fenêtre. Rémi, son aide, était blanc comme neige :

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, Dame Sixtine ! J'ai fermé la boutique pour aller déjeuner et à mon retour, il y avait le feu. Heureusement qu'on l'a vite maîtrisé. Peut être un client a-t-il laissé sa pipe…

— Tu veux dire que c'est la boutique qui a pris feu, pas l'atelier ?

— L'atelier a l'air intact.

Sommaire

La jeune femme fronça les sourcils. Elle entra, Nicolas sur ses talons. L'atelier avait été épargné, effectivement. La réserve d'or et de pierres précieuses était toujours à sa place. Par contre, la boutique avait été dévastée. Le secrétaire qui contenait sa comptabilité n'était plus qu'un amas de bois calciné, tout comme les autres meubles. Corne-bleu ! Comment allait-elle faire des affaires avec une boutique en cendres ? Et combien cela allait-il lui coûter de la remettre en état ?

Elle s'assit lourdement sur l'une des chaises et resta un long moment silencieuse.

— Vous savez faire de jolies choses…, murmura Nicolas en parcourant les étagères du regard. Trêve de bavardages, c'est fort étrange ! Nous allions trouver le nom de votre mystérieux acheteur et il s'envole en fumée !

— Vous croyez que quelqu'un a sciemment mis le feu ? Combien de personnes savaient que nous venions y regarder mes comptes ? Nous n'en avons parlé que ce matin.

Nicolas soupira. Les implications étaient fort déplaisantes.

— Vous êtes sûre de n'avoir aucun souvenir de cet homme ?

— Comme je vous l'ai dit, cela peut-être l'un de trois individus. Je me rappelle fort bien de leurs visages, mais pas de leurs noms, qui étaient faux, sans aucun doute. Cependant, j'ai peut-être quelques traces parmi mes vieilles archives au fond de la malle, au grenier.

Nicolas hésita. Il aurait bien voulu rester pour fouiller cette malle, mais l'heure du bal approchait à grand pas, il n'avait pas dormi depuis la nuit dernière et il devait surveiller la préparation du feu d'artifice. La mort dans l'âme, il dut se résoudre à prendre congé.

Sommaire

— Je dois malheureusement vous quitter, le devoir m'appelle. Mais je viendrais aux nouvelles dès demain.

— Je sais ce que c'est. Comptez sur moi.

— Ne dites rien à personne, bien sûr, et, heu… prenez bien garde à vous.

Sixtine hocha la tête en silence. Elle aurait dû rester au lit ce matin-là. En fait, elle avait une furieuse envie d'y retourner et de cacher sa tête sous l'oreiller, mais malheureusement, c'était trop important. Elle renvoya Rémi pour la journée, ferma sa boutique du mieux qu'elle put, puis alla se changer. L'odeur de la fumée était partout. Elle grimpa au grenier, ouvrit la malle qui contenait ses archives et finit par en tirer la fausse lettre de change. Ensuite, elle alla à l'échoppe de Maître Caruso, trois rues plus loin. Le vieux serrurier fumait sa pipe sur le pas de la porte.

— Et bien, ma chère, vous avez une mine terrible. Cet incendie a-t-il causé de si grands dégâts ?

— Rien qui ne puisse être remplacé… Cependant, Maître Caruso, j'aimerais vous montrer quelque chose. J'aurais peut-être dû le faire depuis longtemps d'ailleurs… Je souhaitais faire appel à heu… vos anciennes compétences. Celles qui vous ont jadis fait quitter Montegrigio un peu précipitamment.

Elle lui raconta brièvement ses aventures. Le vieil homme ne jeta qu'un seul coup d'œil à la lettre de change.

— Ceci est l'écriture de Lionel d'Entragues, le fils du Grand Chancelier.

— Quoi ? !

— On voit bien que vous êtes une dame de qualité qui ne fréquente pas les fripons de cette ville. Ce drôle a rédigé de nombreux faux documents.

— Mais pourquoi prendrait-il cette peine ? Il est riche, non ?

— Les raisons habituelles… Sa mère est morte très jeune et son père l'a fort gâté. Il s'adonne à tous les plaisirs, le jeu, la boisson… mais surtout, cette drogue très chère que l'on amène clandestinement de ce pays lointain, le Lima… on dit qu'il en fait grande consommation. Il a eu des dettes, a usé de nombreux expédients pour les rembourser, puis en a eu encore davantage…

— Croyez-vous qu'il puisse espionner pour une puissance étrangère ?

— Je pense qu'il est trop stupide pour qu'on lui confie quoi que ce soit d'important… Mais qui sait ? Son père a accès à tous les documents du Royaume.

— Le Chancelier ? Tiens, je l'ai vu brièvement ce matin… Hmmm… Je devrais peut-être parler à ce jeune homme…

— Alors je vous en prie, faites-le avec subtilité. Il traîne d'habitude dans l'un des cafés semi-mondains de la rue de Thespis…

La lune se levait au-dessus des toits. Sixtine avait déjà parcouru trois établissements également bruyants, empestant le tabac, le chanvre et la vinasse, lorsqu'elle découvrit son homme attablé devant une partie de prime dans la quatrième taverne. Elle se demandait comment l'aborder, lorsqu'il se leva et se dirigea vers la porte du fond de la salle qui devait donner sur les latrines dans

Sommaire

l'arrière-cour. Elle le suivit à travers la cohue. Aussitôt sortie, elle se glissa dans un coin d'ombre. Lionel, lui, ne semblait pas pressé d'entrer dans les lieux d'aisance. Il s'approcha lentement de la petite construction en sifflotant. Soudain, un autre homme en sortit.

— Alors ?

— Tout se passe selon nos desseins.

— Tudieu ! C'est ce que vous m'avez affirmé hier !

— Nous avons eu un petit imprévu. Mais ce soir, mon père s'occupe de l'affaire en personne.

— Justement, cela me rend toujours nerveux de confier une mission à un amateur, même éclairé.

— Mais non, mon cher, il n'y a rien de difficile à verser du poison dans une coupe de vin. Mon père la préparera lui-même. Ce traité n'aura jamais lieu, rassurez vous. Dans quelques semaines, votre maitre sera le roi légitime et…

— Chut ! Pas d'exaltation bruyante ! Vous êtes sûr de ne point avoir trop bavardé ?

— Absolument. J'ai même fait de l'excès de zèle en brûlant tout document compromettant…

— Justement pas d'excès. Votre père et vous, vous risquez gros, plus gros que moi, n'oubliez pas : dettes, tromperies multiples, haute trahison, la déchéance pour votre vieille famille… Moi, je ne serais qu'échangé contre un ou deux otages si je suis pris.

A ce moment, deux hommes avinés sortirent dans l'arrière-cour en beuglant une chanson à boire. La jeune femme en profita pour s'éclipser.

Sommaire

Elle courut d'un trait à l'échoppe du serrurier et tambourina à la porte jusqu'à ce que Maître Caruso lui ouvre en bâillant.

— Je crois que le Grand Chancelier va empoisonner la Reine ce soir. Il faut absolument que j'entre au palais avant qu'il ne soit trop tard. Il faut que je trouve du Parcy… Si je me présente à la porte et demande simplement à lui parler, cela va prendre un temps fou ! Il sera trop tard… Il faut que je trouve autre chose… Malepeste ! Ah, là là, comment s'y prend-on pour se rendre à la salle de bal du palais ?

Sa question était plutôt rhétorique, mais à sa grande surprise, le serrurier répondit :

— Hmmm… rien de plus facile. Le Roi Gontrand a fait jadis creuser un système de canalisations et de galeries depuis les Étangs de la Lune, pour amener l'eau aux fontaines et aux cuisines. Une partie est à l'abandon, mais doit être praticable. Mon grand-père avait supervisé les travaux à l'époque.

— Je me demande ce que je ferais sans vous. Et… puis-je vous emprunter quelques instruments ?

La Reine saluait gracieusement du haut de la tribune, sous le dais de velours. Les courtisans, revêtus de leurs plus beaux habits, évoluaient avec grâce parmi les colonnes qui bordaient la salle de bal. Sur les dessertes s'alignaient des pyramides de fruits confits, de fruits exotiques et de confitures. Quant à Ludovic, resplendissant dans son uniforme d'apparat, il était si nerveux qu'il n'avait même pas remarqué la jolie Marquise de Chaumerliac qui lui lançait des œillades enflammées depuis une

Sommaire

demi-heure. Il révisait mentalement la situation pour la centième fois. L'ambassadeur de Montegrigio s'était prêté à la fouille avec grâce, c'était peut-être suspect. Tout le lot d'oranges et de vin qu'il avait amené en présent avait été consigné à la cave après de nombreuses politesses. Le palais était en état de siège et deux frégates patrouillaient sous les falaises. Il était sûr de n'avoir oublié aucun détail, cette fois-ci. Il allait peut-être même s'offrir une coupe de Tokay. Il était debout près de la desserte de vins, devant les tentures lorsque quelqu'un l'attrapa par la manche.

— Psst, Ludovic…

— Sacrebleu, Sixtine, comment êtes-vous entrée ?

— Mon cher, ce palais est un vrai moulin. Je suis surprise que Sa Majesté soit encore en vie… Mais ce n'est pas de cela que je voulais vous entretenir…

Quelques instant plus tard, Ludovic la regardait incrédule.

— Le Chancelier ? Mais c'est impossible !

— Et oui, on peut commettre bien des folies pour ses enfants…

— Il me semble difficile de faire quoi que ce soit sans preuve solide !

— Décidez-vous. Sa Majesté a encore une terrible angine, me semble-t-il, aussi, si elle ne doit boire qu'une chose, ce sera le toast en l'honneur du traité. Conformément à la tradition, le chancelier a la charge de préparer les boissons. Tout ce que vous avez à faire c'est empêcher la Reine de boire dans son verre et… Dépêchez-vous, ils sont en train de trinquer !

Sommaire

En effet, la Reine, le Chancelier et l'ambassadeur levaient leur coupe de cristal sous un tonnerre d'applaudissements. Ludovic réalisa qu'il n'aurait jamais le temps d'arriver à la tribune. Mû par une soudaine inspiration, il attrapa l'une des assiettes qui s'empilaient sur la desserte et la lança à la volée. Le projectile heurta le pied de la coupe alors que la Reine la portait à ses lèvres. Elle lui échappa des mains et alla s'écraser avec l'assiette sur les dalles de marbre, non sans avoir taché sa robe d'apparat. Il y eut un silence de mort. Ludovic retrouva ses esprits en premier et cria :

— À la garde !

Ses hommes se ruèrent dans la salle, pour prendre position autour de la tribune. Il s'avança, se demandant ce qu'il allait faire. Il avait presque porté la main sur la Reine et taché sa robe ! En trois cent ans, aucun du Parcy n'avait commis un acte aussi choquant. Comment allait-il s'expliquer ? Les mots lui manquaient. Et si tout ça était faux ? Il s'agenouilla devant la tribune.

— Madame, je… Heu…

— C'est de ma faute, Votre Majesté, fit la voix de Sixtine derrière lui. J'ai émis l'hypothèse, assez audacieuse, que votre vin avait été empoisonné. Je suggère que vous soumettiez le contenu de cette coupe à la crapaudine immédiatement. Si elle ne vire pas, je suis prête à en subir les conséquences.

Le mage sortit la précieuse pierre de sa bourse et la trempa dans la flaque de vin. Elle vira immédiatement au noir.

Sommaire

— Mais comment ? dit la Reine. Duc, vous avez personnellement veillé à la préparation de ces coupes, n'est-ce pas ?

Le Chancelier pâlit et recula au bord de l'estrade.

— Je suis impardonnable, votre Majesté… j'ai trahi mon pays, ma reine et mon honneur…

Et avant que quiconque ait eu le temps de réagir, il porta l'une de ses bagues à sa bouche. L'instant suivant, il gisait sans vie à coté du trône.

Il y eut un long silence.

— Et bien, voilà une histoire fort navrante…Atchoum ! croassa finalement la Reine. Il semblerait que nous vous devions la vie, Madame. Madame… Quel est donc votre nom ?

— Sixtine de Beaulieu, pour vous servir, Votre Majesté, dit la jeune femme en faisant une profonde révérence.

— Mais je vous connais ! s'écria l'ambassadeur. Vous avez été capitaine de la garde princière à Montegrigio.

— C'est cela, en effet. J'ai pris ma retraite il y a déjà plusieurs années.

— Voilà qui est fort intéressant. Nous pourrions certainement user de vos talents ici.

— Votre Majesté, sans vouloir me montrer grossière, je n'aspire qu'à retourner dans mon modeste atelier. Les intrigues, la politique… très peu pour moi, répondit-elle fermement.

— Je vous comprends, dit la Reine.

Sixtine sortit sur la terrasse avant de pousser un soupir de soulagement et s'engager sur le grand escalier, au-dessus de la mer. Une musique pleine d'entrain s'échappait de la salle de bal.

Le mage se tenait au pied des marches et s'inclina fort civilement à son approche.

— Permettez-moi de vous raccompagner.

— Je crois que je saurais très bien trouver mon chemin toute seule, mais à votre aise.

— C'est une très belle soirée, n'est-ce pas ?

— Fort belle… dit la jeune femme, en se demandant quel ciel allait encore lui tomber sur la tête.

— Ne souhaitez-vous pas rester pour assister au feu d'artifice ?

— Je crois avoir eu assez d'émotions pour ce soir. Je vais m'assoir à mon balcon et déguster un chocolat chaud tout en lisant quelques vers.

— Je vois que vous avez toujours une âme de poète… Au fait, ces sonnets dont vous m'aviez parlé… Je crois avoir une idée au sujet de leur auteur.

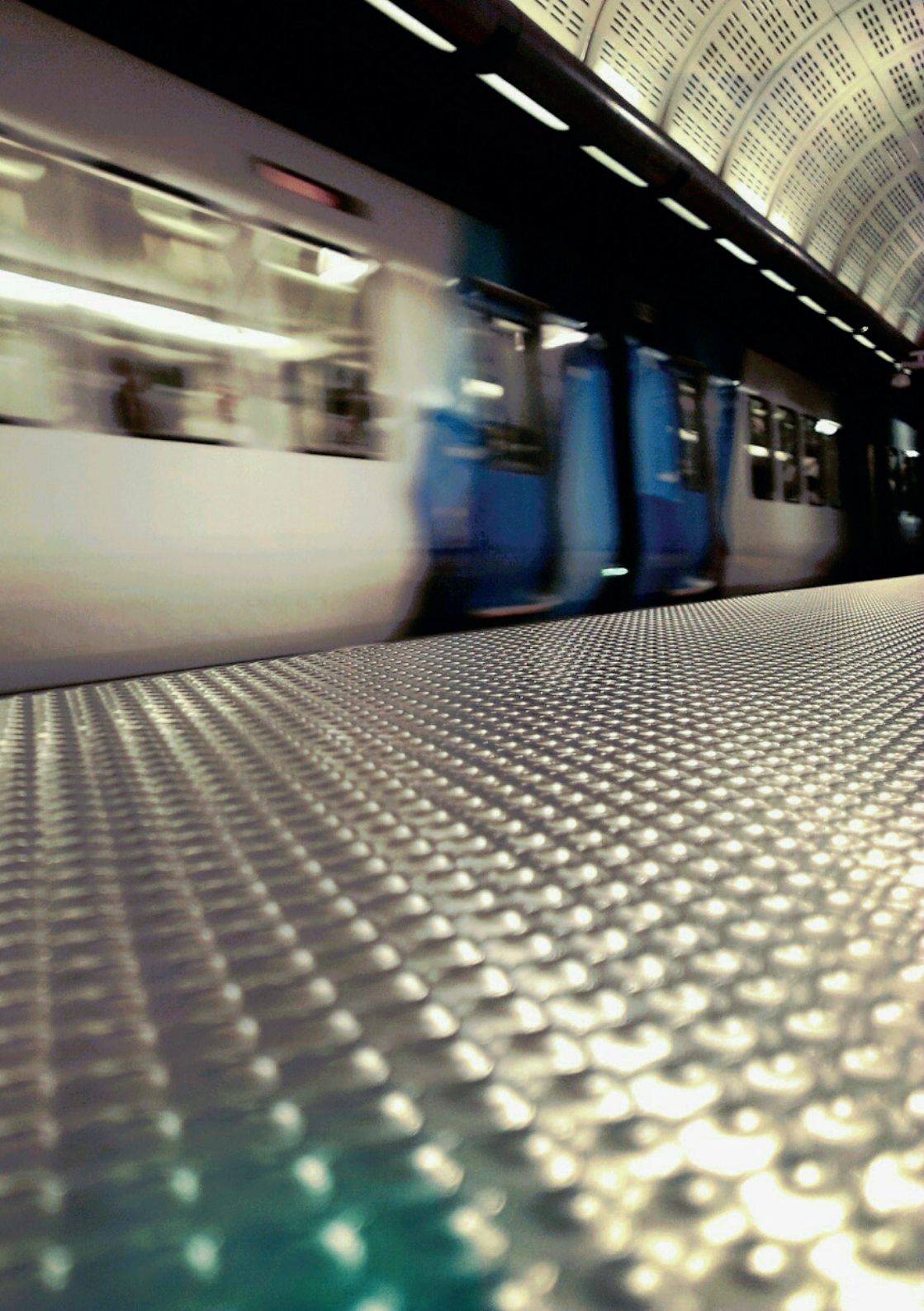
— Vraiment ?

— Je vous ai dit que j'étais à Montegrigio du temps où vous y exerciez vos fonctions. Je fréquentais assez souvent la Cour, à l'époque.

— Alors, à qui pensez-vous ?

— Si vous le voulez bien, je vous le raconterai demain soir autour d'une coupe de vin chaud. Il y a une auberge en haut de l'Escalier des Neiges dont la terrasse donne sur la mer. La vue y est magnifique au coucher du soleil.

Sommaire



La Relique du Cœur

Anne Goulard

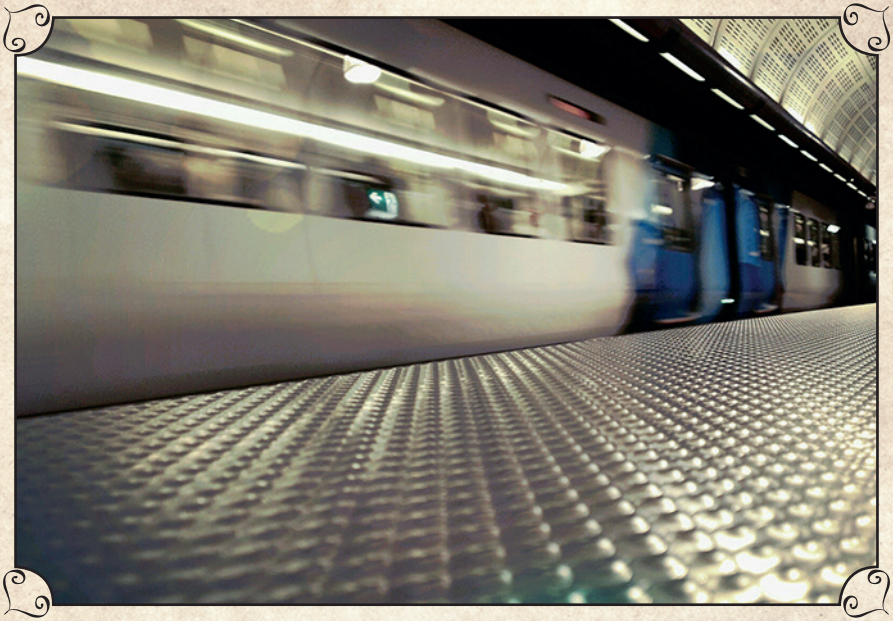
http://scribo-loutre.livejournal.com/

Illustration

Davidson Steve

Licence Creative Commons

Sommaire



Guillaume venait de commander de nouvelles bières. Je grimaçai, car j'avais prévu de rester sobre pour les épreuves du lendemain.

— Souris, au lieu de faire la gueule. C'est pas grave si tu as foiré l'exam de cardio !

— Je n'ai pas foiré le partiel de cardiologie. C'est juste que je m'ennuie.

Guillaume fit mine de ne pas m'avoir entendu et se faufila entre les étudiants agglutinés au bar pour rejoindre notre table. Je ne comprenais pas pourquoi il avait invité autant de personnes à fêter mon anniversaire. Au cours des quatre années passées à la faculté, je n'avais pas adressé la parole à la moitié d'entre eux.

J'étais trop loin pour entendre les potins et les plaisanteries qu'ils échangeaient. Je finis par me joindre au

groupe et acceptai la pinte tendue par Guillaume. Une des filles m'interpella :

— Eh Simon, ça fait quoi d'avoir vingt-deux ans ?

— Rien.

Elle avait trop bu pour se vexer de mon indifférence. Son visage m'était vaguement familier, sûrement l'amie de l'un de mes copains. Je me rappelais juste de son prénom : Inès. J'avalai une gorgée de bière, puis observai les étudiants présents. Paradoxalement, le seul à ne pas être venu était Éric, le plus fêtard de la bande.

Pour échapper à Inès qui s'obstinait à me faire la conversation, je me portais volontaire pour aller commander de nouvelles bières. Lorsque je revins, l'ambiance avait changé. Éric venait d'arriver, accompagné d'une brune. À en croire le geste que fit Guillaume à mon attention, cette fille était une bombe.

De là où je me trouvais, j'avais du mal à en juger. Je ne voyais pas son visage, seulement un fouillis de mèches noires. Elle portait un jean étroit et un pull trop large dont l'encolure lui découvrait une épaule. Au moment où elle se retourna, je compris que mes copains n'avaient aucune chance de la séduire.

J'aurais reconnu entre mille sa façon de sourire en gardant la bouche close ; Anna était de retour. Elle avait toujours le même rouge à lèvres carmin, la même expression un peu perdue sur son visage trop pâle. J'ignorai la manière dont elle s'était retrouvée dans ce bar rempli d'étudiants, mais elle n'avait pas l'air à sa place.

Je décidai de ne pas rester à l'intérieur, j'avais besoin de calme. Le silence relatif de la rue et l'air frais de cette nuit de printemps m'aidèrent à reprendre mes esprits.

Sommaire

Sommaire

Par automatisme, j'allumai une cigarette. Anna n'avait pas donné signe de vie au cours des six dernières années. Néanmoins, je devais reconnaître que j'étais heureux de la revoir.

La porte du bar s'ouvrit derrière moi, laissant filtrer le brouhaha qui régnait à l'intérieur. Une voiture remonta la rue à toute allure, puis le silence revint.

— Tu as du feu ?

Ce n'était pas une entrée en matière très chaleureuse. Cependant, je n'en attendais pas davantage d'Anna. Je lui tendis mon briquet. Au moins avec elle, je serais dispensé des banalités d'usage.

Je me retournai vers elle quand elle prononça mon prénom. Elle aspira la fumée de sa cigarette avant de continuer :

— J'ai des ennuis, de très gros ennuis…

Il n'y avait rien à répondre, je me demandai juste ce qu'elle entendait par là.

— Mais le truc vraiment embêtant, c'est que j'ai très faim.

Je commençai à me sentir mal à l'aise. J'avais suffisamment confiance en elle pour ne pas craindre d'être son menu du soir. Par contre, mes amis risquaient de ne pas bénéficier de ce traitement de faveur. J'ignorai comment formuler ma question à propos de son alimentation.

Ma cigarette finit de se consumer entre mes doigts sans que j'y parvienne. Je pris alors une grande inspiration, autant être direct.

— J'ai besoin de savoir si l'humain doit être encore en vie quand tu bois son sang.

La réponse négative d'Anna me soulagea. Je pouvais lui trouver de quoi se nourrir dans le service hospitalier où j'effectuais mon stage.

Nous prîmes un taxi qui nous laissa devant le portail de l'hôpital. À la lumière des réverbères, la façade de brique se couvrait d'ombres biscornues. Je payai la course tandis qu'Anna s'approchait des grilles.

— Le portail est verrouillé, annonça-t-elle.

— Je ne compte pas entrer par ici.

Elle me renvoya un regard intrigué et m'accompagna jusqu'à l'entrée réservée aux membres du personnel. Nous nous séparâmes juste avant de passer la porte.

Le surveillant de nuit me demanda la raison de ma venue à une heure aussi tardive. L'excuse des cours essentiels pour l'épreuve du lendemain et malencontreusement oubliés fonctionna ; il me laissa entrer.

Seul le bruit de mes pas résonnait entre les bâtiments de l'hôpital. Les feuilles des arbres dissimulaient les fenêtres encore éclairées. Je coupai à travers les pelouses pour arriver à la chambre mortuaire.

Mon badge m'ouvrit la porte du laboratoire adjacent, où je récupérai des flacons de sang. Je pris aussi le classeur qui contenait les résultats d'analyses de ces échantillons afin de justifier mon mensonge auprès du gardien.

Le trajet du retour ne dura qu'une dizaine de minutes. Je retrouvai Anna, une cigarette éteinte à la bouche, dans la rue qui longeait l'hôpital. L'encolure de son pull glissait de plus en plus sur son épaule. Elle la remonta, puis se redressa à mon arrivée.

Sommaire

Je lui tendis les flacons de sang qu'elle couva d'un regard avide. Au moment où elle les porta à ses lèvres, je détournai les yeux.

Maintenant qu'elle était rassasiée, nous pouvions nous occuper de ses ennuis. Pour l'instant, nous marchions en silence entre le mur et la rangée de véhicules garés sur le trottoir.

Soudain, Anna s'arrêta. Sa raideur habituelle avait disparu et ses yeux étaient écarquillés. Dans un murmure, elle demanda :

— Qu'est-ce qu'il y avait dans ce sang ?

Il me fallut moins d'une minute pour retrouver les analyses des échantillons qu'elle avait avalés. Je relus une seconde fois les résultats pour être sûr de ma réponse.

— De l'héroïne, en assez grande quantité pour tuer un homme. Tu vas tenir le coup ?

Elle me répondit par un gloussement hystérique avant de glisser le long du mur.

En théorie, les vampires n'étaient pas sensibles aux poisons. Pourtant, elle montrait tous les symptômes d'une prise de drogue. Elle se releva d'un bond, puis me retomba aussitôt dans les bras. Je ne pouvais pas la laisser ici.

La perspective de ramener chez moi une vampire défoncée à l'héroïne ne m'enchantait pas le moins du monde. Cependant, j'étais responsable de son état.

Mon appartement n'était pas très loin de l'hôpital. Je réussis à y transporter Anna avant que son hilarité n'attire l'attention. Elle était toujours aussi euphorique lorsque je

Sommaire

la laissais tomber sur mon canapé. Le temps que je ferme mes volets pour lui éviter de brûler le lendemain matin, elle avait fermé les yeux.

À présent qu'elle était inconsciente, elle cessait de faire illusion. Son rouge à lèvres dissimulait des lèvres d'un gris macabre entre lesquelles pointaient des canines acérées. Quant à sa pâleur, elle s'expliquait par l'absence de sang dans ses veines. Je réprimai un frisson en éteignant la lumière ; Anna n'était qu'un cadavre animé.

Les partiels se terminèrent le lendemain. Dès que le surveillant eut récupéré ma copie, je rentrai chez moi. Anna dormait toujours. Par chance, le rai de lumière qui filtrait d'entre les volets ne l'avait pas affectée. Elle ne bougea pas d'un cil lorsque je traversai la pièce.

Je m'apprêtais à ranger les cours éparpillés sur mon bureau lorsque quelqu'un sonna à la porte. Je le laissai s'acharner sur le bouton de la sonnette deux bonnes minutes avant d'aller voir de qui il s'agissait.

À travers le judas, la silhouette déformée de Guillaume apparut. J'entrouvris la porte pour lui dire de partir.

— Tu vas me faire le plaisir de sortir de là. La soirée de fin de partiels s'annonce vraiment terrible.

— J'ai autre chose de prévu ce soir.

Un sourire rusé éclaira le visage de mon ami. Son regard essayait de percer l'obscurité derrière mon épaule.

— C'est pas la fille d'hier soir ?

J'aurais très bien pu nier, mais il n'abandonnerait pas aussi facilement. Je lui proposai de descendre avec moi

pour acheter des cigarettes et promis que je lui expliquerait tout.

Une fois installé dans le bar-tabac le plus proche, il insista pour que nous commandions des boissons.

— Je ne pensais pas que tu allais repartir avec la brunette d'hier soir. Elle n'est pas ton genre de fille, fit-il remarquer.

— C'est juste une amie, il ne s'est rien passé.

— Alors pourquoi elle est encore chez toi ?

Le serveur déposa un thé au citron brulant devant moi. Rien qu'à sa couleur, je devinai qu'il avait un gout de tisane vaguement acide. Néanmoins, j'en avalai une gorgée pour avoir le temps de préparer ma réponse. Je devais inventer un récit édulcoré de ma soirée de la veille qui justifie la présence d'Anna dans mon appartement.

— Je la connais depuis longtemps, et en ce moment elle a des problèmes.

— Quel genre ?

— Des problèmes de drogue.

Guillaume faillit en recracher son café. Il n'aurait jamais imaginé que je puisse avoir une amie telle qu'Anna, toxicomane de surcroît. Ce mensonge était assez gros pour que je me dispense d'entrer dans les détails.

Avant que mon ami ne me pose d'autres questions, je vidai ma tasse et me levai afin de payer ma boisson, ainsi qu'un paquet de cigarettes. Le thé m'avait brûlé la langue. C'était un prix acceptable pour ne pas avoir à raconter d'autres mensonges à propos d'Anna.

Sommaire

Mon paquet à la main, je remontai à l'appartement. Le ciel restait lumineux, même si le soleil avait disparu derrière les immeubles. Visiblement, Anna avait besoin de davantage d'obscurité pour se réveiller, car elle demeurait inerte.

Je déplaçai une chaise pour me mettre face à elle. Ses paupières s'agitèrent un instant, puis ses yeux s'ouvrirent en grand. Elle se redressa, secoua ses cheveux et se cala au fond du canapé.

— Où en étions-nous hier soir ?

— Je crois que tu riais beaucoup, répondis-je.

Son éveil immédiat m'avait déconcerté. Je m'empressai d'ajouter :

— L'héroïne a un effet euphorisant, alors c'est normal.

— Je sais.

En fin de compte, ce que j'avais raconté à Guillaume semblait plus proche de la vérité que je ne l'imaginais. Pourtant, mon intuition me soufflait que les problèmes d'Anna n'avaient rien à voir avec de la drogue. J'étais trop impatient de comprendre ce qui l'avait amenée ici pour attendre qu'elle se décide à parler.

— Tu m'as dit que tu avais des ennuis.

— Oui, j'ai perdu une relique.

Anna extirpa une boîte de métal argenté de la poche de son jean.

— Je suis arrivée à remettre la main sur le reliquaire. Sauf qu'un type avait déjà acheté le cœur qu'il y avait à l'intérieur.

Sommaire

— Qui pourrait s'intéresser à un morceau de chair desséché ?

— Un chasseur de vampires.

Cette conversation prenait un tour trop étrange à mon goût. Machinalement, Anna lança le reliquaire en l'air, puis le rattrapa au vol. De la taille d'un poing, ce coffret était orné de cabochons de couleur noire. Je n'avais aucune connaissance en antiquités, néanmoins cet objet me paraissait trop récent pour être une relique médiévale.

J'étais persuadé qu'Anna ne m'avait pas dit toute la vérité. Cependant, elle admit ne pas avoir d'autre option que de suivre le chasseur afin de savoir ce qu'était devenu le cœur. Un tel sérieux de sa part promettait des ennuis à ce Maxime Krozen.

Il n'était pas loin de minuit lorsqu'un infirmier se présenta à la chambre mortuaire. Il poussait un brancard recouvert d'un drap et paraissait pressé. Ce n'était pas à moi de prendre ce cadavre en charge, mais l'interne avec qui je travaillais venait de partir. Avec un soupir, je me rendis auprès de l'infirmier pour récupérer les formulaires de décès.

Une fois le corps installé dans la chambre mortuaire, je le découvris afin de réaliser les prélèvements habituels. Il s'agissait d'une femme dont les yeux gris demeuraient grands ouverts. Sa bouche, barbouillée de rouge à lèvres, s'étirait en un sourire familier. J'étais trop surpris de tomber sur Anna ici pour trouver quelque chose à dire.

Je remis précipitamment le drap en place quand des bruits de pas se firent entendre. La porte s'ouvrit sur un couple étrange. Avec leurs bijoux en forme de croix et

leurs longs manteaux sombres, ils avaient l'air de deux militaires gothiques. L'un d'eux arborait des marques violacées et des griffures au visage. Je ne fus pas surpris qu'il se présente sous le nom de Maxime Krozen.

Il me demanda immédiatement si le cadavre d'une femme avait été apporté ici dans la soirée. Je plantai mon regard dans ses yeux clairs.

— Il y a plusieurs femmes dans la chambre mortuaire. Sans informations supplémentaires, je ne peux pas vous aider.

— Elle a été victime de blessures par balle.

— Dans ce cas, elle aura été envoyée à l'institut médico-légal.

J'avais répondu par habitude. Il n'était pas rare que les visiteurs confondent la chambre mortuaire de l'hôpital et celle de la police.

Le second chasseur de vampires, blond et plus mince que son compagnon, poursuivit :

— Nous y sommes déjà allés et nous ne l'avons pas trouvée. Alors, nous essayons les autres structures.

À première vue, on aurait dit un jeune homme aux cheveux courts. Cependant, sa voix ne laissait aucun doute sur sa féminité. Le contraste était étrange.

Il me fallait mettre ces deux individus dehors de façon polie et professionnelle. Je pris donc mon ton le plus innocent pour les informer des règles en vigueur :

— Si vous n'êtes pas un membre de la famille, vous n'avez pas le droit de la voir.

Sommaire

Sommaire

— Nous avons de bonnes raisons de penser qu'il s'agit d'un vampire.

La fille paraissait sérieuse, trop à mon goût. Pourtant, je ne pus m'empêcher de sourire.

Elle continua sur sa lancée et griffonna un numéro de téléphone, au cas où j'aurais des informations à leur communiquer. Je lui répondis que le docteur Mazillier serait le mieux placé pour les aider, sans préciser qu'il dirigeait les urgences psychiatriques. Il leur faudrait au moins une demi-heure pour réaliser que je venais de leur faire une mauvaise blague.

Une fois que j'eus déplacé le brancard dans une salle voisine, Anna se débarrassa du drap et s'assit sur le rebord. Je notai de multiples impacts de balles sur son pull. Elle l'enleva, laissant voir des marques similaires sur sa peau, mais pas la moindre goutte de sang.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Anna se laissa retomber en arrière, une expression amusée sur le visage.

— J'ai réussi à attraper Krozen, ensuite son amie m'a tiré dessus. Tu penses pouvoir m'arranger ?

— Tu sais, je ne suis pas chirurgien.

— Un apprenti légiste fera l'affaire.

Je n'avais jamais réalisé d'opération chirurgicale. Cependant, j'avais assisté à suffisamment de dissections pour avoir une idée sur la manière de procéder. La plupart des balles qu'Anna avait reçues avaient atteint sa poitrine. Ses agresseurs avaient visé son cœur, sans lui causer de dégâts sérieux.

Je me mis au travail, utilisant tantôt la pince à champs, tantôt celle à échardes, pour retirer les débris métalliques. Tandis que je refermais une plaie, je remarquai une cicatrice en forme de croix entre ses seins. Sa netteté et sa position me firent penser qu'elle était due à une opération cardiaque.

Une fois que j'eus terminé, Anna remit son pull troué, puis rectifia son maquillage. Elle ne paraissait pas ennuyée d'avoir servi de cible aux chasseurs de vampires. À peine avions-nous quitté la chambre mortuaire qu'elle s'alluma une cigarette. J'avais l'impression de m'inquiéter davantage qu'elle à propos de ses nouveaux ennemis.

Le retour jusqu'à mon appartement se passa sans le moindre problème. Une fois chez moi, je pris la direction de la cuisine et mis de l'eau à chauffer. La situation dans laquelle Anna m'avait embarqué méritait des éclaircissements. Sans thé, je tomberais de sommeil avant de lui avoir posé la moindre question.

Lorsque je revins m'asseoir dans le salon, elle était avachie dans le canapé. Par-dessus le bord de ma tasse, je la vis sortir une cigarette tordue de la poche. Elle me rendit mon regard, puis annonça :

— Je vais avoir besoin de toi.

Je ne répondis rien, espérant qu'elle allait enfin m'expliquer ce qui se passait.

— J'ai appris que la relique a été vendue, mais j'ignore à qui, et où se trouve le cœur.

Elle s'interrompit, réfléchit quelques secondes, puis poursuivit.

Sommaire

Sommaire

— Je pensais suivre les chasseurs jusqu'à leur client. Sauf que maintenant, ils vont se méfier.

— Tu n'as aucune information sur le client ? Ce n'est pas n'importe qui pour acheter un cœur desséché.

— J'ai cru comprendre que c'était un médecin.

Je réfléchis à voix haute :

— Tout ce que nous avons pour le moment, c'est un client médecin, une paire de chasseurs de vampires, un cœur et un numéro de téléphone.

Il manquait trop de choses à cet inventaire pour que j'y trouve une réponse. J'avais la certitude qu'Anna gardait une partie des informations pour elle.

— Reprenons depuis le début, à savoir la relique. Quelle est sa valeur ?

— Énorme.

— Les chasseurs de vampires, ou leur client, ont-ils un moyen de le savoir ?

Elle se mit à rire.

— J'adore ta façon de réagir. La manière dont tu alignes les infos les unes après les autres pour deviner celles qui te manquent.

— Cette méthode est connue depuis des siècles sous le nom de logique.

— Je te laisse les détails logiques à résoudre, dis-moi juste si tu as un plan.

Je terminai mon thé et sortis à mon tour une cigarette.

— Oui, j'ai un plan, mais il faudra attendre demain soir. Et tu vas avoir besoin de moi…

Sommaire

Une fois à l'abri, j'ouvris le sac dans lequel s'était cachée Anna. Ce genre de housses servait à protéger des cadavres durant les transports. Elle s'étira en sortant, puis inspecta les alentours.

— Des fenêtres murées, des carcasses de voitures et des canettes de bière vides… C'est ici que tu as rendez-vous avec les chasseurs ?

— Non, en face. J'irai dans quelques minutes.

Anna faisait déjà le tour des véhicules entreposés dans cet ancien garage automobile. Je la regardais avec appréhension. Elle s'en aperçut et me demanda :

— Tu veux toujours que je te morde ?

J'acquiesçai.

— Comme je te l'ai déjà dit, je ne suis pas sûre que tu sois en forme après ça. En plus, il faudra que j'évite de boire ton sang. C'est pas facile.

Nous avions déjà abordé le sujet avant de fixer rendez-vous aux chasseurs. Anna avait tenté de m'en dissuader. Pourtant, je pariais sur l'intérêt que représentait la victime d'un vampire pour les chasseurs et leur client.

Elle haussa les épaules, l'air de dire que c'était mon problème. En un clin d'œil, elle fut devant moi, une main sur ma nuque, l'autre sur mon épaule. Je sentis à peine ses lèvres froides sur mon cou, et encore moins la piqure de ses canines. Cependant, le contrecoup fut foudroyant ; je manquai de m'évanouir.

Si Anna ne m'avait pas giflé, j'aurais été incapable de sortir du garage. Je repris mes esprits le temps d'at-

Sommaire

teindre l'endroit où je devais rencontrer les chasseurs de vampires. Le bruit des voitures m'arrivait, assourdi par les pulsations du sang dans mon crâne. Appuyé contre un portail, je me sentis glisser en arrière.

Je repris connaissance dans une pièce sombre à la décoration imposante, surchargée de livres et de bibelots. En me concentrant sur ce que je voyais, je parvins à dissiper l'impression de flottement.

Une série de bocaux de tailles différentes était alignée sur une étagère. J'identifiais les formes molles à l'intérieur comme des organes conservés dans du formol.

L'homme qui tentait de mesurer les traces de dents dans ma gorge recula en me voyant bouger. Je portai ma main à mon cou avant de la retirer, poisseuse de sang. Il me parut judicieux de commencer à jouer les victimes amnésiques, ce qui n'était pas difficile dans mon état.

Je promenai un regard perdu sur la pièce et ses occupants. Au vu du matériel étalé sur la table basse, l'homme qui m'examinait était médecin. Au contraire des deux chasseurs de vampires qui se tenaient en retrait, il s'intéressait de près à mon cas.

De larges bajoues et une calvitie prononcée donnaient à son visage la forme d'une poire. Il ôta ses lunettes, les essuya et, enfin, se présenta comme étant le docteur Drumont. Ensuite, il désigna chacun des chasseurs par leurs noms, Maxime Krozen et Nathalie Nevsky.

La suite de la conversation porta sur ma mésaventure. Il prétendait que j'avais rencontré un vampire qui m'avait mordu et effacé la mémoire. Je niai toute l'histoire, affirmant que je m'étais évanoui et blessé dans ma chute. Malheu-

reusement, je manquais de conviction. J'étais trempé d'une sueur froide et le sang pulsait toujours dans mon crâne.

Voyant qu'il n'arriverait pas obtenir d'autre explication de ma part pour le moment, Drumont me conseilla de me reposer. La fille m'apporta un verre d'eau, ainsi que des cachets. Comme j'hésitai à les prendre, elle précisa :

— C'est juste de l'aspirine, détends-toi. Tu es en sécurité ici.

— Si vous le dites, répondis-je d'un ton volontairement suspicieux.

— Tu ne crois pas aux vampires, n'est-ce pas ?

— Disons que je n'ai pas de bonne raison d'y croire.

Moqueuse, elle appuya sur ma blessure. Je la sentis à peine, la morsure anesthésiait la douleur.

Drumont revint près de moi, son regard brillait de triomphe anticipé. Il me colla un de ses flacons de formol dans les mains.

— Si les vampires ne sont qu'un mythe, comment expliquez-vous ceci ?

Vaguement intrigué, je l'approchai de mon visage pour observer son contenu. L'organe à l'intérieur était, sans le moindre doute, un cœur humain. Je sus que j'avais entre les mains le cœur qui manquait dans la poitrine d'Anna. Si cette histoire de pieu à propos des vampires était vraie, je comprenais qu'elle soit prête à tout pour le récupérer.

— J'ai vérifié, commença le médecin. L'état de conservation exceptionnel de cet organe ne s'explique par aucun traitement d'embaumement.

— Si vous le dites.

Sommaire

Sommaire

J'estimai que j'en avais assez appris ici. Il était temps de prévenir Anna que j'avais retrouvé sa relique. Cependant, je ne pouvais pas partir comme un voleur. J'attendis donc que le docteur récupère son bocal et retourne le ranger avec les autres pour l'informer de mon départ. Il n'émit pas d'objection, mais me conseilla de revenir le voir si je notais des changements.

— Quel genre de changements ?

— Hypersensibilité à la lumière, insomnies chroniques ou encore agressivité.

Je ne parvenais pas à croire qu'il était sérieux. Si jamais je devais me transformer en vampire, j'aurais peur qu'il me découpe en morceaux et me conserve dans du formol.

Les chasseurs furent les seuls à s'étonner de mon envie de partir. Nathalie fit la remarque que j'étais le premier à vouloir regagner son domicile en pleine nuit, juste après avoir été mordu par un vampire.

Je me contentai de lui sourire, puis quittai le cabinet de curiosités de cet étrange médecin. Mes jambes réussirent à me porter jusqu'en bas de l'escalier, mais je dus m'asseoir sur les marches du porche ; des taches de lumière dansaient devant mes yeux.

Le ciel nuageux rendait la rue particulièrement sombre. J'allumai une cigarette et en aspirai une bouffée écœurante, avant de la jeter en direction du caniveau. J'avais plus urgent à faire.

Je m'éloignai de l'immeuble, juste assez pour m'assurer que je n'étais pas suivi, puis j'entrai dans une cabine

téléphonique. Vu l'heure tardive, Anna devait être déjà rentrée chez moi depuis un moment.

Le téléphone n'eut pas le temps de sonner une seconde fois, elle décrocha immédiatement. Elle demanda d'une voix très calme :

— Tout s'est bien passé ?

— Impeccable.

Je lui communiquai l'adresse de Drumont et précisai que son cœur était posé en évidence sur une étagère au milieu d'autres bocaux.

Mon rôle dans notre plan était terminé. Je n'avais plus qu'à rentrer chez moi et à attendre qu'elle revienne. Je ne doutais pas de ses capacités à maîtriser les deux chasseurs si elle les prenait par surprise.

J'arrivai dans le hall de la gare à bout de souffle. Il n'y avait personne. J'étais persuadé qu'Anna prendrait le train ici. En arrivant chez moi, j'avais retrouvé les horaires posés sur la table, une heure au milieu de la nuit entourée. Elle avait l'intention de partir juste après avoir récupéré sa relique.

Un coup d'œil au panneau d'affichage me confirma que son train n'était pas encore parti. Pourtant, j'étais seul au milieu des bancs de la salle d'attente. Je m'allongeai sur une rangée de sièges. C'était inconfortable, mais mon état d'épuisement ne me laissait pas d'autre choix.

J'avais été stupide de ne pas tenir compte de ma fatigue, et encore plus stupide d'avoir cru imposer ma présence à une vampire.

Sommaire

Sommaire

Je venais de fermer les yeux lorsque des bruits de pas résonnèrent sur le sol dallé. Le voyageur s'assit juste à côté de moi.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ?

J'ouvris les yeux et me relevai. Anna me dévisageait de ses yeux gris, le coin des lèvres retroussé comme pour un sourire.

— Tu as trouvé ce que tu voulais ?

— Oui, c'était plutôt facile, répondit-elle en haussant les épaules.

L'annonce du train brisa le silence qui s'était installé entre nous. Anna se leva, son demi-sourire s'était évaporé.

— Faut que j'y aille. Je pense qu'il est temps de se dire adieu…

NOUVEAU MONDE
Lisez notre numéro 1 !

Morsures d'Enfant

Anne Goulard

http://scribo-loutre.livejournal.com/

Illustration

Cheverton Mark

Licence Creative Commons

Sommaire

Les ampoules s'éteignirent brusquement entre le quatrième et le cinquième étage. Ces coupures étaient fréquentes, j'avais l'habitude de monter les derniers mètres dans le noir. J'étais presque arrivé à mon étage lorsque je trébuchai. Mes doigts se refermèrent sur la rambarde, ce qui n'empêcha pas mes tibias de heurter le rebord des marches.

En me relevant, je vis que quelqu'un était assis en haut de l'escalier. J'avais buté contre ses jambes étalées en travers du passage. En dépit de la faible luminosité, je distinguai quelques détails de la silhouette immobile adossée au mur. De longs cheveux sombres, un visage blafard et des bras nus alors que l'automne touchait à sa fin. Les seules taches de couleur vive étaient le rouge de sa bouche et de ses ongles.

Je m'assis sur les marches et, après avoir pris une cigarette, je lui tendis le paquet.

— Je ne m'attendais pas à te revoir, dis-je en actionnant mon briquet.

Anna ne dit rien, elle se contenta de fumer en silence. Le froid qui régnait sur le palier me poussa à lui proposer d'entrer chez moi. Je n'allais pas la laisser à la porte sous prétexte qu'elle disparaissait sitôt que je ne lui étais plus d'aucune utilité.

Par deux fois déjà, nos chemins s'étaient croisés, avec des conséquences parfois fâcheuses. Ces rencontres avaient été le fruit du hasard, mais ce soir sa venue était délibérée. J'attendais un minimum d'explications de sa part et j'en fus pour mes frais.

— Il paraît qu'un vampire fait des bêtises par ici, m'annonça-t-elle.

— Et tu veux que je me renseigne ?

Elle répondit à ma proposition par un de ces étranges sourires, la bouche close pour ne pas dévoiler ses canines. Je poursuivis :

— Tu sais s'il s'agit d'un véritable vampire, ou d'un imitateur ?

— Aucune idée.

Pendant une demi-heure, je lui posais toutes les questions qui me venaient à l'esprit à propos de cet assassin. Malheureusement, elle ne savait rien de plus et je finis par lui poser une question plus personnelle :

— Pourquoi es-tu venue ?

— Si c'est un vampire, je dois le tuer. Sinon, je laisse les flics s'en charger.

Sommaire

Sommaire

Ce n'était pas la réponse à laquelle je m'attendais. Je dus néanmoins m'en contenter, car elle repartit cinq minutes plus tard, me laissant seul dans mon appartement.

J'eus du mal à trouver le sommeil, tant j'étais intrigué par sa visite. J'aurais voulu l'aider, mais elle n'avait pas pu me donner assez d'informations, comme d'habitude.

Ma trop courte nuit prit fin avec la sonnerie du réveil. J'avalai quelques biscuits aussi vite que possible avant de me rendre à la faculté où je m'efforçai de recopier les cas de pathologies que le professeur énumérait à l'autre bout de l'amphithéâtre. Mes tentatives répétées pour me concentrer ne donnèrent rien. Alors, au lieu d'assister au cours suivant, je me rendis à la bibliothèque.

Une heure de lecture de la presse m'en apprit davantage. Tout d'abord, le supposé vampire ne semblait s'attaquer qu'aux jeunes femmes. Pour l'instant, deux victimes d'une vingtaine d'années avaient été retrouvées mortes au bord d'une autoroute, à six jours d'intervalle. Le meurtrier leur avait infligé une fin surprenante ; elles étaient mortes d'une hémorragie externe, saignées à blanc.

Ce fut une photographie en noir et blanc dans un quotidien qui m'offrit ma meilleure piste. Le visage familier du docteur Drumont figurait au milieu des enquêteurs. Cet original se passionnait pour les vampires en général, et pour mon cas en particulier. Je prenais soin de l'éviter et affectais un scepticisme de façade, car la cicatrice qu'Anna avait laissée sur mon cou excitait un peu trop sa curiosité.

Le cours d'hématologie d'où je m'étais absenté ne touchait pas encore à sa fin. Je me glissai à côté de Guillaume

et lui demandai ce que j'avais manqué. Il sursauta, ce qui nous attira un regard noir du professeur.

— Tu m'as fichu une de ces peurs, dit-il quand ce dernier arrêta de nous surveiller.

— Désolé, j'étais à la bibliothèque.

— Tu sèches les cours pour bosser à la BU. T'es complètement à côté de la plaque.

Cette dernière remarque m'arracha un sourire, puis je demandai plus sérieusement.

— Tu sais si Drumont va donner une conférence cette semaine ?

— L'allumé avec ses vampires ? Tu te rappelles qu'il t'a couru après quand on s'est pointé à sa conférence.

— Je m'en souviens très bien.

Le professeur nous fixait à nouveau sans interrompre son cours.

— Arrête de parler, il va finir par nous mettre à la porte, soufflais-je à mon ami.

Vexé par ma remarque, il inscrivit néanmoins la date dans la marge de son cahier. Le délai qui nous séparait de la prochaine conférence de Drumont était trop long. En deux semaines, le nombre de victimes risquait de s'accroître.

Afin d'obtenir rapidement des informations utiles, mon unique possibilité était de tenter ma chance à la morgue. À condition de me faire passer pour l'un de leurs internes, je pourrais examiner les victimes ou mettre la main sur les rapports d'autopsie.

Sommaire

Sommaire

Prendre un air détaché pour traverser le service de médecine légale fut plus difficile que je ne le pensais. Au détour d'un couloir, je croisai deux légistes en pyjama verts et calotte. Ils passèrent devant moi sans m'accorder un regard, trop absorbés par leur conversation.

En suivant la direction inverse, j'arrivai devant la salle d'autopsie où se trouvaient médecins, internes ainsi que plusieurs policiers. Je pris une grande inspiration à l'odeur de désinfectant et passai le sas.

Il ne me fallut qu'une dizaine de minutes pour revêtir une tenue stérile et rejoindre le groupe aussi discrètement que possible. J'avais espéré disparaître parmi les autres spectateurs, mais c'était sans compter la mauvaise humeur du légiste.

— Eh toi, le retardataire ! Viens nous dire ce que tu vois.

Les nerfs à fleur de peau, je m'approchai du cadavre. Par chance, l'autopsie n'avait pas encore débuté. Le corps était celui d'une femme d'environ vingt-cinq ans, tout juste nettoyé et débarrassé de ses vêtements. Cependant, il n'offrait pas une vue plaisante ; la victime avait été rouée de coups avant de décéder.

À la vue des deux petits trous sanglants dans sa gorge, une sensation de picotement désagréable se propagea dans mon cou jusqu'à ma propre cicatrice. Je me forçai à l'ignorer afin de me concentrer sur le cadavre sous mes yeux.

— Les deux perforations à la gorge peuvent avoir été faites à l'aide d'un drain. Mais les marques présentes dans la zone correspondent avec une empreinte dentaire.

Pour illustrer mes observations, je désignai les morsures peu profondes entourant les deux trous. J'en pro-

fitai pour examiner l'épaule de la victime, ainsi que sa mâchoire. Si un vampire avait bel et bien causé ses blessures, il l'aurait maintenue à ces deux endroits pendant qu'il la vidait de son sang.

Là aussi, je découvris des marques faites juste avant la mort. Les chairs avaient été écrasées quand la victime s'était débattue. J'attirai l'attention du légiste sur ce nouvel élément quand l'un des spectateurs s'adressa à moi.

— Qu'en déduisez-vous ?

La question, non dépourvue de sarcasme, venait d'un policier. Je ravalai ma nervosité et lui répondis.

— À mon avis, il s'agit d'une habile mystification.

Personne, pas même le légiste, ne fit de commentaire. J'avançai les arguments qui étayaient cette conclusion.

— Les marques sur le maxillaire inférieur et la clavicule ne peuvent avoir été causées que par une personne dotée d'une grande force physique. Or, l'empreinte des dents est trop étroite pour appartenir à un individu de plus de dix ans.

Le policier qui m'avait demandé mes conclusions parut soulagé lorsque le médecin en charge de l'autopsie confirma mes dires. Je pus donc retourner me fondre dans le groupe afin d'attendre le meilleur moment pour filer.

Quand le légiste procéda aux premières incisions, les spectateurs se rapprochèrent pour mieux voir. Je sortis de la salle d'autopsie, jetai ma tenue dans le bac approprié et quittai la morgue en toute hâte.

Au lieu d'agir discrètement et d'observer, j'avais réussi à attirer sur moi l'attention de tous les enquêteurs. La fébrilité consécutive à ma prestation se dissipait peu à

Sommaire

Sommaire

peu. Je demeurais cependant agacé d'avoir pris autant de risques pour des informations qui ne me permettaient même pas de découvrir la nature du meurtrier. Anna était la seule à connaître suffisamment les capacités des vampires pour m'éclairer à ce sujet.

Je regagnai mon domicile afin de l'attendre et, pour ne pas perdre mon temps, je ressortis le cahier emprunté à Guillaume. Peu à peu, les élancements dans mon cou se calmèrent jusqu'à ne plus être qu'un souvenir désagréable. Déchiffrer ses pattes de mouche m'aida à maintenir les images de l'autopsie à distance.

Lorsque trois coups frappés contre ma porte résonnèrent, je réalisai que la nuit était déjà tombée. Je bondis de ma chaise pour aller ouvrir, mais Anna se trouvait déjà à l'intérieur. Avant que je n'ouvre la bouche, elle m'annonça :

— J'ai du nouveau.

— Moi aussi. La dernière victime vient d'être autopsiée, je me suis débrouillé pour y assister.

— Impossible.

Mon amie sortit un paquet de cigarettes de sa poche, puis s'installa dans le canapé. Elle m'expliqua qu'elle avait découvert une nouvelle victime dans le bois où avaient été abandonnés les autres cadavres.

— Alors, tu sais si c'est un vampire ?

— Non, j'ai pas eu le temps de regarder. Il y avait quelqu'un dans le coin. J'ai préféré éviter de me faire coincer à côté d'une morte.

Je ne pouvais qu'approuver et enchaînai sur le récit de l'autopsie.

— Je suis perdu, conclus-je. J'étais presque sûr que la victime avait été tuée par un vampire, à cause de la morsure. Le problème, c'est que ça devrait être un enfant…

— Un gosse vampire, me coupa-t-elle.

— Oui, mais il faudrait qu'il ait une force colossale. C'est possible ?

Anna acquiesça, une moue soucieuse déformait sa bouche écarlate. Les pensées qui l'accaparaient la rendaient inaccessible, elle en oublia même d'allumer la cigarette entre ses doigts.

La contempler ainsi immobile me mettait mal à l'aise ; malgré son maquillage, elle ressemblait beaucoup trop aux cadavres de la morgue. Je l'abandonnai à ses réflexions le temps de me préparer une tasse de thé. À mon retour, elle se tenait debout au milieu du salon.

— Je dois y aller, annonça-t-elle avant de franchir la porte.

Je retournai à la morgue dès le lendemain matin, avec l'espoir de réitérer mon intrusion de la veille. J'avais conscience que je risquais de me faire remarquer, cependant la réaction d'Anna avait piqué ma curiosité. Si la victime de la nuit dernière avait succombé à la morsure d'un enfant vampire, il reviendrait à mon amie de gérer seule la situation.

J'émergeai de ces réflexions, juste à temps pour surprendre une conversation entre le docteur Drumont et un officier de police qui vociférait :

Sommaire

Sommaire

— Je vous ai déjà dit et répété de ne pas vous mêler de cette affaire !

— Si vous refusez de m'écouter, vous n'arrêterez jamais le vampire responsable de ces crimes.

— Selon vous, le meurtrier est un monstre ! Une créature qui sort de son cercueil pour aller mordre des jeunes femmes. Non mais, vous vous croyez où ?

J'attendis que Drumont, désormais indésirable à la morgue, abandonne la partie. Peu avant sa sortie, je l'interceptai :

— Bonjour docteur ! J'ai des questions à propos des quatre meurtres qui ont eu lieu ces derniers jours.

— Parce que les histoires de vampires vous intéressent à présent ?

Je haussai les épaules et évoquait une vague curiosité. Bien que flous, ces motifs parurent lui suffire, car il m'expliqua la raison de sa présence à la morgue.

— J'étais venu afin d'en apprendre davantage au sujet de la dernière victime.

Je le laissai poursuivre.

— Si vous n'avez rien de mieux à faire, vous pouvez m'accompagner chez un témoin. Il aura peut-être des arguments pour vous faire changer d'avis.

— Pourquoi pas ?

Je m'efforçai de dissimuler mon sentiment de victoire. Drumont venait de m'offrir une piste qui, je l'espérais, se révélerait enfin valable.

Nous montâmes dans sa voiture, une berline bleue qui nous emmena à la lisière d'un bois. De la route, j'aperçus une maison en ruines. Des murs gris, à la verticalité approximative, émergeaient d'un fouillis de plantes grimpantes. Seuls les raccords de tôle ondulée sur le toit permettaient de penser que cet endroit était habité.

Le docteur Drumont me précéda sur le sentier qui menait à la maison. Le grincement du portail rongé par la rouille me fit serrer les dents, ce qui anéantit mes efforts pour ne pas trouver l'atmosphère sinistre.

L'occupante des lieux nous reçut dans sa cuisine, la seule pièce accueillante en comparaison du reste de la maison. Une myriade de jouets d'enfants déglingués trainait sur le sol, parmi les sacs plastiques débordants de déchets.

Mon guide se chargea des présentations :

— Madame Marisset, je vous présente Simon, mon assistant.

Je réussis à ne pas grimacer lorsqu'il me qualifia d'assistant. Cependant, mon sourire dut paraître un peu crispé. Les questions de Drumont portaient sur les quatre victimes retrouvées à proximité.

La femme y répondit sur un même ton monocorde, un peu éraillé. Je n'arrivai pas à déterminer son âge, ses cheveux blanchis et l'absence de soin qu'elle apportait à son apparence la vieillissait. Je m'attardai néanmoins sur ses dents, trop abîmées pour avoir causé les morsures.

J'éprouvai des difficultés à comprendre l'intérêt que Drumont avait trouvé dans son témoignage. Un détail attira cependant mon attention. Sa description du vampire évoquait une créature de cauchemar, d'une blancheur fan-

Sommaire

Sommaire

tomatique, dotée de longs cheveux noirs ainsi que d'une gueule et de griffes couvertes de sang.

Aux exagérations près, il s'agissait d'une description approximative d'Anna. Je comprenais que son maquillage ait pu passer pour du sang aux yeux d'un éventuel témoin.

— Vous êtes certaine que ce vampire est la cause des quatre meurtres ? m'assurai-je.

— Oui, je l'ai vu à chaque fois.

L'innocence de mon amie ne faisait aucun doute et, même si j'ignorais ses motivations, ce témoin mentait délibérément. Lors de l'autopsie, j'avais pu constater que les morsures présentes sur la victime ne correspondaient pas à celle d'Anna.

À la demande de Drumont, elle se leva afin de lui montrer là où le vampire avait mordu ses victimes. Elle appuya ses doigts sales sur mes cicatrices, ce qui déclencha un désagréable frisson.

— Ça correspond parfaitement, s'extasia Drumont.

Soudain, elle remarqua les marques sur mon cou. Ses yeux croisèrent les miens et j'y lus une expression de méfiance. Je tentai de sourire, mais elle recula et ne prononça plus le moindre mot. Ce comportement étrange confirma mes soupçons à son égard.

— Partez maintenant ! ordonna madame Marisset d'une voix rauque et inquiète.

Le docteur Drumont tenta en vain de la calmer, puis il finit par capituler et quitta la maison délabrée. Je le suivis, perdu dans des pensées que je n'avais pas l'intention de partager avec lui.

Sommaire

De retour à la faculté, je continuai de réfléchir au mensonge de madame Marisset qui impliquait Anna dans cette série de meurtres. Afin de bénéficier d'un environnement calme, je retournai à la bibliothèque. Dans les différents rayonnages, je cherchai des ouvrages se rapportant de près ou de loin au vampirisme.

Hormis un volumineux traité de psychiatrie et quelques romans, je ne trouvai rien d'attrayant. Je laissai les romans à leur place et ouvrit le chapitre du traité consacré au cannibalisme. Les vampires n'y remplissaient qu'une trentaine de pages, mais celles-ci regorgeaient d'histoires sanglantes.

L'importance de ce fluide vital y était décrite sous un jour mythologique, à des kilomètres de mes cours d'hématologie. La consommation de sang se parait de symboliques religieuses, impies ou philosophiques. Je ressortis de ma lecture avec davantage de questions que de réponses et me mis à la recherche d'autres ouvrages.

À la fin de la journée, j'avais l'esprit encombré de tant de récits de carnages que j'en avais oublié les crimes qui me préoccupaient à l'origine. Je regagnai mon domicile avec le sentiment bizarre d'entrevoir un monde dont les codes m'étaient étrangers.

Anna aurait pu me fournir quelques explications, bien que je me doute que sa vision du vampirisme ne soit pas aussi théorique que celle d'un ouvrage de psychiatrie. Cependant, la nuit n'était pas encore tombée et je n'avais aucune garantie qu'elle vienne me rendre visite ce soir.

Plutôt que de passer ma soirée à l'attendre, je pris la décision de retourner voir madame Marisset. Selon moi,

Sommaire

elle avait déjà rencontré le véritable auteur des quatre meurtres et tentait de le protéger par crainte de représailles. Je devais donc me dépêcher, car elle serait sûrement plus coopérative avant le coucher du soleil.

À partir d'un plan, je localisai l'arrêt de bus le plus proche de ma destination. Je rédigeai ensuite un mot à l'attention de mon amie que je laissai sur la table au cas où elle passerait avant mon retour.

Le trajet en bus fut plus long que prévu. Le soleil disparaissait presque derrière l'horizon quand j'arrivai à la maison en ruine. Peu rassuré, je me promis de faire vite et me dirigeai vers la porte.

À ma grande surprise, son occupante ne se fit pas prier pour me laisser entrer. J'attendis que nous soyons assis dans la cuisine pour débuter mon contre-interrogatoire.

— J'ai pu examiner l'une des victimes du meurtrier, commençais-je, et il y a un élément de votre description qui ne colle pas.

— J'sais c'que j'ai vu.

Je secouai la tête en signe de dénégation, puis me justifiai :

— Le vampire qui a tué cette jeune femme devrait avoir la taille d'un enfant.

Ces paroles la firent bondir de sa chaise comme si elle avait subi une décharge électrique. Entre ses dents, elle marmonna des mots que je ne parvins pas à comprendre. Du coin de l'œil, j'aperçus un objet en mouvement. Par réflexe, je me penchai en avant. L'arête de la table s'en-

fonça dans mes côtes, mais le coup m'atteignit à l'arrière du crâne sans m'assommer.

Je me relevai assez vite pour voir venir un second coup de poêle et l'esquiver. La grimace inscrite sur le visage de la vieille femme trahissait une rage folle. Je devais quitter cet endroit en vitesse, sinon elle se ferait un devoir de me tuer.

En une seconde, j'atteignis le salon, le traversai, puis entrai dans la pièce la plus proche. L'obscurité, ainsi que la puanteur âcre qui me prit à la gorge dès que j'eus refermé la porte, me fit regretter ce choix. Je reconnus l'odeur du sang coagulé. Je compris alors que je venais de me jeter dans la cachette du vampire.

Le raclement d'un meuble de l'autre côté de la porte m'apprit qu'il était trop tard pour sortir d'ici. Désespéré par ma propre stupidité, je me laissai glisser le long du mur et m'assis sur mes talons. Je n'avais même pas envie d'allumer la lumière ; l'ignorance me paraissait préférable pour le moment.

Je changeai d'avis lorsque mon imagination, nourrie par le récit des atrocités attribuées aux vampires, remplit les ténèbres d'images sanglantes. Quand l'ampoule s'éclaira, j'eus la surprise de me trouver dans la chambre d'un enfant endormi. J'aurais pu croire qu'il s'agissait d'un garçon ordinaire, entouré de ses peluches.

Une observation plus attentive me permit de voir qu'il était d'une immobilité parfaite. Les draps pastel, tachés de sang évoquaient un linceul dans lequel reposait le cadavre d'un enfant de sept ou huit ans.

J'étais terrifié à l'idée d'être prisonnier dans la chambre d'un vampire aussi près du crépuscule. Hormis la porte, la

Sommaire

Sommaire

seule issue restait la fenêtre dont les rideaux laissaient deviner les briques entassées dans l'embrasure. En plus de rendre ma fuite impossible, celles-ci assuraient la sécurité du vampire, puisque la lumière du jour ne pouvait pas l'atteindre.

Mes recherches afin de trouver une arme se soldèrent par un échec. À moins d'affronter le vampire dans un duel de petites voitures, je ne pouvais pas compter sur les objets présents dans la pièce. Quant à mes lectures de l'après-midi, elles ne contenaient pas de chapitre sur l'élimination de vampire à mains nues.

Cette réflexion ironique ramena mes pensées vers Anna. Avec de la chance, elle trouverait mon message et penserait à venir ici. Néanmoins, elle ne risquait de trouver que mon cadavre exsangue. Son congénère n'avait que trois pas à faire pour me planter ses crocs dans la gorge.

— Bonjour, fit une voix enfantine.

Je répondis avec politesse, un peu surpris par ce réveil brutal et ses manières trop adultes. Le vampire semblait étonné de me trouver là, il demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Simon et je pense que je suis votre dîner, ou petit-déjeuner. Je ne sais pas comment on dit chez les vampires.

J'avais répondu sous l'emprise de la panique, mais mes paroles, aussi insensées soient-elles, l'amusèrent. Il s'assit sur son lit et prit une peluche d'ours dans ses bras.

— D'habitude, maman me donne des filles à manger.

— Elle n'a pas dû en trouver ce soir.

Le vampire déclara :

— Je n'ai pas très faim. Ça t'ennuie si on discute un peu en attendant ?

Je haussai les épaules. Ce corps d'enfant abritait l'esprit d'un vampire, je n'espérais aucune charité de sa part. Cependant, plus il attendrait avant de me mordre, plus Anna aurait de chances d'arriver à temps.

Ce dernier espoir me donna assez de courage pour entamer une conversation d'un non-sens absolu. Nous parlâmes de ses jouets, des humains et des vampires en général.

— Tu connaissais des vampires avant de venir ici ? demanda-t-il.

Je restai silencieux un moment, car je craignais qu'il ne me tue immédiatement s'il apprenait l'existence de mon amie. Le bruit de briques cassées mit fin à mon hésitation. Par l'ouverture percée dans la fenêtre, je reconnus une main aux ongles vernis.

Anna s'acharna sur la maçonnerie jusqu'à pouvoir se faufiler à l'intérieur. Cependant, l'enfant avait mis ce délai à profit afin de se préparer à l'attaquer. Bien que le terrain joue en sa faveur, il ne bénéficiait pas de l'allonge de mon amie. D'un coup de pied, elle le projeta contre le mur, puis se tourna vers moi.

— Imbécile ! cracha-t-elle. Tu aurais dû m'attendre.

Son adversaire tenta de riposter, mais une main tendue le cueillit à la gorge. Maintenant qu'elle le tenait, Anna n'allait pas lui laisser le loisir de s'enfuir. Elle le lança avec violence contre le lit qui explosa sous le choc. Les peluches volèrent dans toutes les directions.

Sommaire

Sommaire

Durant l'instant de silence qui suivit, j'entendis un raclement dans la pièce voisine. Je m'écartai pour ne pas être vu de la vieille femme. Quand elle entra dans la chambre, elle s'écria :

— Yohann !

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus, car je lui rabattis la porte dessus de toutes mes forces. La vue de l'enfant plié en deux sous les coups d'Anna sembla néanmoins la secouer davantage que l'impact. Comprenant que son protégé n'en avait plus pour longtemps, elle se rua hors de la pièce. Je me lançai à sa poursuite ; elle était aussi coupable des meurtres que le vampire.

Je traversai la maison sans commettre d'erreur et arrivai à l'extérieur. Malgré la pénombre, j'aperçus Marisset qui courait en direction de la route. J'accélérai avec l'espoir de la rattraper avant qu'elle ne l'atteigne.

Les lumières jaunes et rouges des phares éclairaient la silhouette de la vieille femme. Elle franchit les rambardes de sécurité et s'engagea sur la route tandis que je gravissais le talus. Lorsque j'arrivai à mon tour devant les glissières, elle se trouvait déjà au milieu de la voie.

J'hésitai à la rejoindre, les voitures étaient trop nombreuses. Un concert de klaxons accompagnait son avancée. Soudain, une voiture arriva à toute allure. Le hurlement des freins débuta juste avant l'impact. Un choc sourd retentit. Je vis le corps heurter le pare-brise, puis s'envoler et percuter le bitume quelques mètres plus loin.

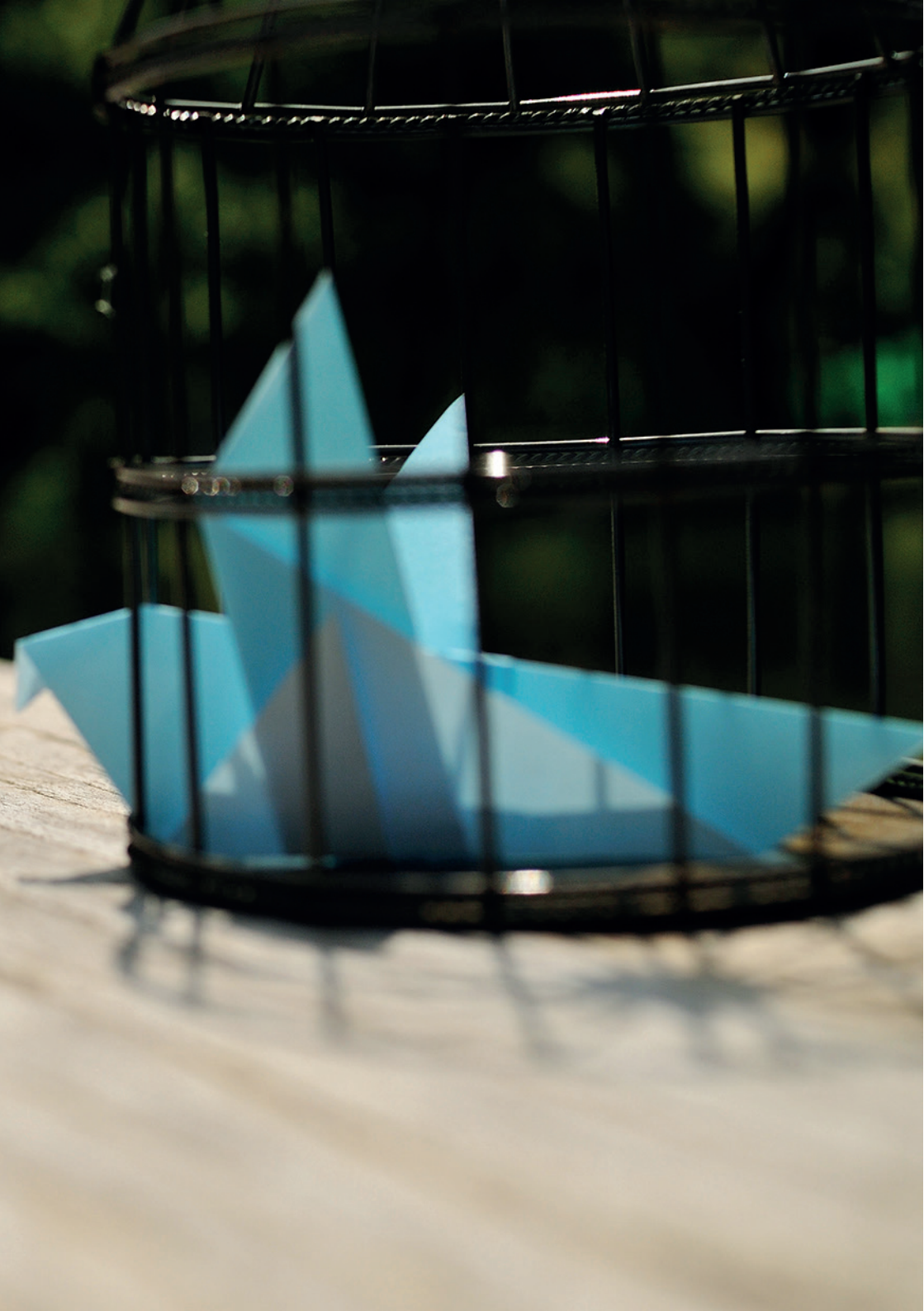
La violence de l'impact ne laissait aucune chance de survie. Je savais que je devais me rapprocher, afin de m'assurer de son décès, mais j'étais trop abasourdi pour

réagir. La pression de deux mains sur mes épaules m'empêcha de faire le moindre mouvement.

— Reste dans l'ombre, murmura Anna à mon oreille.

Je la laissai m'entraîner dans la forêt, à l'écart de la confusion qui régnait sur la route.

Sommaire



Le Vendeur de Chants d'Oiseaux

Aaron McSley

http://aaronmcsley.blogspot.com/

https://www.facebook.com/aaron.mcsley

Illustration

Ajari

Licence Creative Commons

1

Il est des choses dont le nom premier est délaissé pour un autre. Un exemple frappant est celui de Renart, dont le succès de ses récits moyenâgeux avait tôt fait de placer le mot « goupil » aux oubliettes. Cette ville fut, elle, victime de la célébrité de son surnom, si bien que même les aînés n'utilisèrent plus la dénomination usuelle. Elle fut dès lors connue de tous sous l'appellation de « Mécanique ». Elle se trouve au carrefour entre la capitale du Sud et les côtes de Pointe-Noire. De nombreuses années durant, les convois s'étaient relayés – entre marchands et travailleurs –, les demandes en produits finis étant de plus en plus fortes, si bien que la cité se mit à grignoter et à grignoter les différentes parcelles voisines qui étaient jusque-là sauvages et ce, jusqu'à s'étendre sur plusieurs kilomètres au-delà de son centre névralgique.

« Mécanique, la ville usine », murmura l'homme en refermant son guide du voyageur.

2

Une pléthore de nuées noiraudes s'échappait des buses métalliques nichées en plein cœur des manufactures. Ces rejets polluants formaient une espèce de brouillard compact, une purée de pois surplombant la cité. De nombreux immeubles en cuivre avaient été bâtis avec le début de l'ère industrielle, plus de deux siècles auparavant, et certains d'entre eux étaient si haut érigés que leur toiture venait à pourlécher les cirrus sépia.

À une heure si matinale, l'activité urbaine s'affairait mollement ; les premières boutiques ouvraient leurs portes dans l'hyper-centre tandis que les travailleurs de nuit étaient peu à peu remplacés dans les fabriques, s'apprêtant ainsi à retrouver leur foyer. Sept heures – tout comme dix-neuf heures –, était un moment de transition où les citoyens connaissaient un certain relâchement, une asthénie communicative.

C'est pourquoi personne ne remarqua l'étrange personnage et sa roulotte alors qu'il pénétrait en ville.

3

Les fers du canasson claquaient faiblement à rythme régulier contre la petite route de pierres. Malgré ses jambes frêles et ses côtes apparentes, l'animal tirait vaillamment une carriole qui pouvait bien faire le triple de sa taille. Les roues de bois usées penchaient inexorablement vers l'extérieur, prêtes à céder au moindre pavé mal placé. Un coup d'œil avisé n'était pas nécessaire pour se rendre

Sommaire

compte que le contenu de la caravane devait peser son poids, ce qui fragilisait la structure des essieux.

D'un geste calme, l'homme vêtu d'une redingote cramoisie ramena les rênes vers lui et l'animal stoppa le pas en pleine rue commerçante. Plusieurs personnes se plaignirent de cet arrêt soudain et contournèrent le véhicule, non sans jeter un regard mauvais à son cocher. Attitude qui obligea ledit conducteur à répondre d'un soulèvement de haut-de-forme. Un regard rapide à sa montre à gousset lui permit de calculer que son fidèle compagnon n'avait plus eu droit au repos pendant plus de six heures ce jour-là. Il remit son instrument dans la poche de son gilet et descendit de son moyen de locomotion en enjambant les deux marches de fer qui servaient à se hisser jusqu'à sa chaise.

La pharmacie qu'il avait aperçue quelques mètres plus bas était la raison de cette escale. Voilà plusieurs jours que l'homme cherchait une officine où il pourrait dénicher les baumes régionaux dont on lui avait tant vanté les propriétés spectaculaires. En passant la porte d'entrée, il était déjà en train de chercher dans la poche de son manteau une poignée de pièces de bronze qu'il pourrait fournir à l'apothicaire.

« Bonjour, salua ce qui devait être le patron de la boutique en repositionnant sa paire de lunette sur un nez bourbonien partant légèrement sur la gauche.

— De même. Dites-moi, j'ai souvent eu droit aux louanges de quelques herbes locales, que pourriez-vous me fournir pour ceci ? questionna l'intéressé en faisant rouler sur le comptoir vingt-quatre pièces de bronze qu'il avait fièrement préparé.

— Alchimiste ? s'enquit suspicieusement l'apothicaire.

— Qui d'autre s'intéresserait à de tels produits ? Même si je dois avouer que je ne suis rien de tout cela. Je ne suis qu'un piètre cuisinier, je tente tant bien que mal de m'améliorer, mais il semblerait que cela soit en vain. J'éprouve bien des difficultés à respecter à la lettre les diverses recettes, une vraie tête de mule, ricana le cocher.

— Qu'est-ce qui vous amène donc par ici ?

— Je vous l'ai dit, ni plus ni moins que quelques herbes en onguents qui m'ont été encensées par un couple d'amis. Mais peut-être cherché-je au mauvais endroit ?

— En effet, cela doit être cela, accorda le pharmacien en repoussant les pièces en vue de former un petit tas homogène. »

L'homme reprit alors le petit montant qu'il avait mis à la disposition du marchand de drogues et tourna les talons. Alors que la clenche était dans sa paume droite, il mut néanmoins sa tête vers le vendeur.

« Oh, et si par miracle vous *retrouviez* quelques-uns de ces échantillons que vous pensez pouvoir cacher sous votre comptoir, mon nom est Horace Laverne et je logerai à l'auberge du Saisonnier dans les prochains jours. Sur ce, à bientôt, je l'espère », conclut-il en refermant la porte derrière lui.

Alors qu'il était jusque-là passé inaperçu, Horace fut surpris de découvrir qu'une véritable petite foule s'était constituée autour de sa diligence. Cette dernière avait bien besoin d'un coup de pinceau (la peinture s'écaillait et, par endroits, on pouvait discerner plus de trois couches de couleurs différentes qui se superposaient), et il se trouvait en cet instant profondément gêné que son gagne-pain soit

Sommaire

sous les feux des projecteurs dans un état si lamentable. Il pensait aller chercher le nécessaire dans l'après-midi pour rendre le tout un brin plus présentable avant d'entamer ses activités, mais il en serait malheureusement autrement. Il voulut regagner son véhicule quand une main étrangère vint l'apostropher sur son épaule.

« La traction hippomobile est prohibée, lui indiqua un grand homme pâle qui maintenait son béret entre son bras et ses côtes tout en ayant entre ses mains un calepin et un crayon.

— Vraiment ?

— Elle l'est à Mécanique. »

Ceci expliquait la soudaine agitation causée par son moyen de locomotion. Et quant à l'homme qui lui faisait face, il devait s'agir dans un agent de police, il reconnaissait là l'uniforme kaki utilisé dans la région.

« Vous m'en voyez désolé, s'excusa le cocher qui comprit bien vite qu'il était inutile de discuter.

— C'est moi qui le suis, je vais devoir emmener votre cheval au poste.

— Edgar.

— Pardon ?

— Edgar, vous allez devoir emmener Edgar au poste, le corrigea-t-il. »

Devant la mine effarée de l'agent, l'homme rajouta :

« C'est ainsi qu'il se nomme. D'ailleurs, je juge cela assez contraignant de mon point de vue : je n'ai trouvé aucun relais de poste à l'entrée de la ville. J'aurais été consentant d'y louer un box pour Edgar, quoique l'idée

d'une stabulation libre ne soit pas déplaisante pour le canasson qu'il est.

— Que faites-vous dans la région ? le coupa l'agent en prenant nerveusement des notes à coups de crayon.

— Je suis marchand itinérant.

— Que vendez-vous ? »

Devant cet interrogatoire, le nombre d'intéressés semblait avoir encore grossi depuis sa sortie de l'officine. Horace ne pensait pas qu'il serait aussi simple de retenir l'attention d'autant de potentiels clients dans cette ville.

« Oh, vous faites bien de demander ! J'ai pour le moment quelques délicieux spécimens dont les gazouillements raviront votre ouïe : des pies bavardes, des loriots et même un zostérops de bel âge !

— Vous vendez des oiseaux ?

— Leurs chants, pardi ! »

Un tumulte monta dans la populace présente.

« Que voulez-vous dire par là ? s'indigna l'agent.

— Rien de plus que ce que je n'ai déjà pu prononcer ! Je propose contre rémunération de faire découvrir différentes mélodies interprétées par l'ovipare vertébré de votre choix.

— Vous voulez dire que cette chose contient des oiseaux ? demanda-t-il en pointant la roulotte de la pointe de son crayon.

— Ni plus, ni moins.

— Et qu'est-ce qui peut me le certifier ?

— Allons, voulez-vous essayer ? »

Sommaire

Sommaire

Le policier resta un instant dubitatif, puis acquiesça face aux regards incessants que lui lançaient les personnes rassemblées autour d'eux.

« Avez-vous une préférence pour l'oiseau qui exécutera son chant ? questionna Horace tout en s'approchant de la carriole.

— Eh bien, vous avez parlé de… D'un pi tout à l'heure, n'est-ce pas ?

— D'une pie, corrigea-t-il.

— Ainsi soit-il. »

Horace sortit de la poche intérieure de sa redingote une baguette de direction semblable à celle d'un chef d'orchestre. Le public n'en fut que plus amusé par cette énième mise en scène de sa part.

« J'aurais besoin que vous prononciez quelques paroles, annonça Horace.

— Quelques paroles ? répéta l'agent en fronçant les sourcils.

— En effet ! Répétez après moi : *tcha-ka, ké-tcha, hia-ka-tcha.*

— Pourquoi donc, Diable, devrais-je dire ces sornettes ?

— Pour parler l'oiseau ! »

Quelques personnes dans la foule éclatèrent de rire. Le tableau semblait absurde mais toujours plus de monde venaient à se joindre au spectacle, la circulation se faisant de plus en plus difficilement dans la rue commerçante.

« Actuellement, les pies sont bien silencieuses, continua le chef d'orchestre. Si vous souhaitez les faire chanter, il faut le leur dire ! Malheureusement le français de ces

dernières est un peu rouillé, c'est pour cette raison que je vous sers d'interprète. Allez, répétez après moi : *tcha-ka, ké-tcha, hia-ka-tcha*. »

Peu sûr de lui, l'agent baragouina quelques syllabes hasardeuses avant qu'Horace ne l'arrête.

« Non non non, fit-il amusé. C'est *tcha-ka, ké-tcha, hia-ka-tcha*. »

L'homme à l'uniforme kaki commença à s'empourprer tandis qu'une nouvelle vague de rires s'emparait de la rue. Il finit par déglutir et à sortir les paroles voulues.

« *Tcha-ka, ké-tcha, hia-ka-tcha* ! », hurla-t-il.

Il s'en suivit des jacassements aigus émanant de la petite roulotte ainsi qu'un tonnerre d'applaudissements. Horace se découvrit et fit passer son haut-de-forme dans la foule, chacun le remplissant à son tour de quelques pièces.

« Bravo ! On dirait que vous vous débrouillez très bien en langues animales. », s'inclina-t-il en direction de l'agent de police.

Ce dernier, hébété, ne sut que répondre et se contenta d'ouvrir et fermer sa mâchoire, sans qu'aucun son ne sorte pour autant. En s'approchant de l'homme en uniforme, Horace récupéra son couvre-chef qui continuait de passer de main en main et lui tendit une poignée de pièces – directement prélevée de la recette de son spectacle.

« Cela devrait suffire pour couvrir les besoins d'Edgar dans les prochains jours. Il est extrêmement fatigué, il serait bon de le mettre au repos. D'ailleurs, si vous pouviez lui trouver des laitues ainsi que des betteraves, je vous en saurais gré. Vous ne pouvez imaginer à quel point il en est friand, le pria-t-il.

Sommaire

Sommaire

— C'est noté, répondit l'agent qui semblait peu à peu reprendre son teint naturellement blafard. Quel est votre nom ?

— Horace Laverne. Je passerai reprendre Edgar dans les deux ou trois prochains jours, acquiesça-t-il en acceptant la contravention qu'on lui avait rédigée. »

4

Une chambre avait été louée en son nom et le cocher s'y reposait. Il s'était assoupi plus longtemps qu'il ne l'avait voulu : lorsqu'il rouvrit les yeux, l'obscurité l'avait surpris. Il extirpa alors une allumette qu'il gardait dans la poche gauche de son pantalon en velours et la craqua. Il fit ensuite flamber la graisse animale de la lampe à huile qui se trouvait sur sa table de chevet et consulta sa montre, tandis que d'une main experte il éteignait le brin de bois d'un geste vif avant qu'il ne le brûle. Il était dix-sept heures et quart. Pourtant, en se fiant à la luminosité, il aurait pu facilement rajouter quatre ou cinq heures de plus. Horace repensa ensuite aux énormes nuages noirâtres qui étaient recrachés par les diverses cheminées industrielles de la cité. Sous un certain seuil de luminosité la lumière ne parvenait sans doute-t-elle plus à traverses ces amas.

« Mécanique, la ville usine », se souvint-t-il.

Il avait aussi réservé un repas dans la même auberge, et son ventre lui indiquait qu'il était peut-être temps de le réclamer. Il passa dès lors ses souliers ainsi que son blouson avant de quitter son antre de repos, laissant le reste derrière lui.

La taverne était presque vide en cette fin d'après-midi. Seuls quelques hommes en train de jouer à un jeu de carte étaient assis à une table plus lointaine. Horace alla directement s'asseoir au comptoir et à sa vue, le patron comprit qu'il désirait dîner. Une assiette creuse contenant un liquide rougeâtre agrémenté de morceaux de viande lui fut apportée dans les minutes qui suivirent.

« Vous êtes l'homme avec les oiseaux ? » lui demanda une voix près de lui.

Il n'avait pas remarqué l'adolescent qui se trouvait à ses côtés. Était-il déjà présent lorsqu'il s'était assis ? Il ne lui semblait pas.

« Lui-même », répondit le concerné en trempant une tranche de pain gracieusement fournie dans son potage.

Voyant que le jeune homme restait à ses côtés sans mot dire, il semblait bon selon Horace de lui demander ce qu'il faisait là.

« Que puis-je pour toi ?

— Je vous ai vu dans la rue tout à l'heure, vous êtes un magicien, pas vrai ? »

Pendant un long moment, Horace ne répondit rien, se contentant de s'occuper de son assiette qui se vidait peu à peu.

« Qu'est-ce qui te fait dire ça ? le questionna-t-il après avoir finement vérifié si personne ne les écoutait.

— Votre " parler oiseau ", c'était une formule, je le sais.

— Comment peux-tu en être certain ?

— Je le sais, s'insurgea-t-il.

— Tu *penses* savoir, mais tu ne peux rien prouver.

Sommaire

— Ai-je tort ? »

Horace fut étonné d'une telle verve venant d'un être âgé d'une quinzaine d'années à peine.

« Que contient vraiment votre roulotte ? revint-il à l'assaut.

— Un lit, un essentiel de toilettes, quelques provisions et d'autres affaires personnelles.

— Et les oiseaux alors ?

— Il n'y a pas d'oiseaux. Il n'y a plus d'oiseaux. Du moins, plus ici. Ils ont quitté Mécanique, ils ont quitté la région. Mais je pense que je ne t'apprends rien. »

Le garçon se tut. Mécanique n'était pas reconnue pour sa biodiversité, seuls les spécimens apprivoisés restaient en ville. Les autres la quittaient, en émigrant ou en cessant tout simplement de vivre.

« Comment t'appelles-tu ? demanda Horace qui fit signe au tavernier qu'il était prêt à passer à la suite du repas.

— Bastien.

— Eh bien Bastien, pourquoi toutes ces questions ?

— Je m'intéresse à la magie..., avoua-t-il.

— Grand bien te fasse.

— Je veux quitter cette ville.

— Je ne peux que t'encourager si tel est ton souhait. »

Le dénommé Bastien déglutit. La discussion tournait en rond, le magicien semblait ne se soucier que de peu de ses sous-entendus.

« Avez-vous besoin d'un apprenti ? se risqua-t-il.

— Non. »

La réponse ne s'était pas faite attendre, sans doute l'avait-il déjà préparée.

« Pourquoi donc ? gémit Bastien.

— Edgar a déjà bien du mal avec un seul homme à son bord. Cela serait le tuer que d'accepter un second passager, répondit-il tout en récupérant l'assiette de poitrine de bœuf et de patates que lui tendait le tavernier. Ah, et Edgar est mon cheval, rajouta-t-il pour éclaircir les choses tandis que son couteau pénétrait dans la viande saignante.

— Je peux vous être utile..., murmura le jeune homme. »

Horace crut avoir mal entendu.

« Pardon ? fit-il.

— Je peux vous être utile, se répéta le garçon avec cette fois-ci plus d'assurance.

— Et comment donc ? s'amusa le magicien.

— Je vous ai venu venir chez l'apothicaire, M. Vernin a refusé de vous vendre ce que vous vouliez, mais je peux vous l'avoir.

— Comment as-tu... ? s'étonna Horace.

— J'y suis apprenti, tout comme je le suis en alchimie. J'ai entendu votre conversation alors que j'étais dans l'arrière-boutique. J'ai tout de suite su que vous n'étiez pas qu'un simple voyageur. Je peux vous fournir ce que vous étiez venu chercher.

— Et quand penses-tu pouvoir le faire ? s'enquit Horace dont l'intérêt avait soudainement été suscité.

— Maintenant. »

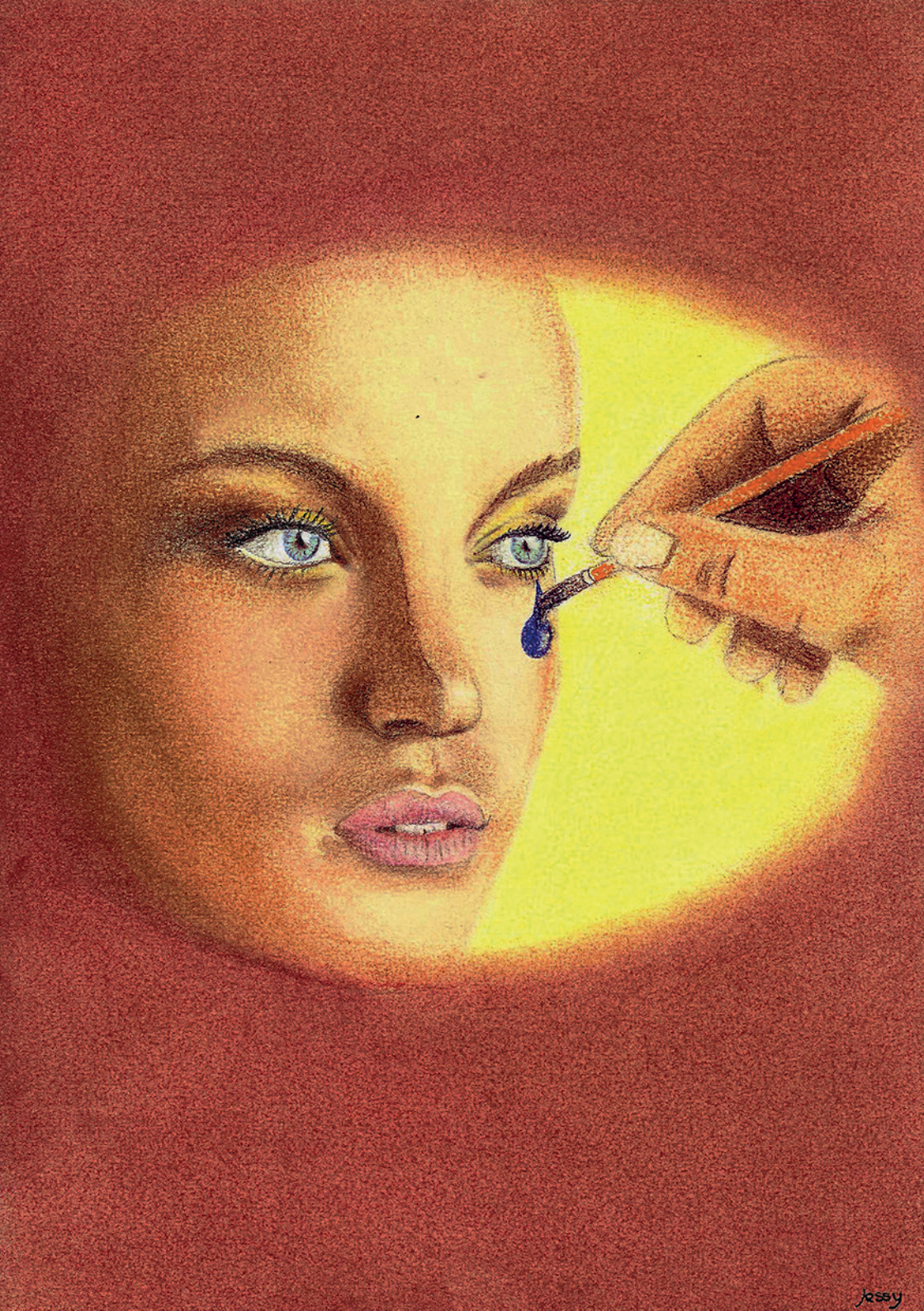
Sommaire

Sommaire

Le garçon souleva un cartable qui était jusque-là à ses pieds et le posa sur ses genoux. Il devait être assez vieux – le cuir était déchiré par endroits –, mais toutefois toujours assez résistant si l'on se fiait aux magnifiques boucles d'argent de ce dernier. Bastien les défit et en extirpa quelques fioles aux étiquettes usées qui étaient soigneusement rangées dans des compartiments séparés. Le cocher reconnu certains des flacons qu'ils recherchaient, mais d'autres lui étaient inconnus.

« Eh bien Bastien, il semblerait que je doive récupérer Edgar plus tôt que prévu. Le pauvre ne risque pas d'apprécier, se plaignit Horace en portant un morceau de viande piqué de sa fourchette à ses lèvres. Tu prépares tes affaires ? »

NOUVEAU MONDE
N° 3 – Livre 1
Janvier 2014
Complétez votre lecture avec
le Livre 1 de
Nouveau Monde N° 3


Jessy

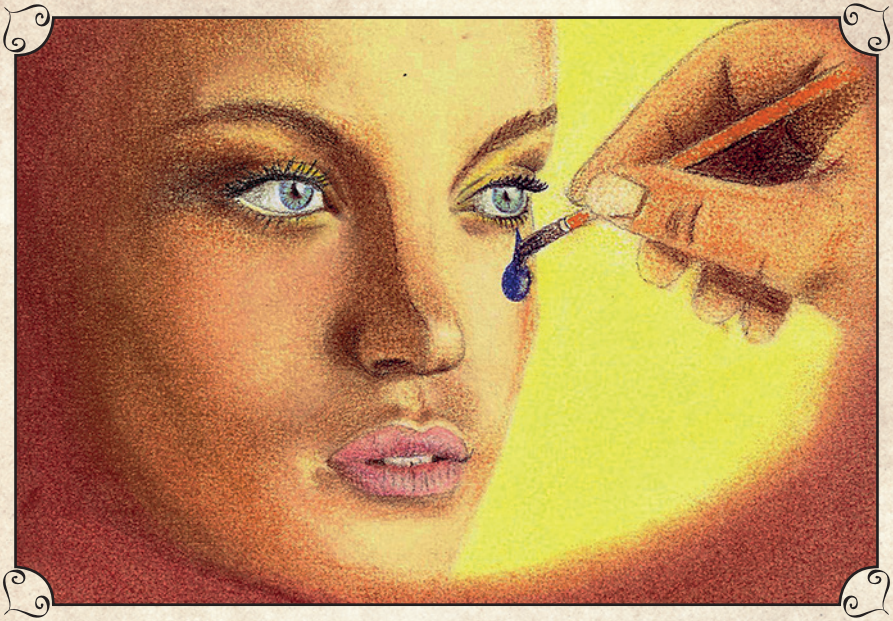
Le Modèle

M'Isey

Illustration

Jessica Bollinger

http://lemondedejessy.over-blog.com/



Monsieur L. s'énervait.

Laure le connaissait bien, depuis le temps qu'elle posait pour lui. Cette toile lui résistait et il perdait patience.

— Faisons une pause, proposa-t-elle. Je vais faire du thé.

Il maugréa, mais posa son pinceau. Le petit bonhomme lui obéissait toujours. Elle s'enveloppa dans un châle gigantesque, aux couleurs chaudes et aux motifs irréguliers, tissés à la main. Monsieur L. l'avait ramené d'un voyage en Syrie. C'était plus proche du tapis que du châle, c'était disgracieux au possible, mais cela tenait chaud. Il venait d'ouvrir la fenêtre de la mansarde, pour aérer. L'odeur de renfermé s'installait vite dans l'atelier, si bien qu'il avait pris l'habitude d'ouvrir l'unique fenêtre à chaque pause, même en plein mois de février.

Sommaire

Laure avait mis l'eau à chauffer, et elle servit le thé lorsque le peintre vint s'asseoir près du chevalet, maugréant encore, les pensées entièrement tournées sur cette œuvre dont il n'arrivait pas à tirer ce qu'il voulait. Elle s'emmitoufla dans ce châle qui valait certainement une fortune : il le rangeait soigneusement lorsqu'elle s'en allait. Mais rien ne semblait trop beau pour son modèle. Le petit homme avait beaucoup voyagé, mais aujourd'hui il ne lui restait que cet espace sous les toits, et quelques objets de valeur qu'il se refusait à vendre. Laure était probablement le seul être vivant qu'il côtoyait encore. Cette triste situation était peut-être la clé de son génie. Il y avait dans ses toiles un désespoir récurrent, mais aussi une volonté sans faille.

Ils burent en silence, Laure n'osant pas perturber les pensées de l'artiste.

Puis la séance reprit, sans un mot de plus.

Nue et immobile, Laure sentit le froid l'attaquer durant quelques minutes, puis elle l'oublia. Sa pose avait quelque chose de mystique, essentiellement à cause de son regard levé. Mais ses mains se tendaient vers le sol, comme pour s'y raccrocher. Et c'est précisément cette dualité que monsieur L. , perfectionniste, n'arrivait pas à retranscrire sur la toile. Du moins pas comme il le voulait.

Les peintres de salons le détestaient. Ses coups de pinceaux acérés, ses couleurs violentes et chaudes, n'étaient pas dans l'air du temps. Ceux-là même qui étaient décriés il y a encore cinq ans, Monet en tête, affichaient un mépris quasi bourgeois pour les œuvres trop brutes, et trop riches à la fois, du petit homme. Ainsi allaient les courants. Monsieur L. paraissait insensible aux critiques. En vérité, il semblait ne pas les entendre. Ne pas savoir

qu'il y avait des appartements sous sa mansarde, et une ville autour de ces appartements. Aurait-il seulement exposé une seule toile, si Laure ne s'en était occupé ? Elle émergea de ses pensées en entendant un nouveau marmonnement du peintre. Celui-ci quitta soudain sa toile pour s'approcher d'elle. Il tendit le pinceau vers sa joue. D'un regard, il lui demanda la permission.

— Allez-y, dit Laure.

Elle sentit le pinceau lui caresser la joue. Elle devina la forme d'une larme stylisée. Pierrot étrange.

Mais cela ne plaisait pas à l'artiste. Trop facile. Délicatement, timidement, il essuya la joue de sa modèle avec un mouchoir propre. Puis, gêné, il quémanda du regard la permission de recommencer. Laure sourit. Aussitôt, le pinceau glissa sur son cou et son épaule, écrivant dans une langue abstraite toute l'histoire incomprise de son personnage. C'était encore hésitant. Monsieur L. s'arrêta, saisit son mouchoir, mais se ravisa. Il changea de teinte, et reprit son arabesque. Laure ne distinguait rien, mais elle devinait, au contact du pinceau, l'esprit de ce qui se dessinait.

Lentement, l'histoire prenait son sens. Sans mot, sans figuration. C'était abstrait, c'était illogique, mais l'idée du peintre prenait vie. Laure n'était plus le modèle, elle était la toile. Elle était l'œuvre. Monsieur L. changea de palette, et chercha de nouveaux tons, en accord avec la peau de son modèle. Puis il reprit, corrigea encore, continua, et enfin il retourna devant sa toile, frénétique, pour retranscrire et achever tout cela. C'était son chef d'œuvre, sans l'ombre d'un doute. Jamais image ne fut aussi saisissante, jamais n'eût-on autant envie de lui tendre la main, comme à une personne de chair.

Le matin allait poindre lorsqu'il posa enfin ses pinceaux. Il n'avait proposé aucune pause à Laure depuis la veille, et elle n'en avait pas demandé.

Honteux, il saisit le châle et vint le lui tendre. Elle ne réagit pas.

Cette vie, toute cette vie dont sa toile était dotée, elle l'avait volée à son modèle.

Sommaire

Laurent
Dragon
2014

Immobile

Elodie Serrano

http://lanatomieduloupgarou.blogspot.com/

Illustration

Laurent Dragon

http://laurent-dragon.oniriades.com

L'obscurité s'étend à mes pieds, mais déjà les rayons de l'aurore réchauffent ma tête. Pourtant, je tourne résolument le dos au soleil. Je n'ai pas vraiment le choix. Je suis installé au sommet de la colline, de là je peux observer le village plus bas. Et écouter, attentif. Je reste immobile, l'agitation n'est pas ce qui me caractérise. Mon rôle ? Surveiller. Je suis le guetteur éternel.

Parfois, les membres de la tribu viennent me visiter. Ils se marient, me confient l'âme d'un défunt, ou veulent que je bénisse un enfant. Je suis leur témoin. Bientôt, ils m'amèneront un nouveau-né. Pour l'instant, je n'entends que les hurlements étouffés d'une femme qui souffre. Je reconnais la voix de Niniaë. Ce matin, un homme va devenir père.

Soudain, la tonalité change. Niniaë s'est tue. Un bébé crie à sa place. Fille ou garçon ? Comment savoir ? Je le découvrirai quand ils me le présenteront.

Cet isolement me pèse. Comment leur en vouloir pourtant ? Je ne suis pas l'un d'eux. Ils sont venus à moi, à la recherche d'un être pourvu du don, qui saurait communiquer avec les esprits protecteurs pour eux. Ils ont vu la marque, le signe de ma connexion, alors ils m'ont emmené. Mais ils ne m'ont pas inclus dans leur quotidien. Non, ils m'ont installé ici, au sommet de cette colline.

Seul.

Ici, je les attends.

Le temps coule lentement sur moi. Mon existence est rythmée par leurs visites, mais elles sont si rares. Ils ne m'ont jamais amené l'enfant. Fille ou garçon ? Je ne le saurai pas ; ils ne bénissent pas les bâtards. J'ai l'impression que c'était hier, et pourtant.

Le soleil et les saisons sont mes seuls repères. J'ai compté les jours, au début de ma nouvelle vie. Je suis au bon endroit pour voir le soleil se coucher et le sentir se lever. Je peux leur reconnaître cela, la vue est belle. Il y a le village, bien sûr, la fumée qui s'élève en volutes, la vie. La forêt aussi, avec parfois des cerfs qui s'aventurent en lisière. L'horizon, enfin, plein de promesses, de souvenirs aussi, de ma venue, de mon existence d'avant, de mes frères restés là-bas.

Je suis là depuis tant d'années, la lassitude a fini par vaincre. J'ai arrêté de compter, de m'émerveiller. Je me contente de fixer cet horizon. Et j'écoute, essayant de saisir des bribes de leur vie.

Sommaire

Une petite fille que je ne n'avais jamais vue auparavant me rend visite depuis quelques temps. Je reconnais tous ceux que j'ai rencontrés, ma mémoire est pleine de leurs visages. Mais le sien, rond, couvert de cheveux d'un blond si rare dans sa tribu, il m'était inconnu.

La bâtarde.

Marie.

Cette enfant est audacieuse. M'approcher sans raison, c'est risquer de s'attirer les foudres des esprits. Ils n'apprécient guère d'être dérangés. C'est en tout cas ce que cette tribu croit et on aurait dû le lui apprendre. Marie me parle des animaux de la forêt, des fleurs qu'elle cueille, de sa mère, des autres enfants qui l'ignorent. Elle me narre son quotidien, sa solitude aussi. Rejetée par tous, sauf par celle qui l'a mise au monde. Alors elle vient me voir. Elle se sent moins seule, et moi aussi. D'abord je la tolère malgré cet interdit millénaire, puis je commence à l'aimer. Marie est la seule à ne pas me craindre.

« Non ! »

Je hurle, mais elle ne m'entend pas.

Un pied qui dérape.

Un cri qui résonne.

Une chute.

Un bruit sourd.

Marie gît à mes pieds, inconsciente. Ce sang, tout ce sang. Il s'enfuit, il quitte son corps. Et le sol, avide, qui s'en repaît comme il boit l'eau du ciel. Son cœur s'est arrêté de battre.

J'aimerais pouvoir détourner mon regard d'elle. Je voudrais crier ma rage, extérioriser cette tempête intérieure. J'en suis incapable. Alors je pleure, en silence. Même ma souffrance ne peut vaincre mon mutisme. La solitude, sournoise, fait son retour. J'avais oublié le goût amer qu'elle laisse dans la bouche. Il a suffi d'un instant.

Un hurlement, comme au premier jour. Des larmes, celles de Niniaë. Comment les retenir ? Sa fille, son unique enfant, est morte. Dans ses bras, il ne reste qu'un cadavre ; son âme l'a déjà quittée. Ô ironie du sort, il avait fallu qu'elle meure par moi. Moi qui aurais tant voulu bénir son existence, si seulement les hommes ne l'avaient pas punie pour n'être pas née dans le lit du mariage.

Condamnée à porter la responsabilité pour le crime de ses parents.

Pourquoi ? Pourquoi Marie avait-elle bravé l'interdit ?

Comment savoir ? Pourtant, même si je ne veux pas l'admettre, au fond, je la comprends. Moi aussi, je serais parti à la recherche d'un ami si j'en avais été capable.

J'aurais voulu la dissuader. Pouvoir lui défendre de monter sur mes épaules.

« Ne fais pas ça ! C'est dangereux ! »

Mais je suis muet. Rien ne franchit mes lèvres absentes. Je suis figé. Comment lui faire entendre raison ? Quel enfant écoute ? Aucun ! Marie est tombée. Elle a glissé contre ma peau polie par les ans. Une arrête à mes pieds l'a reçue. Le seul angle de mon corps. Elle s'y est ouvert la tête. Son sang a ruisselé sur moi. Il n'a cessé de couler jusqu'à ce qu'elle s'éteigne.

Sommaire

Sommaire

« Meurtrier ! »

Sa mère hurle, elle me frappe de ses poings impuissants. Elle se trompe. Ce sont les hommes, ses frères, qui l'ont condamnée en ne la présentant pas aux esprits, en lui refusant une protection qu'ils lui auraient offert avec joie. Pas moi. Je ne suis qu'un témoin, impuissant, immobile. J'aimerais pouvoir le lui dire, mais c'est impossible. Alors elle pleure et moi avec elle. Mais elle ne le voit pas, aveuglée par sa douleur.

Le lendemain, ils viennent confier son âme aux esprits. Ils se décident enfin à me l'amener. Ils n'ont pas voulu me confier sa vie alors ils m'offrent sa mort. Hypocrites.

Ils espèrent ainsi racheter leur faute. Trop tard. Les esprits accepteront Marie, car elle est innocente, mais ils sont rancuniers. Si les hommes leur avaient confié sa vie, ils auraient su la protéger, ils auraient amorti sa chute. Elle vivrait.

À ce moment, la tribu voit mes larmes. Ces larmes qui ne cessent de couler depuis le drame. Ils s'écrient, effrayés :

« C'est un signe ! Les esprits sont en colère. Nous sommes condamnés ! »

Ils ont raison ; pour les punir, les esprits les ont abandonnés.

Après tout, qui a déjà vu une pierre pleurer ?

NOUVEAU MONDE
11 nouvelles à dévorer :
lisez notre numéro 2 !
Vianney 04/13
Nouveau Monde N°2 - Juillet 2013

LEO MANSO
DAVID HOCKNEY et ANDRÉ EMMERICH

Eugenia

Dingyu Xiao

http://artblog06.deviantart.com/

Illustration

Berman Jeff

Licence Creative Commons

Sommaire

1

Station spatiale Hemera-2, en orbite autour de Titan…

Bureau du Pr Abhishek, dans une des cliniques privées du groupe Eugenia.

Sur la table en bois de merisier du professeur trône une petite sculpture chromée représentant une déesse aux bras tendus, le symbole de la compagnie.

À travers la large baie vitrée de son bureau, se dévoile le paysage urbain suffisamment bien aménagé pour ne pas paraître dense ou étouffant. Les immeubles et les parcs s'étirent sur plusieurs kilomètres, semblant remonter lentement vers le ciel. C'est un effet d'optique crée par

la mégastructure de la station orbitale, qui a la forme d'un Tore de Stanford.

Ce matin-là, comme pratiquement tous les jours de la semaine, le professeur reçoit en consultation un couple désireux d'avoir un enfant.

— Monsieur et madame Lamarr, dit le professeur d'une voix douce, je sais que comme tous les parents, vous souhaitez offrir le meilleur départ possible dans la vie à votre futur enfant.

— Oui, répond le futur père. Un ami à moi m'a conseillé votre expertise. Sa fille a aujourd'hui quatre ans et elle excelle dans tous les domaines, vraiment. Nous voulons la même chose pour notre futur enfant.

Le professeur réajuste ses petites lunettes sur son nez tout en feuilletant quelques fichiers sur sa tablette souple.

— Nous avons différents protocoles à vous proposer, dit-il. Tout dépend de ce que vous désirez pour…

— Nous voulons le meilleur de ce qu'Eugenia peut offrir, l'interrompt M. Lamarr. (À mi-voix :) le tarif ne sera pas un problème.

— Très bien, fait le professeur en hochant la tête. Pour vous, nous avons le programme Prometheus-IV. Il est tout récent, les résultats de nos essais cliniques ont été approuvés l'année dernière.

— Oui, j'en ai entendu parler.

— Ce programme comprend un screening pour 8606 maladies génétiques. Il bénéficie des toutes dernières avancées en matière d'adaptation à la gravité artificielle et de

Sommaire

Sommaire

lutte contre les mutations précancéreuses. Mais c'est au niveau des capacités intellectuelles que nous avons fait les progrès les plus spectaculaires. En moyenne, chez les sujets bénéficiant du programme, le quotient intellectuel est amélioré de 55 points.

Mme Lamarr hoche la tête en entendant ce dernier chiffre. Elle regarde son mari, qui affiche un air tout aussi satisfait.

— Et les risques ? Demande M. Lamarr. Nous voudrions connaître le pourcentage « d'échecs ».

— Bien sûr. Laissez-moi vous rassurer en vous affirmant que le taux d'anomalies a encore été abaissé par rapport au protocole Prometheus-III. Mais dans tous les cas, la compagnie garantit le remboursement intégral des frais si jamais vous deviez faire face à un... *accident.*

Monsieur et Mme Lamarr se regardent d'un air compréhensif.

— Très bien, fait le mari. Je ne vois aucune raison de ne pas prendre ce programme.

— Alors, c'est décidé, fait le professeur d'une voix enthousiaste en reposant sa tablette.

— Comment s'organise-t-on pour toute la... procédure ? demande Mme Lamarr avec une pointe d'inquiétude.

— C'est très simple, répond le professeur d'une voix rassurante. Pour vous, tout se passe comme une FIV normale. Nous recueillerons les spermatozoïdes de monsieur d'un côté, et les ovules de madame de l'autre. Puis nous nous chargerons de l'encodage des gènes de votre futur bébé. On vous donnera une carte avec 566 paramètres que vous pourrez modifier à votre guise, comme la cou-

leur des yeux et des cheveux, la structure du visage, etc. Ensuite, une fois que tout le bagage génétique aura été encodé dans l'embryon, il sera à nouveau implanté dans l'utérus de madame. Le reste de la grossesse se déroule comme n'importe quelle autre grossesse. Et surtout, aucun voyage spatial durant votre grossesse. Pour éviter d'irradier votre bébé et entraîner des mutations non désirées, bien sûr.

M. et Mme Lamarr posent encore de nombreuses questions au professeur Abhishek, mais au fond d'eux-mêmes, ils sont déjà convaincus depuis longtemps. Ils quittent le bureau du professeur après lui avoir serré chaleureusement la main, satisfaits des réponses offertes par Eugenia et rassurés d'être partis d'un bon pied pour leur futur enfant.

2

Vingt ans plus tard...

Station orbitale Hemera-5.

Université de Valchek...

James Adwale regarde autour de lui dans l'amphithéâtre. Il y a bien peu de monde en ce matin du trois mars. Quelques visages familiers un peu endormis. Il reprend une gorgée de son café bas de gamme pour se reconcentrer sur le cours en question. Il sait qu'il ne doit pas faire l'impasse sur la macro-économie des sociétés industrielles de la ceinture d'astéroïdes.

Sommaire

Sommaire

Le Concours est dans maintenant trois mois. C'est le rêve de James depuis toujours. Il sait qu'à la clé, il y a un poste prestigieux au ministère des Finances. Il sait aussi que le Concours est très sélectif : dix-huit personnes seront reçues sur les mille qui le présentent.

Trop de fois, il a entendu les autres prêcher : « Tu n'y arriveras jamais », « C'est trop difficile », « Ce n'est pas pour toi, c'est impossible ».

La raison : son *bagage génétique*. Ses parents ne pouvaient lui offrir qu'un programme génétique de base, le strict minimum pour survivre à la faible gravité et aux radiations spatiales des Colonies. James n'a pas pu bénéficier des améliorations intellectuelles offertes par les programmes premium d'Eugenia. Des améliorations dont disposent pratiquement tous ses concurrents qui présentent le concours.

Même ses professeurs lui ont présenté le combat comme perdu d'avance. Trop d'informations à ingurgiter, trop de connaissances à maîtriser en un minimum de temps. Une tâche impossible pour un cerveau qui n'a jamais bénéficié d'un petit coup de pouce de la science.

Tout ça, James le sait très bien. Il essaie de ne pas penser trop souvent à son « handicap », et préfère se focaliser sur son travail, et la discipline.

Tous les jours depuis deux ans, c'est le même rituel. Il se lève à six heures du matin, revoit rapidement les cours de la veille au cours de son petit déjeuner, car il sait qu'il est important de réactiver les connaissances acquises récemment. Il se rend à la fac à huit heures, pour assister aux cours en amphithéâtre du matin. Une heure de pause à midi pour le déjeuner, puis il se rend directement à la

bibliothèque universitaire pour réviser jusqu'à dix-neuf heures. Il s'accorde alors une nouvelle pause d'une demi-heure pour se rendre à la piscine. Il mange rapidement puis retourne réviser jusqu'à minuit. Le soir, il préfère revoir des cours qu'il n'a pas lus depuis longtemps, ou bien des matières qu'il maîtrise mal.

Lors de ses séances de travail, il a toujours près de lui un petit minuteur. Afin de ne pas se laisser distraire, il se fixe des objectifs à court terme au sein de son programme quotidien. Comme finir tel exercice en un quart d'heure. Ou finir tel paragraphe en dix minutes.

Sur le mur de sa petite chambre d'étudiant, il a tracé une marque pour chaque journée de travail bien rempli. Sa plus grande fierté est de rajouter chaque soir un trait au feutre, signifiant que sa journée n'a pas été perdue en distractions inutiles. Il y a déjà quatre-cent-septante-six marques sur le mur de sa chambre. Quatre-cent-septante-six jours avec la même routine de travail, comme une mécanique parfaitement huilée. Dans l'emploi du temps de James, il n'existe ni jour férié, ni week-end.

À la fin du cours, James sort de l'amphithéâtre avec l'idée d'aller prendre un autre café. Il remarque un grand attroupement devant le tableau d'affichage numérique de la Faculté. Il reconnaît certains étudiants de sa promotion. Certains d'entre eux s'écrient :

« Les résultats du dernier concours blanc sont tombés ! »

En entendant ces mots, le sang ne fait qu'un tour dans la tête de James. Son coeur se met à battre violemment dans sa poitrine. Il se rapproche du tableau et parcourt du regard toutes ses lignes pour y rechercher son nom.

Sommaire

Sommaire

La déception le frappe sourdement. Il n'est que cinquante-quatrième au niveau national, et il est le cinquième de sa Faculté.

« Ben Lamarr est arrivé deuxième en national ! C'est le major de notre fac ! », s'exclament d'autres camarades.

Au milieu de la petite foule, James aperçoit la grande silhouette de Benjamin Lamarr, avec ses larges épaules, son visage souriant et ses cheveux blonds coupés court. Il reçoit de petites tapes sur l'épaule de la part de quelques-uns de ses camarades.

En silence, James fait demi-tour pour se diriger vers la cafétéria. Il peut en profiter pour y arriver avant les autres et gagner un peu de temps. Le Concours est dans trois mois, et il n'est pas encore à la hauteur.

« James ! »

Quelqu'un interpelle son nom. Il se retourne. C'est Léonie Pietrowski, une amie de promotion. Comme à peu près tous leurs camarades, Léonie a bénéficié à sa naissance d'un meilleur pool génétique que James. Mais elle ne cache pas son admiration pour le jeune homme qui parvient toujours à se hisser bien au-dessus d'elle, parmi les premiers de la promotion. Ça et son attitude toujours bienveillante à l'égard de James ne font planer aucun doute sur l'attirance de la jeune femme pour lui. James en a bien conscience, mais il sait qu'il n'a pas le temps de se consacrer à une relation amoureuse. Le Concours passe avant tout.

— James ! Cinquante-quatre, c'est un super classement !

Félicitations, fait-elle avec une joie sincère.

— Ouais, répond James sans grand enthousiasme.

— Hé ! Ne sois pas blasé comme ça. (Songeuse :) Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour avoir tes résultats !

— Oui, mais ça va, je suis content, ment James.

— Même si tu n'es pas reçu au ministère, d'autres administrations se battront pour t'avoir.

Il hausse indifféremment un sourcil.

— On mange ensemble ? propose Léonie avec un grand sourire.

James hoche la tête.

Dix-neuf heures. James se rend à la piscine de la fac pour y faire son kilomètre quotidien. Garder une bonne santé est aussi une des clés de la réussite. Il a remarqué que s'il se laissait aller, il tombait plus facilement malade, et souffrait d'insomnie.

Près du bassin, James retrouve Benjamin Lamarr qui est entouré de jeunes filles plus sculpturales les unes que les autres.

— Ah ! James ! l'interpelle Benjamin. Viens faire une petite course avec moi.

James refuse poliment, mais Benjamin insiste :

— Allez ! Je sais que tu viens t'entraîner ici tous les jours. Moi, je ne viens jamais. Tu vas gagner, c'est sûr.

Benjamin s'approche de James et lui pose la main sur l'épaule. Ben fait au moins une tête de plus que lui, et possède une musculature d'athlète. D'ailleurs, il s'amuse à contracter ses pectoraux saillants l'un après l'autre, ce qui fait bien rire ses copines.

Sommaire

Sommaire

James finit par accepter, à contrecoeur.

Tous les deux s'élancent.

Après le plongeon, James remarque que Ben a déjà deux mètres d'avance sur lui. Les puissants bras de son adversaire le propulsent à une vitesse prodigieuse. Il est rapidement hors d'atteinte.

Enfin arrivé de l'autre côté du bassin olympique, James tente de reprend son souffle en haletant bruyamment. Ben est déjà sorti de l'eau pour rejoindre son comité de fans.

— Belle course ! fait Ben. Pas de chance pour aujourd'hui, mais tu feras mieux la prochaine fois ! Au fait, tu viens à la soirée du Bureau tout à l'heure ?

Toujours pantelant, James secoue la tête.

— Je suis en retard sur mon programme, ajoute-t-il en guise d'excuse.

— Allez James, il y aura de belles chicks. Tu pourras choper à ta guise.

— Non vraiment, ce n'est pas possible ce soir.

— Tu ne fais que bosser, James. Tu vas finir par craquer à ce rythme. (Sur un ton léger :) Pète un coup juste ce soir, ça ne va pas te faire perdre des places !

Devant le refus de James, Benjamin cesse d'insister. Il lui fait un signe d'adieu et repart avec son cortège de jeunes filles affriolantes sous le bras.

Petit à petit, à son propre rythme, James fait ses longueurs dans le bassin. Ignorant la douleur dans ses articulations mises à mal par sa course perdue, il met un point d'honneur à terminer son entraînement journalier.

Léonie, Ben et tous les autres n'ont rien compris. Il ne s'agit pas seulement pour lui d'avoir un poste au ministère. Il veut prouver à tous qu'ils ont tort, leur faire ravaler leur fierté mal placée, leur montrer que quelqu'un qui est moins bien né qu'eux peut aussi réussir. Il n'a oublié aucun de ces regards supérieurs qu'on lui a lancés, ces phrases mesquines qu'on a dites dans son dos. Il veut prendre sa revanche sur la vie, et pour ça il ira jusqu'au bout.

Sommaire

3

Quatre mois plus tard...

Un quartier pauvre sur Titan.

La vieille ville est bâtie sur les flancs d'une immense cavité creusée dans la roche de Titan, d'une profondeur insondable. De petites alvéoles accrochées à la paroi, sont entassées les unes sur les autres dans un équilibre précaire. Chacune de ces petites cellules constitue une habitation pour une famille.

James Adwale est né dans ce quartier, où vivent les travailleurs des raffineries titaniennes depuis la colonisation de la lune. D'un pied sûr, il marche le long des étroites passerelles reliant chaque bloc, et sur lesquelles il avait l'habitude de jouer quand il était enfant. Même s'il n'est pas revenu dans le quartier depuis plus d'un an, il a l'impression de n'avoir jamais quitté cette atmosphère si familière.

Sommaire

Il sonne à la porte d'une vieille maison un peu isolée des autres par une large corniche de pierre.

La porte en métal rouillé s'ouvre.

— James, on t'attendait ! s'écrie un vieil homme au crâne chauve. Gemma ! Viens voir qui est là !

— Salut, papa, dit James.

Une vieille dame au dos courbé s'approche du seuil. Elle prend le jeune homme dans ses bras.

— Oh James, mon fils ! Tu nous as tellement manqués ! (remarquant la personne qui accompagne James :) Mais qui est donc cette charmante jeune fille ?

— C'est ma petite amie, Léonie, répond James.

— Bonjour, dit Léonie d'une voix douce. Je suis enchantée de vous rencontrer, monsieur et madame Adwale.

— Qu'est-ce qu'elle est belle ! Dit Gemma Adwale. Pourquoi est-ce que tu ne nous as pas parlé d'elle plus tôt, James ?

— Je voulais vous faire la surprise, voyons !

— Mais entrez ! Ne restez donc pas plantés là devant la porte ! fait le père.

— Tu as fini dix-septième au Concours, James ! lui dit son père tout en servant l'apéritif. Quand on a vu les résultats, on n'y croyait pas, avec ta mère !

— Moi non plus, je n'y ai pas cru, répond James avec un grand sourire. C'est mieux que n'importe lequel de mes concours blancs.

— Moi, j'ai toujours cru en toi, le coupe Léonie. (Aux parents de James :) Votre fils a vraiment travaillé comme

un fou pendant ces deux ans. C'est à peine s'il prenait le temps de manger et de dormir. Il mérite vraiment son classement. Plus que n'importe qui d'autre.

— Les choses ont toujours été plus dures pour James, dit Gemma. On n'avait pas de quoi payer un bon programme génétique chez Eugenia, et quand James était petit, il tombait si souvent malade, alors que les autres enfants étaient toujours en bonne santé. Mais regarde le maintenant (elle lui tâte l'épaule avec affection et fierté), il est devenu si fort. Ce qu'on lui a donné, il nous l'a rendu cent fois.

La vieille dame a du mal à réprimer ses souvenirs. Sa large bouche ridée tremble avec émotion, tandis que de grosses larmes coulent de ses petits yeux. Son fils se lève pour prendre sa vieille mère entre ses bras.

4

Deux mois plus tard...

Station orbitale Hemera-2.

Au ministère des Finances de la République de Titan.

James Adwale marche avec détermination en direction de l'accueil du ministère. Léonie, habillée dans un beau tailleur blanc, tente de le raisonner.

— Écoute James, ça ne sert à rien de faire ça maintenant.

— Je dois rester là et ne rien faire, à ton avis ! s'exclame James sans chercher à dissimuler sa colère. Ce qu'ils m'ont fait, c'est de la discrimination pure et simple !

Sommaire

— Je te comprends, mon chéri. Mais ils ne vont jamais te…

— Ils ont intérêt à m'entendre ! la coupe James en criant.

Tous les travailleurs du ministère se retournent vers lui, l'observant d'un air interloqué. James arrive devant le comptoir de l'accueil et interrompt la secrétaire qui est alors occupée par un coup de fil.

— Je veux voir votre responsable des ressources humaines ! ordonne James d'une voix forte.

— Je suis désolée monsieur, vous devez prendre rendez-vous…

— Maintenant ! rugit James. Je veux le voir maintenant !

— Calmez-vous monsieur, ça ne sert à rien de s'énerver…

Un homme vêtu d'un impeccable costume-cravate s'approche de la scène. Il doit avoir une quarantaine d'années, mais il en a peut-être beaucoup plus s'il bénéficie d'un programme de rajeunissement artificiel. D'une voix calme, il lance à la secrétaire :

— Que se passe-t-il ici, Julie ? Que nous veut ce jeune homme ?

— Il tient absolument à rencontrer le directeur Zheng. Mais il n'a pas de rendez-vous, et je lui répète que…

— C'est un problème que je pourrai régler aisément.

— Non, ne vous dérangez pas, monsieur le Conseiller. Ce n'est pas à vous de…

— Cela ne me dérange absolument pas, Julie. (À James :) Venez jeune homme, suivez-moi. Je vais voir ce que je peux faire pour vous.

Bureau du Conseiller Franco.

— Asseyez-vous, jeune homme. Je vous en prie. Je me présente, Andreï Franco, Conseiller du ministre. À qui ai-je l'honneur ?

— James Adwale.

— J'ai cru comprendre que vous aviez un petit problème avec notre directeur des ressources humaines.

— Parfaitement, répond James d'une voix colérique. J'ai droit à une explication.

— Je vous écoute, M. Adwale.

— J'ai été reçu dix-septième au Concours des hauts fonctionnaires. Mais le ministère m'a refusé le poste. Il a préféré le donner à un certain Benjamin Lamarr, qui n'est pourtant arrivé que dix-neuvième.

— Laissez-moi éclaircir ce malentendu : le ministère a dit qu'il recrutait dix-huit candidats du Concours. Il n'a jamais dit qu'il sélectionnait les dix-huit premiers du Concours. C'est une nuance qui prend ici toute son importance.

— Mais c'est absurde ! fulmine James. Vous vous moquez de moi ! À quoi ça sert de faire un Concours aussi dur, bourré de connaissances qui ne nous serviront jamais à rien, si c'est pour que le classement soit inutile à la fin ? (Silence, James reprend d'une voix froide :) Vous voulez mon opinion sur la question, M. Franco ?

— Je vous en prie, je serai ravi de l'entendre.

— C'est de la discrimination, purement et simplement. Vous ne m'avez pas pris parce que vous avez eu accès aux

Sommaire

données d'Eugenia sur les profils génétiques des candidats. Vous avez vu que mon profil génétique n'était pas aussi parfait que le sien, alors vous avez préféré le prendre lui. Sans tenir compte des résultats de ce Concours, qui n'est qu'une mascarade. C'est de la discrimination génétique, je pourrai vous attaquer en justice pour ça.

— Ce sont des accusations sans fondement, M. Adwale. Et laissez-moi y répondre avec franchise. Vos résultats au Concours sont effectivement excellents. Vous vous êtes surpassé, toutes mes félicitations. Mais ce job au ministère, il exige davantage de qualités que celles qui vous font réussir un concours. Vous aurez sous votre responsabilité des millions de vos concitoyens, et c'est une tâche dont vous ne pouvez vous imaginer l'ampleur. Le Concours à côté, c'est censé être de la rigolade. Vous avez gagné contre Benjamin Lamarr dans cette course du lièvre contre la tortue. Il s'est trop reposé sur ses capacités innées et mérite certainement qu'on lui remonte un peu les bretelles. Mais vous, vous avez atteint votre limite, votre maximum. (Après une pause.) Il faut que vous compreniez une autre chose : le Concours, il ne s'agit pas simplement de le réussir. Mais il faut aussi le réussir avec *facilité*. Montrer qu'on en a encore beaucoup en réserve. Vous êtes très brillant, James, vous avez accompli des miracles avec le peu que la vie vous a donné, mais vous ne pouvez pas réussir dans ce job. Si vous avez autant sué pour le Concours, alors ce job vous assèchera en moins de deux. Croyez-moi, c'est une faveur que l'on vous fait.

James sort du bureau du Conseiller un peu hébété, comme s'il venait d'être mis KO sur un ring de boxe.

Il passe devant un service du ministère, et derrière une large vitre, reconnaît la grande silhouette de Benjamin

Sommaire

Lamarr dans son costume de bureaucrate. Une bouffée de colère l'assaille immédiatement. Il lui vient à l'idée de s'en prendre physiquement à celui qui lui a volé son poste. Toute la frustration, l'injustice, et surtout le profond sentiment d'impuissance qui se sont accumulés en lui sont sur le point d'exploser. C'est alors que le regard de Ben Lamarr croise le sien. Ce dernier aperçoit James, mais sans vraiment le reconnaître. Il promène son regard de chien battu un peu partout dans la pièce, sur la série de chiffres sans fin qui défile sur les écrans muraux, et sur les visages de ses collègues qui le pressent de travailler plus rapidement. Ben Lamarr, en dépit de ses gènes supérieurs, est complètement débordé par cet environnement dont il n'avait guère imaginé l'hostilité.

La colère cède peu à peu le pas à la pitié dans le coeur de James. Il n'en a pas encore fini avec ce monde cruel. Il va rejoindre Léonie, qui l'attend près de l'accueil. Dans sa tête, il imagine déjà un plan qu'il pourra mettre à exécution pour prendre sa revanche sur tous ceux qui lui ont fait du tort. Ce n'est qu'une question de temps. Sa volonté triomphe toujours.

5

Quinze ans plus tard...

Une clinique d'Eugenia sur Hemera-2.

Le professeur Abhishek s'apprête à recevoir ses prochains clients. Il regarde sur son emploi du temps, et s'aperçoit qu'il s'agit de personnages importants travail-

lant pour le gouvernement. Avec précipitation, il sort de son bureau afin d'aller les accueillir personnellement.

— Monsieur le Conseiller Adwale ! s'exclame-t-il en apercevant le couple en question. C'est un honneur pour moi de vous proposer les services d'Eugenia ! (Tout en serrant la main de Léonie Pietrowski-Adwale :) Enchanté, madame. (Les accueillant à bras ouverts dans son bureau :) Asseyez-vous, je vous prie.

— Professeur Abhishek, prononce James Adwale, vous avez une très bonne réputation dans le domaine. Le président, plusieurs ministres, des grands chefs d'entreprise dont je tairai les noms : nombre de personnages distingués m'ont conseillé votre expertise.

— C'est trop d'honneur que vous me faites, monsieur le Conseiller. Que puis-je donc faire pour vous et votre épouse ?

— Ce que vous faites pour tous les couples qui viennent vous consulter. Nous voulons le meilleur pour notre enfant à venir.

Le professeur Abhishek tourne son écran tactile en direction de James et Léonie. Il leur montre l'impressionnant configurateur génétique d'Eugenia. Tous les paramètres modifiables sont listés dans des tableaux complexes.

— Si vous recherchez la pointe de la technologie, je vous conseille le programme Prometheus-VII. Il vient de sortir l'année dernière. Il permet une amélioration de soixante points sur…

Et tandis que le professeur Abhishek se met à décrire sur un ton enthousiaste les différents progrès offerts par le nouveau programme génétique d'Eugenia, James Adwale l'écoute avec la plus grande concentration, tout en

hochant la tête. Il est de plus en plus convaincu qu'il est de son devoir d'épargner à son futur enfant tous les obstacles qu'il a lui-même connus pour en arriver là où il est aujourd'hui…

Il jette un regard dans la direction de Léonie. Elle lui sourit en retour.

Sommaire

Une femme comblée

Éric Colson

https://www.facebook.com/eric.colson.184

Illustration

Belokopytov Mark

Licence Creative Commons

Le matin venait de se lever, et avant même d'ouvrir les yeux, je savais que la journée serait pourrie. Ma langue était gonflée et si sèche qu'elle collait au palais, mon estomac donnait des signes de faiblesse, et si je me levais trop vite, j'étais certain de finir la tête dans la cuvette. Pour couronner le tout, un ronflement sonore faisait vibrer mes tympans. Ça commençait mal, très mal.

Un casque à pointes, avec les clous à l'intérieur. À peu de chose près, c'était ce que je ressentais au niveau du crâne. Mais quelle idée avais-je eue de tant boire la veille au soir. D'ailleurs, pourquoi m'étais-je soûlé ? Il me fallut plusieurs secondes, et quelques efforts de concentration, avant de me souvenir des fracassantes révélations faites la veille dans l'après-midi par Papa sur son lit de mort. Mais ne devrais-je pas plutôt dire désormais « père adoptif » ?

Entre autres, j'avais enfin appris la raison de nos différences physiques. Non pas qu'elles ne m'aient jamais per-

Sommaire

turbées, car j'avais eu bien d'autres chats à fouetter et de gueuses à caramboler, mais il était certains faits que je ne pouvais ignorer. Papa était si petit qu'un nain aurait mangé sur sa tête, alors que j'égalais en taille les géants du Nord; sa peau avait la teinte olivâtre des presque-morts des catacombes de Gurps tandis que la mienne était d'un beau noir d'ébène; ses cheveux étaient rares comme les arbres des contrées du Sud, et les miens se regroupaient en une splendide crinière.

Une fois ou deux tout au plus, le doute me conduisit à questionner ma nourrice, espérant ainsi lui arracher le secret de mes origines. Malheureusement, elle perdit la parole lors de l'une de nos discussions animées. Était-ce ma faute si la mâchoire de Nounou s'était refermée d'un coup sec sur sa langue, avais-je demandé à Papa? Étais-je coupable de sa chute, de son bras cassé et de la mort du petit chat? Quoi qu'il en soit, elle avait à chaque fois confirmé ma filiation. « Tu es le fils de ton père », répondait-elle quand je lui posais la question. Avec le recul, je me demande si Nounou n'ironisait pas. Mais c'était de bonne guerre.

Je prêtai peu d'attention aux autres aveux de Papa. Ils me semblèrent peu importants. Soi-disant, aurait-il été le dernier des mages noirs, le plus redoutable démoniste qui fut, le seul capable d'invoquer Byleth ou Amoymon. Étranges ces noms, pas trop de chez nous, avais-je pensé. L'avenir du royaume de Karpoch dépendait de moi désormais, m'expliqua-t-il. Mais à l'instant où il allait enfin révéler son effroyable secret, qui aurait fait de moi un grand démoniste, il expira. Dommage, ça semblait marrant. Avec le recul, peut-être même était-ce important?

Sommaire

J'oubliais. Peu avant de mourir, il tint à m'éclairer sur un sujet qui n'était pas des moindres. Dès que je fus en âge de m'émouvoir à la vue d'un téton, nous nous étions souvent retrouvés en compétition pour les plus belles filles du village. Elles n'étaient pas très nombreuses, il faut dire, et nous étions deux renards affamés dans un poulailler sans gardien. Papa effrayait les villageois, m'apprit-il. Ils craignaient les maladies, la famine, la sécheresse, la pluie, bref, tous les maux prêtés aux mages. Sauf que Papa était un mage noir : il invoquait les démons et c'était tout. Détruire les récoltes ? Contraindre une femme à nous désirer ? Il en était incapable, mais les villageois ne l'avaient jamais su. Les pères nous envoyaient leurs filles dans l'espoir de conjurer des sorts hypothétiques, aussi Papa ne démentait-il pas. Moi qui avais toujours été convaincu de posséder un attrait irrésistible, je tombais de très haut. Ne pas être le plus grand des mages noirs passait encore, mais ne pas être le roi de la gaudriole était la pire chose qui puisse m'arriver. Son secret m'aurait bien aidé.

Aussi, quand son dernier souffle quitta ses lèvres, je ne pus retenir des larmes de rage. Sans ce secret, les villageois m'enverraient-ils encore leurs filles ? Il fallut peu de temps pour obtenir la réponse à cette question. La nuit à peine tombée, ils montèrent au château, armés de leurs fourches et de leurs pieux, et m'en chassèrent sans plus de cérémonie. Comment avaient-ils appris que je n'avais pas hérité de la magie de Papa ? Qui leur avait vendu la mèche ? Était-ce le notaire avec ses yeux fuyants et ses sourcils broussailleux à éveiller les soupçons, ou était-ce l'avocat et ses paroles sirupeuses ? Avant de quitter en catastrophe le château, j'avais juste eu le temps de saisir une bourse remplie de quelques pièces d'or que je m'étais

empressé de dépenser à la taverne du Vieux Lion qui dort, le tripot en bas du port.

Pour oublier mes problèmes, je descendis un verre, puis deux, de cette eau-de-dragon si chère, très à la mode. Je m'apprêtais à commander un troisième verre, pour m'assurer de son goût infect, quand cette brunette surgit de nulle part. J'aurais pourtant juré un instant plus tôt qu'il n'y avait personne d'autre accoudé au bar. Une fine main sur une pinte attira tout d'abord mon regard. Puis mes yeux remontèrent un bras, des seins, un cou et s'arrêtèrent sur un joli minois au milieu duquel un large sourire m'était destiné. Et si finalement je disposais d'un réel pouvoir de séduction ? Peut-être tout n'était-il pas perdu ? Au diable les varices, me dis-je, et je me lançai.

Nous restâmes au bar des heures durant à rire, à boire et à chanter. On se toucha une première fois par inadvertance, puis vinrent les effleurements et enfin les baisers. Alors on but encore, et encore. Je me souviens de nous deux l'un contre l'autre, une fois la taverne fermée, à tituber dans les rues jusqu'à cette vieille bicoque où elle vivait seule entourée de ses chats. Ils étaient tous noirs, et portaient des noms étranges, mais avec ce que j'avais bu, il n'y avait aucun risque pour que cela puisse m'interpeller.

Et nous voici au petit matin, moi avec mon mal de crâne, et elle avec ses chats. De la nuit, seules quelques scènes de débauche me revinrent. J'avais d'autant plus de mal à m'en souvenir que les ronflements bruyants de la bougresse me déconcentraient. Je me retournai pour observer la source de ces grognements et je vis ce joli minois si peu contemplé lors de cette nuit d'amour. Elle était bien mignonnette, mais ce qu'elle pouvait être bruyante. Ses sifflements évoquaient ces étranges machines cra-

Sommaire

Sommaire

chant de la vapeur, des locomotives il me semblait, exposées il y a deux hivers à la foire de Gemaal'la.

Le soleil venait à peine d'apparaître derrière les collines, et déjà une faible lueur traversait les lamelles entrouvertes des persiennes. Peu à peu, la lueur devint clarté puis embrasement. Sur le sol, un doigt de lumière désigna les sous-vêtements de la brunette, retirés la veille avec empressement. Dieu qu'il était tentant de les passer.

Du temps où j'étais enfant, lorsque Papa s'absentait plusieurs semaines, ma nourrice me faisait porter des robes. Un jour, il rentra à l'improviste. Ce joli ensemble, à l'étoffe si douce, sembla curieusement lui déplaire. Curieusement, il mit fin à cette tradition ancestrale transmise à ma nourrice par son père. Nounou disparut de la maison quelques semaines. À son retour, elle portait de nombreuses traces de brûlures comme si elle avait séjourné des jours durant en enfer. Depuis cet événement, elle hurlait la nuit.

Je ne parvenais pas à détourner mon regard des sous-vêtements de la fille. Comme dévoré par la fièvre bleue, je voulais les toucher et les humer. Méfiant, je m'approchai de la brunette pour m'assurer de la profondeur de son sommeil. Arrivé à mi-chemin, mes narines croisèrent son haleine. Elle dormait, c'était sûr, pas besoin de vérifier, mais quelle horreur, son souffle avait l'odeur du souffre, des pieds, ou pire encore.

Je m'échappai du lit, et une minute plus tard la ravissante petite tenue était passée. Un bouclier de bronze me servit à évaluer mon allure. Par le grand Baltring, je ne pus m'empêcher de m'écrier, je me trouvais sublime d'élégance. Totalement décontenancé, je fis deux pas en arrière et aperçus alors deux yeux noirs de colère dans

Sommaire

un coin du miroir. Mon cri d'étonnement avait réveillé la gueuse. Furieuse, elle se redressa, et sa chevelure tourbillonna autour de sa tête comme animée d'une vie réelle. Sa peau devint mate et noire ; une musculature puissante apparut sous sa peau ; des veines épaisses se dessinèrent sur ses muscles ; ses yeux se remplirent de sang. C'était incroyable : j'avais besogné toute la nuit sans m'en rendre compte une démone, elle-même tout aussi étonnée que moi, mais pour une tout autre raison.

— Je rêve. J'ai copulé sans le savoir avec un inverti. Te rends-tu compte de l'affront que tu viens de me faire ? Je te jure que tu vas le regretter, foi d'Inanna, tempêta-t-elle.

Pour réfléchir à la situation, je rattachai un bas qui avait glissé de sa jarretelle. Mais je trouvai à peine les mots pour exprimer que je ne comprenais rien.

— Dinana ? On se connaît ? lui demandai-je bêtement.

— Inanna, pauvre crétin. Ou Lillith, Lamed, Iod, Ishtar, la démone du sexe et de la mort, quoi.

— Tout ça ? Ça en jette.

Sans dire un mot, elle me fixa avec un regard atterré, et tous les objets se mirent à tournoyer comme dans un ouragan. Une lueur intense rayonna de son corps ; des mots inconnus sortirent de sa bouche ; ses cheveux dansèrent une sarabande infernale. Puis, peu à peu, ma vision s'estompa, mes membres furent saisis d'engourdissement, et j'eus l'impression de rentrer en moi comme si je rapetissais jusqu'à ne plus exister.

Combien de temps s'écoula entre le moment où je perdis connaissance et mon réveil ? Impossible à dire. Je me

Sommaire

souviens d'une légère brise sur mon visage et du soleil diffusant sa chaleur sur tout mon corps.

Sur tout mon corps ?

Brutalement, j'ouvris les yeux et surpris sur mon bas-ventre un pinson qui se figea de surprise. Il se jeta sur ma virilité pour s'y percher comme s'il s'agissait d'une branche, puis brandit ses petites ailes à la façon d'un chef d'orchestre.

À son signal, des dizaines d'animaux sortirent des bois et entonnèrent leur cri les uns après les autres : les biches bramaient, les sangliers nasillaient, les renards glapissaient, les lapins couinaient, les colombes roucoulaient, les pies jacassaient, les moineaux pépiaient et les mésanges zinzinulaient. Cette joyeuse équipe interprétait la plus fantastique des symphonies jamais entendues.

Après quelques minutes de cet étourdissant exercice durant lequel je ne pipais mot, le pinson cessa d'agiter ses ailes et le silence fut rétabli. Il descendit alors de son perchoir et me regarda d'un air stupide.

— Ça vous a plu ?

— Hein ? lui répondis-je.

Complètement halluciné est encore trop faible pour décrire l'état dans lequel je me trouvais.

Résumons : j'étais nu, au milieu d'une clairière inconnue, et un pinson demandait mon avis sur la performance d'une chorale d'animaux légendaires qu'il dirigeait. Rien qu'à y penser, j'en avais mal à la tête.

Mais ne noircissons pas le tableau. Certains éléments étaient avérés. La clairière ne se situait pas en Karpoch, sinon j'aurais été dévoré depuis longtemps. Personne

n'avait jamais vu de lapin ou de biche, car seuls les fous ou les enfants croyaient en l'existence de ces animaux de contes de fées. De toute façon, ces bêtes n'auraient jamais survécu plus d'une heure dans les bois de Karpoch : les orques dévoraient tout ce qui bougeait.

Pour faire court, j'étais complètement perdu. La démone m'avait expédié loin, très loin, de chez moi.

Le pinson eut un regard interrogatif.

— Vous allez bien ? Vous avez bu du lait de licorne ménopausée ?

— Je vais bien, tout va bien, lui répondis-je d'un ton monocorde.

— Ça fait toujours cet effet le passage. Et sinon ? Ça vous a plu ? La chanson, pas le passage.

— Le passage ?

— Vous savez bien, le passage, la porte, le couloir, quoi. Le truc par lequel vous êtes arrivé. Mais vous n'avez pas répondu, ça vous a plu ?

De guerre lasse, je cédai à sa demande dans l'espoir de le questionner ensuite et d'en apprendre plus sur ce lieu et les raisons de ma présence.

— C'était bien, je n'ai jamais entendu une aussi belle musique.

— Et… ?

— Et c'est tout. C'était pas mal.

— C'est toujours pareil avec vous autres, les barbares. Savez-vous combien de temps nos répétitions nous prennent ? Concevez-vous un seul instant les énormes

Sommaire

Sommaire

sacrifices auxquels nous avons consenti ? Peut-être pensez-vous que chanter est à la portée des premiers venus ?

Ce pinson égocentrique commençait à me taper sur les nerfs. J'hésitai. Soit je l'écrasais d'un coup de poing, mais je risquais de frapper le bas-ventre, ou pire encore, les parties. Soit je l'envoyais valser sur une grande pierre plate située à quelques mètres, sans avoir la certitude d'y parvenir, car le geste requérait une force à la limite de mes capacités. Dans les deux cas, je mettais fin à toute possibilité d'en apprendre plus sur ce monde étrange.

— Vous en faites une tête, me dit-il. Désolé de vous avoir assailli de questions. Je n'ai fait aucun cas des vôtres. Je vous écoute. Que souhaitez-vous savoir ?

Ses paroles m'adoucirent. J'aurais été bien avancé de le tuer. En plus ces animaux présentaient peut-être un réel danger. Certes, ils tenaient toujours le rôle de victimes dans les contes de ma nourrice, mais il fallait bien enseigner aux enfants de Karpoch le danger mortel présenté par la bonté et la gentillesse.

— Je veux juste savoir où je suis et comment j'y suis arrivé, lui demandai-je.

— Mon pauvre ami, vous êtes bien loin de chez vous. Il n'est pas rare de voir des individus avec vos manières, comment dire, un peu brutales, apparaître dans le cercle.

Au moment où il prononça ces mots, je remarquai des pierres de cinq ou six mètres de haut, dressées à la lisière de la clairière, disposées en cercle, au centre duquel je me trouvais. Je regardai le pinson avec suspicion.

— Vous m'avez attiré ici avec votre chant ?

— Non, pas du tout. On vient ici parce que le son est bon. Et puis, c'est joli. Vous ne trouvez pas ?

Je sentis à nouveau la colère monter.

— Excusez-moi, je m'égare, me dit-il avec une petite voix. Revenons-en à vos préoccupations.

— Comment je fais pour rentrer chez moi ?

— Vous savez, c'est sympa chez nous. Il fait toujours beau, les gens sont accueillants. Vous êtes sûr de vouloir nous quitter ?

— Je n'ai aucune envie de passer ma vie à causer avec des bêtes.

Les yeux du pinson s'emplirent d'une grande tristesse.

— Désolé. Je veux simplement rentrer chez moi.

— Vous êtes bien sûr de vouloir rentrer chez vous ?

— Combien de fois dois-je le répéter ?

— Comme vous voulez. Mais je vous aurais mis en garde. C'est simple, vous êtes arrivé par la porte d'entrée, et pour partir, il suffit d'emprunter la porte de sortie. Elle n'est pas très loin. Seulement, c'est l'endroit le plus dangereux que je connaisse.

— Si la porte est gardée par une créature maléfique, que l'on me donne une épée, j'en fais mon affaire.

Le pinson parut hésitant.

— Non, ce n'est pas ça. Enfin, je ne pense pas. Personne n'en est jamais revenu, vous voyez ? Ce ne sont donc que des histoires, peut-être, sans fondement. Des épreuves un peu particulières y attendent les héros, paraît-il.

Sommaire

Soudainement, un bruit de succion, assez fort pour attirer mon attention, se fit entendre quelques mètres dans mon dos. Je me retournai d'un bond pour découvrir une jouvencelle couchée sur le sol en chien de fusil. Elle venait d'apparaître à un endroit où, j'en avais la certitude, rien ne paraissait quelques instants plus tôt. De là où je me tenais, ses traits n'étaient pas visibles. Elle était blonde et très blanche de peau, c'était tout ce que je pouvais voir. Je m'approchai d'elle, et au moment où ma main fut assez proche de son visage, elle se leva d'un seul coup et, par une pirouette d'une incroyable agilité, se positionna derrière moi. Elle m'appliqua une clé de bras dont je ne parvins pas à me dégager malgré tous mes efforts.

— Je voulais juste voir votre visage, dis-je dans un souffle.

— Qu'est-ce que je fais là ? me demanda-t-elle.

Le pinson me regarda d'un air amusé.

— Vous comprenez ? Ça devient vite lassant. À vous de jouer.

Sans relâcher sa prise, la jeune fille déplaça son bras de manière à ce que je puisse m'exprimer sans risquer l'asphyxie. Je lui expliquai la situation avec les mêmes termes employés quelques instants plus tôt par le pinson. Quand j'eus fini, elle me poussa violemment vers l'avant, et je trébuchai sur un caillou pour tomber les quatre fers en l'air. Sa conclusion fut identique à la mienne : il fallait retourner en Karpoch. Toujours couché dans l'herbe, je posai un coude sur le sol et appuyai ma tête sur la main.

— Nous n'avons pas le choix : nous devons travailler ensemble si nous voulons quitter ce monde, dis-je d'une voix qui n'appelait pas de réponse.

— Écoute-moi bien le gros balourd, intima-t-elle. Le patron, ici, c'est moi. Tant que tu m'obéis au doigt et à l'œil, tout ira bien.

— Tout doux, la mignonne. Pour qui te prends-tu ?

Elle s'avança vers moi et me fit taire d'un coup de pied dans les parties. Le pinson s'envola et s'évanouit derrière les arbres. Les autres animaux l'imitèrent et disparurent dans la forêt. Sans me quitter des yeux, la jouvencelle me saisit la gorge des deux mains.

— Je ne te le dirai pas une troisième fois. Tu m'obéis, ou je te laisse pour mort ?

La garce serrait fort. Je ne parvenais pas à prononcer un mot. Affolé, je clignai des yeux dans l'espoir qu'elle comprenne ma reddition. Elle relâcha son étreinte.

— Pour ta gouverne, je suis la princesse Maure, la fille d'Orloff le fou, le roi de Karpoch.

Le pinson disparu, nos chances d'en apprendre davantage sur la façon de quitter ce monde se réduisaient à peau de chagrin. Je fis la remarque à la princesse acariâtre. Elle m'adressa un regard d'une telle noirceur que par réflexe je me protégeai les parties et m'excusai en bredouillant. Si nous parvenions à rentrer chez nous, me dis-je, j'obtiendrais sans doute une récompense de son père. J'avais juste à me tenir à carreau.

Mon plan fonctionnait si elle était vraiment qui elle disait être. Mais vu ce que j'en voyais, c'était le cas sans aucun doute. Jeune, jolie et affligée d'un épouvantable caractère : ça correspondait en tout point aux rumeurs

Sommaire

Sommaire

qui circulaient sur la princesse de Karpoch. Faire du zèle constituait donc une nécessité.

— Je ne me suis pas présenté : je suis Kriss Paul, fils de Nécro.

— Connais pas. Jamais entendu parler, grogna-t-elle.

— Avez-vous vu ce sentier ?

Du doigt, je lui indiquai un endroit où le rideau d'arbres se fendait en deux.

— Bien sûr je l'avais vu. Suis-moi.

— Ne devrions-nous pas nous trouver des armes en premier lieu ?

— Et comment vas-tu t'y prendre gros malin ? Tu vois une armurerie quelque part ?

— On pourrait facilement fabriquer des arcs et des flèches.

— C'est une arme de lâche. Hors de question que je me rabaisse à utiliser un arc.

En plus de posséder un sale caractère, la princesse se révélait orgueilleuse. Son père devait s'arracher les cheveux en prévision du jour où il devrait lui trouver un mari.

Elle me jeta un regard plein de dédain.

— Tu peux en fabriquer un pour toi. Et par mesure de précaution, prévois-en un deuxième. Juste au cas où.

Plus jeune, pendant des années, je m'amusais à tuer les chats du voisinage avec des arcs de ma conception. Du coup, j'excellais au tir comme dans la fabrication.

Le temps de trouver le bois adéquat, et une heure plus tard, je brandissais deux magnifiques arcs longs. Les

flèches étaient assez acérées pour pénétrer une cotte de mailles à cinquante mètres. De quoi tenir en respect les plus valeureux. La princesse demanda une démonstration. Elle fut très satisfaite de ce qu'elle vit et me tira l'oreille. Probablement une manie familiale à l'origine inconnue. Je la vis sourire pour la première fois depuis son apparition au milieu de la clairière.

Équipés de nos seuls arcs et carquois, nus comme deux sauvages, nous prîmes le sentier que j'avais découvert un peu plus tôt. La forêt n'avait rien en commun avec celle de Karpoch. Bien que les arbres montaient très haut, la lumière du soleil parvenait jusqu'au sol dont elle illuminait de mille feux les mousses, fougères et herbes. De toute part, une multitude de fleurs, de formes et de couleurs différentes, offrait leur nectar sucré à des insectes butineurs habiles comme les jeunes célibataires qui papillonnent de femme en femme au grand bal de Karpoch.

J'observais la princesse Maure et je la vis enfin heureuse et légère au sein de ce paradis enchanteur. Ses pas volaient, et son sourire ravi la rendait semblable à ces papillons qui virevoltaient gaiement autour de nous. Sentant mon regard, elle se tourna vers moi, et je lus alors dans ses yeux le désir d'une jeune femme à l'innocence perdue depuis longtemps déjà. Mon désir enfla, et la réaction de la princesse ne tarda pas. Elle s'approcha avec un sourire carnassier tout en regardant avec gourmandise mon entrejambe. Au moment où je m'y attendais le moins, sans raison apparente, elle m'assena pour la seconde fois de la journée un coup de pied dans les parties.

— Qu'est-ce que tu t'imaginais gros balourd ? Que j'allais m'offrir à toi ? Tu t'es vu ? Tente-le encore une fois et je te les arrache avec les dents.

Sommaire

Sommaire

Plié en deux, gémissant de douleur, je ne pus rien lui dire sinon hocher la tête nerveusement en guise de réponse affirmative. Quelques instants plus tard, j'allais mieux et je retrouvais enfin l'usage de la parole.

— Faudrait pas que ça devienne une habitude. Si quelque chose vous dérange, vous pouvez aussi le dire. À force, je partirai de ce monde en y laissant une partie de moi-même que je ne souhaite pas abandonner.

— C'est la meilleure façon de faire entendre raison aux rustres.

J'allais lui répondre quand un cri perçant nous parvint de la partie du sentier vers laquelle nous nous dirigions. Nous échangeâmes un regard et, sans faire ni une ni deux, nous nous jetâmes derrière un buisson en vue de nous dissimuler.

Une petite fille habillée tout en rouge arriva en courant. Elle poussait des cris si perçants que je m'inquiétais un instant pour mes tympans. Vu l'état d'épouvante dans lequel elle se trouvait, quelqu'un, ou quelque chose, la poursuivait. Je saisis mon arc et j'armai une flèche quand un loup énorme apparut sur le sentier. Il s'arrêta pour hurler à la mort. Le cri était bizarroïde et peu puissant compte tenu de la grande taille de l'animal. Je tendis l'arc, retins ma respiration et plantai la flèche en travers de la gorge de la brute immonde. À ma grande surprise, le loup se redressa sur ses deux pattes arrière et tituba sur quelques mètres. Il me jeta un ultime regard dans lequel je crus lire de l'incompréhension, puis il s'effondra.

La petite fille avait observé la scène de loin. Elle ramassa une branche, courut vers nous et arrivée à ma hauteur me la lança de toutes ses forces.

— Non, mais ça va pas la tête ? hurla-t-elle.

— Ça fait du bien, n'est-ce pas ? lui dit la princesse sur le ton de la confidence.

Me protégeant le visage de mes bras, j'observais la gamine qui n'en était pas une. Fort petite en taille, elle ne l'était pas en âge, car elle approchait de la trentaine. De fines rides au coin de sa bouche indiquaient une inclination certaine au rire, mais comme l'heure était à la tristesse, son visage était grimaçant.

Avec lenteur, elle s'approcha du loup. Parvenue devant lui, elle tomba à genoux et sanglota à fendre l'âme.

Il lui fallut longtemps pour se calmer. Quand ses pleurs cessèrent, elle sombra dans une profonde torpeur.

À force de patience, la princesse réussit à lui arracher quelques mots.

— Il est mort. Pourquoi l'autre abruti a-t-il fait ça ?

— Il n'est pas très finaud, c'est vrai. Mais il a cru bien agir en tuant ce loup qui te poursuivait.

— Vous n'avez rien compris, ma parole. Ce n'est pas un loup, regardez mieux. C'était mon fiancé, nous allions bientôt nous marier.

— Ton fiancé ? Mais que faisait-il déguisé en loup ? Et pourquoi te poursuivait-il ?

— C'est un peu personnel. On faisait ça pour pimenter notre vie sexuelle. Il me courait un peu après et, quand on arrivait dans un endroit qui me convenait, je me laissais rattraper et là il me…

La princesse lui coupa la parole.

Sommaire

Sommaire

— On a compris. Je suis désolée. Nous ne pouvions pas savoir que votre ami se déguisait. Nous l'avons pris pour un loup.

— D'où venez-vous pour croire aux loups ? Ce sont des animaux de contes d'enfants.

— Pas de là où nous venons. Chez nous, les enfants sont dévorés par les loups qui, eux-mêmes, sont dévorés par les orques.

— Pauvres loups. C'est terrible.

Je m'avançai vers elle et lui dit :

— C'est chez nous et nous voudrions y retourner.

— S'il pouvait éviter de me parler celui-là, ça serait bien, dit-elle à la princesse en m'ignorant.

Irritée elle aussi par ma présence, Maure me fit comprendre de dégager par un geste méprisant. Après une trentaine de minutes de conciliabules, de rires étouffés et de regards moqueurs, elle me fit signe de revenir. J'obéis sans rechigner de crainte d'affronter cette fois-ci, non plus une, mais deux femelles enragées.

— Kriss, je te présente Lucie-Rouge. Elle a accepté de nous conduire jusqu'aux Pierres-Suspendues. Cet endroit nous permettra de regagner notre monde.

— Puis-je vous parler seul à seul, princesse ? lui demandai-je.

— Je n'ai pas de secret pour Lucie. Parle.

— Comme vous voudrez. Êtes-vous sure que l'on peut lui faire confiance ? Je viens de tuer son amant après tout.

— Un de perdu, dix de retrouvés, me coupa Lucie-Rouge.

Sommaire

Je regardai la princesse d'un air interrogatif, mais déjà elle était relevée et s'engageait sur le sentier. Satanées bonnes femmes, elles n'ont de faible que leur sexe, comme disait papa. Cette femme si vite remise de sa détresse me fit comprendre pourquoi Papa était resté célibataire après la mort de Mère.

Lucie-Rouge ne faisait aucun cas de moi. Pas un regard, pas un sourire, ni même une grimace. Je n'existais plus à ses yeux, c'était visible.

Peu confiant dans ce petit bout de bonne femme, je pris tout mon temps pour passer les arcs et les carquois autour de mes épaules. Quand nous repartîmes, je pus ainsi me placer plusieurs mètres derrière elle. Ça me laisserait le temps d'armer mon arc et lui décocher une flèche bien placée en cas de coup tordu.

Une boule d'angoisse s'était logée dans ma poitrine. Quel sort me réservait Lucie-Rouge ? Qu'est-ce que me préparait la princesse Maure ? Les probabilités de s'adjoindre des compagnons aussi peu fiables étaient quasi nulles, pourtant ça venait de m'arriver. Je n'avais jamais eu de chance, c'était toute l'histoire de ma vie.

Durant tout le trajet, Lucie-Rouge prit un air aimable et se montra d'une politesse obséquieuse à l'égard de la princesse Maure tandis qu'elle tourna en dérision chacune de mes idées. Par exemple, lorsque je proposai de nous arrêter pour la nuit, elle ironisa en demandant si j'avais peur dans le noir.

Son comportement m'intriguait de plus en plus. À mesure que nous approchions des Pierres-Suspendues, une inquiétude croissante se lisait dans ses yeux, et ses gestes

Sommaire

devenaient de plus en plus nerveux. Quelque chose clochait. Je faisais comme si de rien n'était, sans la quitter des yeux.

Le soleil s'était couché depuis deux bonnes heures quand, guidés par des nuées de lucioles, nous atteignîmes les Pierres-Suspendues. Le spectacle était enchanteur. Le sommet d'une montagne avait été aplani par les Anciens, un club du troisième âge composé uniquement de magiciens farfelus, nous expliqua Lucie-Rouge. Deux lunes du même diamètre apparent se levaient derrière l'horizon. Sur un fond de sommets enneigés, des dizaines de pierres de grande taille, illuminées par les jumelles gibbeuses, flottaient au-dessus de la montagne au sommet arasé. Des cordes argentées, dont l'origine se perdait dans le ciel, les maintenaient en sustentation un ou deux mètres au-dessus de la surface plane.

Soudain, une grosse pierre dans les mains, la princesse Maure se retourna vivement vers Lucie-Rouge et frappa une fois, deux fois, trois fois le crâne de cette dernière jusqu'à ce qu'il fut réduit à une infâme bouillie rouge. Le corps inanimé tomba sur le sol comme une masse, et Maure assena un violent coup de pied dans ce qui figurait le visage de Lucie-Rouge une minute auparavant. Figé de stupeur, la bouche béante, je dévisageai la princesse qui éclata de rire en me voyant.

— Comme ça, je suis sure qu'elle est morte, dit-elle quand elle parvint à se calmer.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? Vous étiez les meilleures amies du monde il y a cinq minutes, bredouillai-je.

— Mon pauvre, comme tu es naïf. Elle nous cachait le danger présenté par ces pierres et je n'avais pas confiance en elle. Je ne voulais pas combattre sur deux fronts.

— On ne risquait rien venant d'elle. Elle n'avait aucune arme.

— Ne t'inquiète pas, mon grand, on s'en sortira. Nous n'avons plus rien à craindre désormais, Kriss.

Pour la première fois, elle m'appela par mon prénom. Ça me mit la puce à l'oreille. Toute souriante, elle avait glissé lentement vers moi, les deux mains dans le dos, où elle dissimulait une lourde pierre. Elle me réservait le même sort que Lucie-Rouge. Je saisis mon arc, mais quand je voulus l'armer, la sangle du carquois se détacha et toutes les flèches se répandirent sur le sol. Tendant la main pour en ramasser une, je trébuchai dans la précipitation et me retrouvai tenu en respect par la pierre qu'elle brandissait désormais au-dessus de ma tête.

J'eus un sursaut d'effroi en voyant la princesse Maure se transformer sous mes yeux. À sa place se tenait l'ignoble démone à l'origine de mes problèmes.

— Tu me remets, espèce d'abruti ? m'interrogea-t-elle le sourire en coin.

— Dinana ?

— Inanna, me cria-t-elle au visage. Pas Dinana.

— C'est bien ce que je disais.

Elle poussa un cri de rage. Je m'attendais à la voir me lancer la pierre ou un sortilège. Mais rien ne vint.

Sommaire

Sommaire

— Pourquoi me poursuis-tu d'un monde à l'autre ? Ça ne t'a pas suffi de m'expédier ici ? lui demandai-je quand elle cessa de hurler.

— Je ne te poursuis pas, je ne t'ai pas expédié ici et je ne sais pas pourquoi je suis ici, assena-t-elle en tapant du pied.

— Tu manques de ressources pour une démone.

Mon sarcasme la mit dans une colère si noire qu'elle ne parvint pas à conserver plus longtemps son aspect démoniaque. En moins de temps qu'il en faut pour le dire, ses traits furent à nouveau ceux de la princesse Maure. Sa métamorphose involontaire la perturba l'espace d'un instant, et je me ruai sur elle pour la déséquilibrer. Manquant de tomber, elle lâcha la pierre. Je ne lui laissai pas le temps de se relever et envoyai mon pied vers son visage. Elle le stoppa net de ses mains, et d'un geste sec, plia ma jambe pour me contraindre de tomber à terre. Mon genou toucha le sol en premier. D'une main, j'amortis ma chute, tandis que je concentrai ma force dans l'autre. Je me relevai d'un bond, et mon poing vint s'écraser violemment sur son ventre. Le souffle coupé, elle se ramassa et tomba sur moi de tout son poids.

Sans en avoir conscience, nous avions roulé à l'intérieur du cercle constitué par les Pierres-Suspendues. Nous continuions à nous battre, mais nos coups se faisaient moins violents, et notre envie d'en découdre s'estompait peu à peu. Tout d'abord, je mis ça sur le compte de la fatigue. Mais à mesure que les secondes s'égrenaient, il devint évident qu'autre chose expliquait ce changement. Encore une dizaine de secondes, et j'avais oublié les raisons pour lesquelles nous nous battions. Une dernière fois, je serrai les poings sans conviction. La démone — ou la princesse-démone, ou Maure, je ne savais plus trop, je

m'y perdais avec tous ces changements — m'interrogea du regard, et dans l'instant nous baissâmes notre garde faute de motif pour poursuivre le combat.

Le calme revenu, notre attention fut attirée par une mélodie à peine audible. Elle prenait sa source derrière un bosquet, lequel se situait à une cinquantaine de mètres vers l'intérieur du cercle. Alors que nous nous en approchions à petits pas, d'autres sons nous parvinrent. D'abord, des rires et des discussions, puis des gémissements et des halètements, et enfin des bruits de verres qui s'entrechoquaient. En fait, tout le brouhaha d'une fête aux nombreux convives.

Sans nous consulter, sans même réfléchir, nous fonçâmes à travers la haie. Le spectacle que nous découvrîmes alors nous laissa pantois. Les arbres dissimulaient une salle gigantesque dont les murs se perdaient de part et d'autre dans l'infini. Il n'y avait pas de plafond, mais une vue fantastique sur un ciel étoilé composé de planètes, d'étoiles et de nébuleuses si proches que nous aurions presque pu les toucher en tendant les mains.

Mais plus encore, à quelques pas de nous, des dizaines, peut-être même des centaines, de corps se livraient à une orgie, telle que nous n'en avions jamais vue en Karpoch, et s'unissaient dans toutes les positions, mêmes les plus inavouables. Aucun de nous deux n'était de marbre, et nous fîmes chacun un pas en direction de l'autre.

— Qu'est-ce que tu attends ? Vas-y, me susurra Inanna.

— J'ai très envie de toi. Mais tu ne trouves pas que c'est étrange tout de même. On s'écharpait il y a encore cinq minutes. Et maintenant, on va s'envoyer en l'air ?

Sommaire

Sommaire

— On s'en fout. Prends-moi tout de suite, je n'en peux plus.

— Attends. Ce n'est pas normal.

— Tu te poses trop de questions.

— Et toi, pas assez. As-tu regardé la tête de ces gens ? Ils sont exténués.

Plus je réfléchissais à la situation, plus elle me semblait anormale, et moins je ressentais de désir.

— Ils sont épuisés et malgré ça ils font l'amour comme si c'était leur première fois. Je n'ai jamais vu d'aphrodisiaque aussi puissant. Ça va bien au-delà des prétendus effets de la poudre de testicule de dragon.

— Tu m'ennuies à la longue avec tes histoires.

Sans autre explication que des yeux levés au ciel, Inanna tourna les talons, courut vers le groupe le plus proche et se mêla à la multitude de bouches, de mains et de sexes.

J'allais la chercher quand mon regard fut attiré par un jeune homme à la beauté parfaite. Tout sourire, il flânait au milieu des corps enlacés. Une première fois, il s'arrêta pour contempler avec bienveillance deux amants en pleine action. Il les laissa à leurs caresses, mais un peu plus loin, une femme lui demanda de se joindre à leur groupe. Il déclina l'invitation avec une extrême douceur.

Puis l'éphèbe s'approcha de moi et se planta à quelques mètres. Nos regards se rencontrèrent, et il me tendit les mains. Bien que ses yeux fussent doux, ils étaient remplis d'une profonde tristesse.

— Pourquoi restes-tu seul ? Il y a ici de femmes belles comme tu n'en as jamais imaginé dans tes rêves les plus

fous. Et les hommes ne manquent pas non plus. Il y en a pour tous les goûts, me dit-il avec un sourire amusé.

— Pouvez-vous nous aider à retourner là d'où nous venons ?

— Tu es direct, j'aime ça. Pour répondre à ta question, je ne sais pas encore si j'aiderai Inanna. Quant à toi, Kriss, oui, je t'aiderai.

L'étranger connaissait nos noms. Qu'est-ce cela cachait ?

— Vous nous connaissez ?

— Je vous observe tous les deux depuis de nombreuses années. C'est moi qui vous ai fait venir ici, à Goa.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Goa.

— Je ne comprends pas. Vous vous appelez comme ce monde ?

— Ce monde, comme tu dis, et moi ne faisons qu'un. Je suis Goa, me déclara-t-il avec calme.

Je me rembrunis. Ce fou m'avait convaincu un instant d'être mon seul espoir de quitter ce monde. Je l'avais presque cru. Mais je décidai de poursuivre la discussion, car le gosse était foutrement beau.

— Longtemps, je n'ai su lequel des deux choisir. Maintenant, j'ai pris ma décision et je t'ai choisi, déclara-t-il.

— Nous devons partir tous les deux. Si Inanna reste ici, une fois qu'elle en aura assez de cette partie fine, elle détruira votre monde. En Karpoch, des démonistes couillus savent comment contrôler les pulsions de mort des créatures comme Inanna. Ça demande pas mal d'années d'analyse, mais les résultats sont là.

Sommaire

Sommaire

— Tu ne m'as pas compris, Kriss. Je t'ai choisi pour enfanter la nouvelle génération de Goaïens. C'est seulement quand ça sera chose faite que tu pourras décider de rester ici ou de retourner chez toi.

— Je perds mon temps. Tu es complètement cinglé. Hasta la vista, baby, comme on dit chez nous.

À cet instant précis, l'orgie et tous ses participants disparurent, à l'exception de la démone figée d'étonnement, plantée toute seule les fesses en l'air, et de Goa dont les dimensions étaient devenues immenses. Ce que je pris tout d'abord pour une gigantesque image s'anima, et je compris que ce n'en était pas une. Goa dépassait désormais en taille tous les êtres vivants connus.

Par un procédé inconnu, Goa répondit alors à toutes mes interrogations, sans que j'eusse à formuler la moindre question. Cette magie était la plus puissante que j'ai jamais rencontrée. Elle projetait en moi des images par centaines.

Je vis des soleils accompagnés de leur cortège de planètes où la vie foisonnait. Karpoch et Goa en étaient deux exemples parmi un nombre infini. J'appris tout du cycle immuable de la vie sur Goa. Sur cette planète, par un curieux effet du hasard, les humains étaient tous stériles. L'être qui se tenait devant moi était le père de toutes les générations.

— Je ne sais pas si tu t'en es rendu compte, Goa, mais je suis un homme. Ça va être difficile pour moi de porter tes enfants.

— Ce n'est pas un problème. Je peux exaucer ton vœu le plus secret si tu le souhaites, me répondit-il.

— Désolé de vous déranger les tourtereaux, l'interrompit Inanna. Pas besoin que je vous tienne la chandelle, n'est-ce pas ?

Sans me quitter des yeux, Goa réalisa avec sa main un curieux geste en direction de la démone. Elle n'eut pas le temps de prononcer un mot qu'elle était déjà de retour en Karpoch. Quelques minutes plus tard, elle avait dépassé le traumatisme de cette expérience. Elle reprenait le cours normal de son existence et tuait plusieurs familles de paysans pour célébrer dignement son retour.

Inanna était enfin sortie de ma vie. Pour toujours j'espérais.

L'immense Goa et moi restions seuls.

Il reprit une taille normale, s'approcha de moi et joignit ses mains aux miennes. Il m'embrassa comme jamais personne avant lui. Je n'offris aucune résistance, et me donna tout à lui.

Je n'ai plus jamais remis les pieds en Karpock.

Pour quelles raisons y serais-je allé ? J'ai ici tout ce que je peux désirer.

Goa est le plus merveilleux des amants. Il est doux, attentionné et gentil. Un brin flatteur aussi. Est-ce vrai quand il dit ne pas avoir souvenir d'enfants aussi radieux que les nôtres ? Il m'aime d'un amour très pur, qui ne souffre d'aucune carence.

Ma vie sera longue, très longue, m'a-t-il expliqué, sans commune mesure avec mes espoirs les plus fous.

Sommaire

Sommaire

J'oubliais. Aussi loin que je me souvienne, mon désir le plus secret a été de porter des tenues féminines. J'aimais les robes que me passait ma nourrice en l'absence de mon père au point d'en rêver pendant des nuits entières. Parfois, quand mes finances le permettaient, j'achetais de riches étoffes. Juste pour le plaisir de les caresser. De les glisser sur ma peau. La soie avait toujours eu ma préférence. Je les apportais en cachette au tailleur qui en faisait des tenues sublimes. Puis je les passais et m'admirais devant le miroir de ma chambre, la porte fermée à double tour. En Karpoch, l'homme que j'étais vivait caché.

Maintenant, je n'ai plus à me cacher et je porte ce que je veux. La magie de Goa a fait de moi une femme comblée.

NOUVEAU MONDE
N° 4 – À paraître
Spécial
CIVILISATIONS DISPARUES
À paraître prochainement !

Résurrection

Élisabeth Charier

http://fantasy666.jimdo.com/

Illustrations

A Quiverful of Fotos

License Creative Commons

Sommaire

Où suis-je ?

Le regard fixé sur le disque entier qui illumine la voûte céleste, je reste en béatitude. La Voie lactée s'étale dans toute sa splendeur. Magnifique, envoûtante, magique.

Étendu sur l'herbe tendre, mon corps ressent la tiédeur de cette Terre. Ma planète. En cette nuit claire, j'en prends pleinement conscience. Les bras en croix, l'esprit ouvert, j'écoute son enseignement. Elle me dit la souffrance des manchots, la formation du plancton, l'appel des poissons et des mammifères. La descente du sel dans les profondeurs glacées de la mer.

La lune m'instruit à ma terre et la soif de savoir grandit en moi.

Raconte encore.

Le bienfait de la mousson et la joie des enfants qui plongent enfin dans le lac jadis desséché. La chaleur du Sahara et ses Touareg, le Gange et ses ordures. Tout, je vois tout.

Mais pourquoi ?

Pourquoi ces visions, cette clairvoyance ?

Pourquoi les nuages m'emmènent-ils au-dessus de la forêt amazonienne ?

Je tombe avec la pluie sur une large feuille, un singe-araignée m'absorbe et je retourne dans mon corps. Brutalement. Au-dessus de moi, l'ombre de la lune dessine des croix sinistres.

Comment suis-je arrivé ici ?

Réfléchi, réfléchi...

Hier, le repas avec mes parents silencieux. Comme toujours. Et puis je monte dans ma chambre. Jusque-là, rien d'anormal. Le quotidien. Je n'ai pas bu, pas fumé. Je suis un garçon presque sage.

Hormis mes voyages avec Axel et Lucie, je reste dans mon monde sans trop chercher à comprendre.

Alors pourquoi me suis-je transformé en grain de sel ? Pourquoi ma conscience se retrouve-t-elle dans une goutte d'eau ou avec le plancton qu'avale un poisson anonyme ?

Quelqu'un me mène par le bout de l'esprit.

Sommaire

Sommaire

Lucie ?

Elle est arrivée dans mon quartier au milieu de l'année et a bouleversé notre vie, à Axel et moi. Notre bac en poche, nous ne pensions qu'à fêter cette victoire entre copains. Draguer et danser tout l'été. Souffler, enfin.

Est-elle à l'origine de mon apparition mystérieuse entre ces tombes ?

Mes mains caressent les herbes hautes, je fais crisser des cailloux sous mon crâne. Tiens, je suis à moitié étendu sur l'allée. Et ces croix minuscules. Étranges petits monuments serrés. Cimetière d'enfants ? Ça existe les cimetières dédiés uniquement aux enfants ?

Mon corps refuse de m'obéir, pourtant je voudrais me redresser.

Lucie. Je lâche du lest, je décide de réfléchir, la lune m'y oblige, elle m'invite à cette rétrospective.

Lucie.

Je vis trop vite, je crois que je n'observe pas assez. Une leçon ? Possible. Je m'y soumets. Et je vois. Je vois les particules solaires, j'assiste à la fin de mon monde. Je frémis. Est-ce cela qui me paralyse ? Et les autres ? Mais non, je suis seul, immobilisé par je ne sais quel sortilège.

Lucie. Concentre-toi sur elle, crénom !

Pâle, longue, aux cheveux blancs comme neige, elle s'est invitée discrètement à nos fêtes. Son regard rouge en a repoussé plus d'un.

Sauf Axel et moi.

Axel est mort la semaine dernière. Axel, mon meilleur ami, mon frère.

La police a dit à sa mère qu'il avait été mortellement mordu. Carotide arrachée lors d'une nuit claire, comme celle-ci.

Ce souvenir me revient en une vague de terreur. Suis-je mort, moi aussi ?

Mes mains, mes pieds ne me répondent plus. Pourtant, j'éprouve des émotions bien terrestres. Ma peur se mêle à une sorte d'exaltation, elle frémit dans mes entrailles. Quand on est mort, on ne ressent pas ça.

D'où me vient cette certitude ?

Lucie. Pour elle, Axel et moi sommes entrés pour la première fois en concurrence. Pour la première fois. Jusqu'à elle, l'un s'effaçait pour l'autre et vice versa. J'avoue que pour Marie, j'ai eu du mal. Lui, m'a laissé Angèle à contre-cœur. Belle Angèle à crinière rousse.

Mes membres ne me répondent plus, mais ma verge me semble animée d'une vie propre. Je vis, donc.

Angèle, Marie... nos flirts de jeunesse.

Soudain je me sens vieux. Depuis Lucie, j'ai l'impression que cent ans se sont ajoutés à mes dix-huit physiologiques.

Elle nous en a fait voir, cette fille.

Sommaire

Sommaire

Je me souviens, je me rappelle ce regard albinos, étrange et pénétrant. Dès le premier jour, elle a multiplié les défis. Et elle dominait la partie, toujours. Courses sur les toits de tôle dans toute la vieille ville, balades dans la chaleur des souks, les étendues désertiques… Elle effrayait les Autochtones.

Dix jours par-ci, dix autres par-là. Au chaud, dans le froid… Elle ne craignait rien ni personne. Et elle avait beaucoup d'argent, sinon, nous n'aurions pu nous payer ces voyages. Elle cachait bien son jeu, nous seuls savions.

Inde, Bangladesh, Allemagne. On est allé partout, mais son domaine de prédilection, son domaine tout court, c'était les terres de Transylvanie.

Pourquoi ? Je l'ignore. Sauf que là-bas, elle nous laissait entre nous.

Allongé sur le dos, incapable du moindre mouvement, je me souviens. Immobilisé par je ne sais quelle magie, je transcende. Je vois l'orque entraîner le phoque dans les profondeurs de l'océan et le noyer comme le crocodile agit avec la gazelle.

En trois mois, j'ai voyagé partout avec Axel et Lucie. Pourtant, je n'ai jamais assisté à ces scènes terribles.

D'où me viennent ces visions ? Ce monde est horrible ! J'ai peur, mon ventre se rétracte en une vague de terreur, je me sens victime, perdu. Je suis perdu !

Reprends-toi, reprends-toi ! Remue les doigts, agis, bon sang ! Qui volera à mon secours ? Qui ?

Personne.

Cette boule d'angoisse dans ma gorge me vient de loin, de mon enfance.

Elle m'avait dit, Lucie, que j'étais différent. Elle ne m'apprenait rien. Rien sur moi-même. Mais personne ne savait et cette clairvoyance m'a surpris à l'époque. Lit-elle les pensées ? Même Axel ignorait la partie sombre de ma vie et mon père n'aurait rien lâché, ce fumier.

Je fulmine, comme toujours, en songeant à ce que j'ai subi.

J'ai la haine. Puis la honte enflamme mes joues, mon corps. Oh, j'ai si honte !

Quand j'étais petit, la voix dans ma tête n'était qu'un nuage, une brume qui reflétait mes envies de meurtre alors qu'il m'obligeait... Toujours lorsque je me lavais les dents. Ma mère m'envoyait à la salle de bain tous les soirs à la même heure.

Elle le savait.

Mon corps inerte sous la lune souriante, mon cœur qui saigne sous la lune grimaçante. Je me raccroche à Lucie, cette fille bizarre, cet étrange amour.

Je l'aime, mais pourquoi ? Je devrais détester tout homme, toute femme qui foule cette terre de ses pieds hypocrites.

Sommaire

Sommaire

On me trouve plutôt beau garçon, et j'en jouais avant. Les autres payaient les crimes de mes parents.

À présent, je comprends. Est-ce parce que quelqu'un ou quelque chose m'interdit de bouger ? Cette nuit, les entraves m'ouvrent les yeux, je le sais, je le sens. Et j'enrage.

Alors, je hurle, je vomis ma haine et mon dégoût.

Un animal atterrit lourdement au-dessus de moi. Le pelage blanc, les iris rouges empreints de mystère. Oh, Lucie ! Je vais mourir, sauve-moi !

Il hurle à mon visage et je vois ses crocs jusqu'aux derniers. Acérés, prêts à me déchiqueter la face. La terreur me saisit, mais pas longtemps, car je suis empli de rage.

À ce cri bestial, je réponds de même.

Hurlement contre hurlement. Il s'éternise, m'emmène au bout de mon souffle.

Puis le monstre s'évapore.

J'étouffe.

Apparition soudaine, disparition inouïe. Ma raison reprend ses droits et ramène la peur qui serre ma poitrine. Si fort. Elle se fout de moi. Comme pour Axel ?

Axel. Sa sœur a retrouvé son corps dans un cimetière aussi. Et si je me souviens bien de son récit, la pleine lune éclairait les lieux à l'identique.

Un long frisson d'effroi parcourt ma colonne vertébrale. Comment vais-je me sortir de ce piège ? Qui est cette créature ? Vient-elle me juger ? Déjà l'heure de passer à la caisse ?

Mon père, cet homme courtisé par tous, trompait superbement son monde. Face à ce géant, je ne pesais rien.

S'ils savaient, mon Dieu, s'ils avaient vécu le tiers de… je pense que beaucoup se seraient donné la mort.

Moi, j'ai tenu.

J'ai tenu. Malgré les irruptions du monstre dans ma chambre, la violence des coups, malgré ce sexe au-dessus de mes rêves d'enfant, et la menace, la peur, l'horreur, la cave et mes douleurs.

Parce que depuis mes sept ans je me suis juré vengeance.

Elle m'a portée durant dix ans, cette promesse.

Je tiens toujours mes promesses.

Les bras en croix, les pieds pareils, je me souviens de la date. Le 11 octobre 2018.

Sommaire

Sommaire

Malgré moi, les larmes coulent sur mes joues, mais pas de culpabilité, non. Je ne regrette rien.

Je n'ai pas à payer pour ce crime.

La bête. Qu'elle punisse quelqu'un d'autre ! Et d'ailleurs, qu'a-t-il fait de mal, Axel, hein ? C'était un type bien. Avant Marie, je n'avais jamais rien eu à lui reprocher. Et même si les filles lui en voulaient, ne dit-on pas une de perdue, dix de retrouvées ? Ma mère ne se gênait pas pour remplacer mon père. Je crois que c'est pour ça qu'elle a fermé les yeux.

***Elle a fermé sa trappe de mère* !**

Je pense ça au moment où l'ombre me chevauche. Ça va très vite, comme un rapace qui survole sa proie.

Finirai-je dévoré par un carnassier à silhouette indéfinie ? Peu m'importe finalement, j'ai assouvi ma vengeance. Sauf que j'ai tout juste dix-huit ans et j'aurais voulu vivre un peu. Profiter de ma jeunesse. Gagner l'amour de Lucie.

J'ai réveillé ma sœur tandis que mon petit frère cherchait le téléphone. Paul a assuré, je suis fier de lui. Il a pris le portable de maman et attendu que le feu pousse sa rage au maximum avant d'appeler les pompiers, le numéro se trouve toujours dans les premiers sur un mobile.

Moi, je me suis enfui. Enfin, je crois parce qu'il me semble que je dormais avant de me retrouver ici, au milieu des morts.

Je perds la tête ?

Mon lit, mon refuge. Muché sous la couette, je refaisais le monde. Ou plutôt, je construisais mon univers. J'y créais des guerres, des conflits mêlés de magie. Un truc à moi, quoi !

Jusqu'au jour où j'ai rencontré Lucie.

Oh, Lucie ! Mon cœur s'effondre en songeant à l'homme que j'aurai pu devenir. Si seulement j'avais grandi dans une famille normale.

Belle nuit. Mille étoiles piquent le ciel, j'y reconnais la Grande Ourse, la petite qui forme ce trapèze si caractéristique. Et la pleine lune, à présent rouge, étrange. On dirait qu'elle se moque de moi. Elle sait que j'ai aspergé la maison d'essence, le briquet chauffe encore ma poche. En silence, Paul m'a regardé parcourir les pièces avec cette puanteur. Il m'a apporté mon feu. Paul, mon frère, neuf ans et déjà presque adulte. Parce que depuis deux ans il me remplaçait dans la salle de bain. Ma sœur ne m'a jamais inquiété, mon père préfère les garçons, mais elle aussi a entendu les cris. Elle a vu les plaies de Paul.

Paul, Sandy et moi formons une vraie famille. Soudée dans l'adversité. Pour toujours, envers et contre tous.

Surtout les adultes.

Où se trouvent-ils en cette belle nuit ? Répondent-ils aux questions des pompiers ? Quelle version leur servent-ils ? Celle qu'on s'est inventée ? La vérité ?

Peu importe finalement, je vais mourir.

Sommaire

Sommaire

Par trois fois, l'ombre m'a effleuré. Je mérite mon sort, j'admets. Et je me rebiffe. C'est quoi ces parents de merde ? Pourquoi m'ont-ils mis au monde ? Pour mieux me violer tous les soirs ?

– Tuez-moi !

Je hurle à la lune, j'implore la bête. Axel est mort pour rien. Alors pourquoi pas moi ?

Je hurle sur la terre entière la douleur de tout enfant bafoué, souillé, trahi.

Je hurle à m'en brûler les poumons et l'animal l'entend. De nouveau le voilà qui me chevauche.

Mon souffle se perd comme mon regard dans le sien. Quelle beauté ! Ce poil d'albâtre ondule sous la brise comme une fourrure d'angora. Léger, aérien. J'ai envie de le caresser, de l'aimer. Ces yeux rouges plantés dans les miens, si pénétrants, me rappellent…

– Lucie ? C'est toi ?

Le museau frôle mon nez, renifle mes oreilles. Je ne sais pas ce qu'il cherche. Mon odeur ? Mais je pue l'essence !

– C'est moi, Fred, tu te souviens ?

J'espère la découvrir sous ce pelage, derrière ce regard bestial mêlé d'une étrange intelligence. J'y crois. Quelque chose me dit que j'ai bon. Et un soupçon d'instant plus tard, j'assiste, médusé, à sa métamorphose.

Le poil se rétracte lentement, les griffes rétrécissent, le museau fond vers les yeux. Il redevient ce nez aquilin que j'aime tant.

Épuisée, Lucie s'effondre sur mon corps paralysé. Je ne peux même pas l'enlacer, quelle frustration !

– Délivre-moi, s'il te plait.

Personne n'entend ma plainte, je reste là, immobile sous la lune.

Soudain, un long hurlement déchire la nuit, la terreur arrache mon cœur. Et un autre monstre au pelage roux se dresse au-dessus de moi. Si j'avais pu, je me serais raidi d'épouvante.

L'œil cruel me scrute, puis le museau renifle le corps inerte posé sur moi.

– Ne la touche pas !

Ma colère fait reculer le loup. Juste un instant. Et celui d'après, il me mord.

Le cerveau est bien pensé. En cas de trop forte douleur, il se ferme.

Je sombre.

Lorsque je reviens à moi, le doux visage de Lucie m'apparaît. Ses yeux rouges me contemplent avec tendresse.

– Tu fais partie du clan, à présent, dit-elle. Redresse-toi.

Mon bras ! Je le lève au-dessus de ma tête. Libre et guéri ! Je peux me relever, enfin.

La lune est descendue, le ciel s'éclaircit lentement. Bientôt l'aube.

Sommaire

Sommaire

– Qui…

Lucie pose un doigt sur ma bouche.

– Tu es à moi, maintenant.

Mon cœur s'emballe. D'amour, de crainte, d'excitation. Je lui souris. J'ai bénéficié de toute une nuit pour comprendre que je l'aimais.

– La cérémonie se déroulera après ta première transformation, ajoute-t-elle. Au prochain cycle lunaire. Mon amie va te mener à ta nouvelle maison.

– Mon frère et ma sœur…

– Ils t'y attendent.

Je suis des yeux la silhouette nue et blanche, ce corps parfait disparaît derrière un caveau.

Puis le loup me guide vers la sortie de la ville. Je ne ressens aucune fatigue, seul le bonheur de savoir mon frère et ma sœur hors des griffes de la police ou des services sociaux me porte. Ils ne méritent pas ça, on n'a rien fait. On s'occupera de nous, on n'a pas besoin des adultes. On n'en a plus besoin, on n'en veut plus de ces sales pervers.

Je traverse des champs derrière la bête au pelage roux. Je galope, je cours à sa suite jusqu'à une forêt que je ne connais pas. La matinée se termine quand il me laisse à l'orée d'une clairière. À présent, je sais que je dois aller seul, c'est comme si je communiquais avec lui par la pensée. Je m'avance donc. Et je les vois, petits corps nus à moitié dévorés.

Ils ont payé pour moi.

Mon premier hurlement de loup est celui de la peine.

NOUVEAU MONDE
Avec Nouveau Monde,
partez à l'aventure,
explorez de nouveaux univers